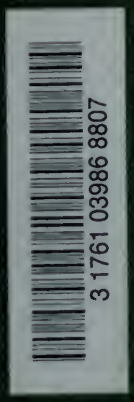
3 1761 03986 8807

UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresphilosoph03sain

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE SAINT-LAMBERT.

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE SAINT-LAMBERT

Oeuvres philosophiques

PRINCIPES
DES MŒURS
CHEZ TOUTES LES NATIONS;
OU
CATÉCHISME
UNIVERSEL.

PAR SAINT-LAMBERT.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez H. AGASSE, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n°. 18.

AN V de la République (1797, vieux style.)

421501
5.4.44

COMMENTAIRE

SUR

LE CATÉCHISME.

DEUXIEME PARTIE.

En lisant l'histoire et les voyageurs, lorsque j'arrivais à certaines époques où les nations les plus illustres tombent dans la décadence; lorsque je lisais les relations de certains pays où la nature humaine semble être parvenue au dernier degré de la dépravation, j'éprouvais un sentiment pénible, et j'attendais avec impatience le plaisir consolant de lire l'histoire ou la description de ces heureuses contrées dans lesquelles on n'a point encore perdu les qualités qui font l'honneur de l'homme. Je n'ai pu voir dans l'histoire du bas-empire les mœurs dégradées des deux plus illustres peuples de la terre, ni fixer mes regards sur les vices de la Mingrelie ou de Java, sur les cruautés des Espagnols dans l'Amérique, sur celles des Anglais dans le Bengale, sans

sentir du dégoût pour mon espece. J'ai visité quelquefois les bancs des galeres, et ce bagne où l'on renferme des hommes condamnés à servir la société qu'ils ne peuvent plus aimer; je voyais sur leurs visages un caractere de bassesse, le chagrin sans remords, l'abandon de soi-même. Je les ai vus quelquefois à l'heure de leurs repas, et je ne pouvais leur pardonner le plaisir que je leur voyais prendre. Quoi! disais-je, l'homme jouit dans l'ignominie! Ils me paraissaient rabaissés au-dessous des plus vils animaux; ils me rappellaient les hiaoux de Gulliver. Accablé de leur turpitude, j'aurais consenti à me démettre de ma qualité d'homme pour celle de Pongos ou d'Orang-Outan.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable dans le travail que je viens de faire. J'ai toujours eu sous les yeux les plus viles et les plus odieuses de nos passions. Je m'occupais, il est vrai, des moyens d'empêcher qu'elles ne devinssent des habitudes; mais ces moyens sont-ils infaillibles? S'il y en a de tels, est-ce à moi à les découvrir? Puis-je me flatter d'apprendre aux hommes à contenir ces passions dans ces justes bornes où elles ne sont plus que des mouvemens passagers, utiles quelquefois à notre conservation? Comment poser la limite qui

sépare l'aversion de la haine, et de maniere que nous ne passions pas souvent de l'une à l'autre? L'envie, ce sentiment si commun, pourrons-nous jamais le convertir en noble émulation, ou le forcerons-nous à n'être plus que la crainte modérée d'une supériorité qui menace d'être dangereuse? Ce desir d'acquérir des richesses, ou du moins l'aisance de la vie, ne deviendra-t-il plus de l'avarice ou de la cupidité?

Je pourrais faire beaucoup de questions semblables sur toutes les passions dont je viens de parler; et que pourrait-on me répondre? Ceci peut-être.

Le cœur de l'homme peut tout produire, et il n'y a point de vertu qui n'exclue un vice. Après avoir fait ce que vous avez pu pour dérober nos ames à l'empire des passions vicieuses, essayez d'allumer en nous ces passions nobles et généreuses qui rendent l'homme cher à lui-même, et sur lesquelles l'œil du philosophe s'arrête avec complaisance. L'une et l'autre tâche est sans doute au-dessus de vos forces; mais ne vous découragez point, et souvenez-vous du motif qui vous a le plus déterminé à entreprendre cet ouvrage, l'espérance d'en faire faire de meilleurs.

Je reçois ces conseils, et j'y défere. Je vais

parler des vertus. Je ne respire plus l'air de ces contrées que le vice a rendu malheureuses, et sortant du Ténare pour monter dans l'Olympe, je passe de la société des furies à celle des dieux.

Quel est ce sentiment qu'on appelle pitié?

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit de ce sentiment dans l'analyse de l'homme, et ce que j'ai dit dans la note sur la méchanceté, sur les moyens de l'inspirer; mais je dirai un mot sur la nécessité de le modérer et de le régler.

J'observerai que c'est un des sentimens qui préserve le plus l'homme de sacrifier la justice à son intérêt. Notre imagination nous met à la place du malheureux que nous allons faire, ou de celui que nous avons fait, et nous force à partager ses douleurs; elle nous fait réparer nos torts ou nous préserve d'en avoir; mais dans l'homme qui est accoutumé à se laisser entraîner par le penchant de la pitié, dans les femmes que cet aimable sentiment domine plus que nous, la pitié peut conduire à l'injustice et à l'oubli exagéré de soi-même.

Le portrait qui va suivre fera mieux connaître que tout ce que je pourrais dire les inconvé-

niens de la pitié mal réglée et que la raison ne maîtrise pas.

La belle et tendre Cléone a été élevée dans le château de ses peres ; elle eut le malheur d'être l'unique objet de l'amitié de ses parens, aussi faibles que tendres. Ils furent occupés sans cesse du soin de remplir de plaisirs le cœur du seul enfant que l'himen leur avait donné. On épia les momens où sa volonté se manifesta par des desirs, des fantaisies, et on ne connut point avec elle le langage des refus ou des délais. On ne lui inspira gueres de vertus que l'amour de son honneur et la bonté. La nature lui fit éprouver ces douleurs nécessaires au développement de notre machine, et chacune d'elles fit le tourment de sa famille. La naissance d'une dent de Cléone troublait la maison paternelle : on répondait à ses cris par des cris; les larmes de son pere et de sa mere se mêlaient à ses larmes. On lui donna bientôt des amies de son âge, et quelques-uns de ces animaux, compagnons dociles de l'homme et de l'enfance, furent destinés à ses amusemens. La jeune amie, le petit chien, l'oiseau, le singe de Cléone, devinrent des êtres importans. L'un d'eux recevait-il de quelque domestique quelque correction méritée, et montrait-il de la douleur? la

famille était en allarmes, l'auteur de ces maux était disgracié. On louait beaucoup l'intérêt tendre que prenait Cléone à la douleur des êtres sensibles, et en partageant trop sa pitié, on l'augmentait : elle s'accrut encore avec l'âge. Dès que la bonté de Cléone put être utile, elle devint active, elle s'étendit sur tout ce qui l'environnait ; mais trop souvent elle faisait un bien qui préparait un mal.

Elle fut mariée à un homme estimable qui parvint de bonne-heure aux premieres places, et le crédit de Cléone fut employé pour les malheureux ; elle ne trouva jamais, qu'en parlant de leurs intérêts, ils pouvaient se tromper ou tromper ; leurs prétentions lui paraissaient toujours fondées solidement. Elle fit quelquefois punir le riche des torts du pauvre ; et dans la distribution des emplois ou des récompenses, elle fit souvent préférer l'homme qui avait des besoins à celui qui avait des services. Elle excusait le crime dès qu'on était près de le punir.

Elle eut avec ses enfans la conduite qu'on avait eue avec elle ; mais ses enfans étaient en grand nombre, et Cléone sembla réserver sa tendresse pour ceux que la nature avait le moins favorisés. Pour lui plaire il ne fallait que se

plaindre ; et c'est un reproche que lui firent souvent ses amis.

A quarante ans, Cléone n'avait plus ni sur son mari, ni sur les gens en place, aucun crédit. Elle n'était ni servie ni obéie de ceux de ses domestiques qu'elle avait le mieux traités. Ce n'était plus ni par du respect ni par des attentions que ses enfans lui marquaient leur amour. Ceux de ses amis qui ne l'avaient pas abandonnée avaient conservé pour elle peu de déférence et d'égards ; elle vieillissait sans considération ; elle aurait été malheureuse si la bonté pouvait l'être ; mais elle n'a pas tout le bonheur auquel son cœur sensible pourrait prétendre.

L'amour, une des premieres vertus, comment ?

J'ajouterai une des principales causes des vertus ; elles arrivent presque toutes les unes après les autres dans l'ame qui a pris l'habitude d'aimer. C'est ce qui me rendrait peu sévere sur l'amour de quelque espece qu'il pût être. L'amour d'un sexe pour l'autre nous donne, pour ainsi dire, un autre amour de nous-même ; il transporte notre amour propre dans les autres. L'homme qui se cherche dans tout, dit Bacon, se trouve dans ce qu'il aime.

Quand Fontenelle voyait dans une vieille femme de la douceur, de la bonté, de l'envie de plaire, l'amour, disait-il, a passé par-là. Il faut donc inspirer aux enfans la tendresse et la bienveillance ; la nature les y dispose, et si vous la secondez, ces sentimens embelliront tous les momens de leur vie ; ils sont agréables, et s'ils pouvaient dominer dans notre ame sur les passions dont la remplit l'amour propre mal entendu, ce bonheur, cet état auquel on parvient si rarement, mais auquel il faut toujours tendre, ne serait plus une chimere.

Les sentimens de bienveillance et d'amour deviennent-ils des habitudes ? il ne faut songer qu'à les régler ; les autres sentimens sont dangereux par leur nature, et ceux-cipar leur excès. L'homme de bien passe sa vie à aimer ; mais l'homme de bien est raisonnable et juste. Sa raison n'est point égarée par les sentimens dont il goûte les charmes ; elle dicte ses jugemens, elle décide du choix de ses actions.

Je parlerai dans les notes suivantes des moyens de rendre habituelles, et de régler les passions qui sont des effets du sentiment d'amour.

L'amour pour ses peres et meres.

On dit aux enfans, aimez votre pere et votre mere, c'est le premier de vos devoirs; c'est en effet celui qui doit un jour les mettre en état de remplir tous les autres. Je renvoie les enfans au chapitre des préceptes sur ce devoir; il leur dira tout ce qu'il faut leur dire sur l'obligation d'aimer leurs parens et sur la maniere de les aimer; c'est aux parens que je vais adresser la parole.

Peres et meres, vous n'avez pas de devoir plus sacré que celui de vous faire aimer de vos enfans; leur éducation est manquée, si vous ne leur avez pas inspiré ce sentiment.

De doctes mies vous en diront mieux que moi les moyens; elles ont là-dessus bien des secrets que je n'ai pas; mais j'ai peut-être quelques idées qui leur sont échappées.

Présentez sans cesse à vos enfans de nouveaux objets, faites leur entendre des sons agréables, montrez-leur des machines en mouvement, des animaux qui se jouent, etc.; ayez souvent l'air de vous amuser de ce qui les amuse : l'art de s'amuser avec l'enfance est le grand art de s'en faire aimer.

L'enfant en s'amusant veut s'instruire; ne contrariez donc que le moins qu'il est possible, ce que vous appelez ses fantaisies; la plupart le menent à de nouvelles idées, ce sont des leçons qu'il veut prendre.

Distinguez en lui les penchans, des passions; les penchans sont des formes essentielles de la nature; il faut moins les contrarier, que les diriger avec prudence.

Les passions de l'enfant sont momentanées; ce sont des accidents, vous pouvez en craindre les rechutes et non la durée.

A l'instant où vous résistez à sa volonté, présentez-lui des objets nouveaux, et ce sera de lui-même qu'il va renoncer à la volonté que vous combattiez.

Que vos refus soient accompagnés de caresses; ménacez-le quelquefois de perdre votre présence; évitez-le un moment, et à votre retour sa tendresse pour vous sera augmentée.

Dans ses douleurs physiques, souvenez-vous de ce que je vous ai dit ailleurs; ne mêlez point vos larmes à ses larmes; occupez agréablement ses sens, caressez-le lorsqu'il est contrarié; amusez-le lorsqu'il est souffrant. Voilà des moyens de gagner son cœur, et ces moyens ont d'autres genres d'utilité dont j'ai déjà parlé.

Evitez avec lui les excès de complaisance : ils lui donneraient de l'orgueil, et l'orgueil n'est pas tendre.

Dès que l'enfant a l'usage des mots, vous devez réussir aisément à lui persuader que vous êtes continuellement animé du desir de son bien-être. Si cette idée est gravée dans sa tête, vous obtiendrez de lui les choses les plus difficiles, sans être obligé d'employer les menaces et les châtimens qui suspendent cette tendresse pour vous, qui doit être continue.

Donnez-lui le plutôt que vous le pourrez, quelques notions de la justice, et de ces lois de la nature auxquelles il est soumis ; lorsque vous exigerez de lui, ce que ces lois et la justice ordonnent, il le fera sans imaginer qu'il ait à se plaindre de votre tyrannie.

Les enfans éprouvent de bonne heure l'amour de l'indépendance, le sentiment de l'égalité ; vous pouvez craindre que ces sentimens n'affaiblissent l'amour qu'ils ont pour vous ; il est possible d'éviter ce malheur.

S'il est dans la nature de l'homme de haïr ceux qui sont au-dessus de lui, il peut les aimer beaucoup lorsqu'ils ne font usage de leur supériorité que pour lui être utiles.

Lorsque l'envie est domptée par le tems, les

grands qui ont de la modération et de la bienfaisance ; les rois et les ministres qui ont de la justice sont chers au peuple.

Avez-vous persuadé vos enfans que vous ne les privez que des plaisirs qui pourraient leur nuire? Sont-ils convaincus que vous n'exigez d'eux que le travail et l'attention qui peuvent leur être utiles, vous avez fait ce qu'il y a de plus nécessaire pour gagner leur confiance et leurs cœurs ; mais vous n'avez pas tout fait.

Les peuples et les enfans ne peuvent aimer l'homme puissant qu'ils ne peuvent estimer.

Si des passions, la fantaisie, l'humeur vous conduisent plus que la raison, vous obtiendrez difficilement l'amour de ceux que vous aurez à conduire.

Quand même la raison est votre guide, il faut encore tempérer votre empire.

Vous avez différentes choses à exiger de vos enfans : commandez celles qui leur sont utiles, demandez celles qui vous sont agréables.

Si vous avancez en eux la connaissance des tems, ils sentiront mieux les sacrifices qu'ils doivent faire aux tems à venir.

Dans la nécessité de les punir, préférez les punitions qui les privent de quelques plaisirs, à

celles qui les humilient : les privations réfroidissent moins l'amour que les humiliations.

Vous donniez des ordres à l'enfance, donnez des conseils à la jeunesse : si les conseils ne suffisent pas, ordonnez ; mais souvenez-vous que vous avez été jeune ; n'oubliez pas que vous êtes homme, et le pere d'un homme.

Si vous pensez différemment que ceux de vos enfans qui sont sortis de l'adolescence, examinez avec soin laquelle des deux opinions doit l'emporter, et que votre amour propre ne s'intéresse pas à faire dominer la vôtre.

Ne prétendez voir mieux que parce que vous avez vu long-tems ; si vous les avez instruits que nous devons nos lumieres à l'expérience, ils respecterons la vôtre, et déféreront à vos avis.

Associez de bonne heure vos enfans à vos jouissances ; faites de vos richesses un usage qui leur soit agréable ; ne les laissez pas douter qu'ils ne soient les objets de votre économie, prouvez-leur que vous ne vous opposez à leur prodigalité, que parce que vous prévoyez les besoins qu'ils auront un jour.

A mesure que leurs besoins augmentent, que votre luxe diminue : faites-leur voir que les retranchemens à votre dépense sont des sacrifices que vous leur faites ; quelquefois même ne

vous montrez en vous que l'administrateur des biens qu'ils doivent posséder un jour. Faites-vous quelques acquisitions nouvelles ? Consultez-les, et voyez si elles conviennent à l'état qu'ils veulent embrasser et à leurs goûts.

Nous avons tous de bonne heure le desir d'avoir quelques propriétés ; au lieu de pensions, donnez, si cela se peut, à vos enfans quelque partie de vos biens ; vous leur apprendrez à les conduire ; mais vous les en laisserez jouir avec toute la liberté que peut permettre le degré de leur raison.

Si vos enfans vous donnent quelques marques de froideur, il faut, si vous en paraissez affligé, qu'ils croient que c'est pour leur intérêt plus que pour le votre ; plaignez-les d'être trop peu disposés à éprouver les sentimens les plus doux, trop peu attachés à leurs devoirs les plus saints, trop peu sensibles à l'opinion des hommes ; enfin, demandez-leur de la tendresse, non parce qu'elle vous est due, mais parce qu'elle vous est chere, parce qu'ils seraient malheureux de ne pas la sentir.

Faites-vous aimer de vos enfans, et vous pouvez être sûrs que ce sentiment dans leur cœur y fera plus germer les vertus que toutes vos leçons et vos préceptes.

L'amour des freres.

Deux freres à Lacédémone avaient un procès, les éphores mirent le pere à l'amende. Dans un pays gouverné par les mœurs, on sentait combien un pere qui n'avait pas inspiré à ses enfans l'amour qu'ils se devaient l'un à l'autre, s'était rendu coupable. Le public en Europe tient lieu des éphores, et quoiqu'il n'ait ni des mœurs aussi pures, ni des maximes aussi séveres que les Spartiates, il traite de scandaleuses les brouilleries des sœurs ou des freres ; mais il n'en fait gueres de reproches aux parens, parce qu'on ne connait pas encore assez en Europe le pouvoir de l'éducation.

Peres et meres, qui êtes assez heureux pour avoir plusieurs enfans, il ne tient qu'à vous de jouir bientôt du plaisir touchant de voir croître autour de vous un peuple d'amis. Ces jeunes gens nés du même sang, caressés par la même mere, portant le même nom, vivant dans la même maison, s'amusant des mêmes jeux, seront unis sans peine par les liens de l'amitié, si vous cultivez en eux les doux penchans de la nature.

Accoutumez d'abord chacun d'eux à regarder

ses freres, ses sœurs, sa mere, vous et lui, comme un tout; qu'un intérêt commun inspire les pensées, prescrive les travaux, choisisse les délassemens; que l'amitié soit, comme dit Plutarque, une seule ame qui régisse les pieds et les mains de tous les corps, et que la famille soit comme une troupe de danseurs et de danseuses dont un même air regle les mouvemens.

Cet enfant cherche-t-il à s'amuser seul, faites-lui connaître que les amusemens qu'on partage sont plus sensibles et plus doux. Plusieurs de vos enfans négligent-ils un d'entr'eux ou plus faible ou moins utile à leurs amusemens, engagez-les à s'occuper de lui et à l'associer à leurs jeux. C'est un chanteur qui a peu de voix, mais qui fait sa partie.

Dans les petits chagrins, si communs et si-tôt passés parmi les enfans, l'un des vôtres n'a-t-il pas consolé ses freres, reprenez cet enfant trop peu sensible; mais que ce ne soit pas en présence des affligés; cachez-leur qu'il ne les aime pas assez, et que la punition de sa faute ne soit pas connue.

Celui d'entr'eux dont vous êtes le plus content a des défauts; qu'ils ne soient pas relevés par vos autres enfans, qu'ils les voient, s'en préservent

préservent et les pardonnent. Ce n'est jamais par l'un d'eux que vous devez être informé des fautes des autres; apprenez-leur au contraire à s'excuser mutuellement; qu'ils s'exposent même à vos réprimandes, ou pour justifier l'innocent ou pour excuser le coupable; que souvent ils vous demandent grace l'un pour l'autre.

N'accordez à l'un d'eux ce que vous avez le plus d'envie de lui accorder, que lorsque vous serez sollicité par ses freres; soyez comme les bons rois, résistez souvent à la volonté particuliere; permettez facilement et de bonne grace les plaisirs que tous vous demandent ensemble.

Qu'ils aspirent à votre tendresse, mais qu'ils ne se la disputent point; que chacun d'eux sollicite une place dans votre cœur, mais sans prétendre à la premiere; qu'ils prennent même auprès de vous l'habitude de faire valoir les sentimens des autres; que l'aîné qui est le plus avancé en raison, ou celui dont vous êtes le plus content, vous vante les bonnes qualités, les bonnes intentions de ses freres, ou l'amour qu'ils ont pour vous.

Il faut leur faire prendre l'habitude de s'offrir, de céder, de partager à table les mets qu'ils aiment le mieux; qu'ils cedent aux jeux la pri-

mauté ou la place la plus favorable ; qu'ils cedent même quelquefois l'un à l'autre le plaisir de vous rendre un service ; que celui qui vous l'a rendu n'en tire pas avantage ; qu'il vous dise au contraire : mes freres ont bien voulu me céder le plaisir de vous être utile.

Que dans leurs jeux, dans leurs exercices, dans leurs études, ils n'aient que l'envie de vous plaire, de faire leur devoir, de devenir bons, adroits, instruits, et qu'en cherchant à faire bien, aucun n'aspire à faire mieux que son frere.

Les chevaux barbes qui courent à Florence les uns contre les autres, finissent par se prendre en haine et par se mordre. Si l'amour propre de vos enfans est raisonnable, s'ils s'aiment véritablement, ils seront quelquefois émules sans devenir rivaux ; mais il est bien rare qu'on puisse, sans danger, exciter entre eux l'émulation.

Je n'ai que faire de vous avertir de prendre garde qu'aucun domestique, aucun voisin ne seme parmi vos enfans ou des soupçons ou de la jalousie ; mais je vous dirai qu'aucun d'eux ne doit permettre qu'on releve en sa présence les défauts de ses freres. Il ne faut pas, comme

Pollux, tuer celui qui médit de Castor, mais il faut lui montrer de l'aversion.

L'homme auquel il en coûte le plus d'être juste, c'est un pere dont les enfans ne font pas également la consolation et la joie. Ils sont tous des parties de lui-même, mais elles ne lui sont pas également cheres. La mere a plus de peine encore de faire un juste partage de sa tendresse; mais tous deux doivent naturellement aimer mieux celui de leurs enfans qui leur promet plus de satisfaction; et comment traiter celui qu'ils aiment le moins aussi bien que celui qu'ils aiment le mieux? Cependant les préférences exciteront les jalousies, et l'amitié fraternelle va disparaître.

Je vais replacer ici quelque chose de ce que j'ai dit ailleurs; mais ces répétitions sont quelquefois nécessaires.

Sans doute ces traitemens doivent être différens selon la conduite des enfans, mais l'amour pour chacun d'eux doit être censé le même. Que les préférences accordées au plus laborieux, au plus docile, au plus attaché à ses devoirs, semblent uniquement l'effet de la justice, et non pas de la prédilection; alors celui qui ne les obtient pas peut s'affliger, mais il

conserve son respect pour vous, et son amour pour vous et pour ses freres.

Si l'un d'eux n'a qu'une conception lente, une mémoire infidelle, une constitution faible, apprenez à ses freres à le consoler par leurs caresses, et punissez sévérement celui qui pourrait l'humilier.

Si quelqu'un d'eux au contraire est doué de beaucoup d'intelligence et d'une aptitude singuliere à ses études et à ses exercices, la vertu que vous devez cultiver en lui de préférence, c'est la modestie. Sans doute, il fera des fautes; qu'il en fasse quelquefois l'aveu à ses freres, et qu'il leur parle de leurs bonnes qualités.

Si quelque domestique rend un service essentiel à l'un d'eux, qu'il en devienne plus cher à tous, qu'il en soit remercié, caressé par tous; que l'ami qui a fait des présens à l'un de vos enfans, que le médecin qui a guéri l'un d'entre eux, reçoivent de tous des marques de reconnaissance.

Qu'ils jouissent ensemble des succès d'un seul; que chacun soit fier des talens ou des vertus de son frere. Cela n'est pas impossible, si vous avez établi l'heureuse opinion que la famille n'est qu'un tout, dont chaque partie doit être pour ainsi dire sensible dans une autre partie;

et combien cette seule idée vous évitera de peines dans l'éducation de vos enfans, quelle foule de vertus elle leur rendra faciles ! Le frere ne reprochera pas des fautes à son frere ; mais ils s'affligeront ensemble que l'un d'eux ait fait des fautes ; ils s'encourageront mutuellement au travail, à l'exercice des vertus, et cet intérêt qu'ils prendront tous à la perfection de chacun d'eux, vaut bien le ressort de l'émulation.

Lorsqu'ils seront plus avancés en âge, les moins heureux ou les moins habiles, ne seront point jaloux de la fortune ou de la réputation de leurs freres, et ils conserveront l'habitude de concourir tous aux succès les uns des autres. Celui qui se sera élevé au-dessus de ses freres, se dira : ils seraient parvenus comme moi, ils auraient fait mieux que moi, mais il leur a manqué les occasions, des circonstances favorables ; le plus riche fera jouir les autres de ses richesses ; celui qui aura du crédit les appuiera de son crédit ; celui qui aura de la gloire, cherchera les moyens de les associer à sa gloire. Dès que Platon vit que sa réputation était affermie, pressé d'en faire jouir ses deux freres Adimante et Glaucon, il les choisit pour les interlocuteurs de ses dialogues sur la république.

Le droit d'aînesse semble devoir s'opposer à

cette parfaite union des familles que je voudrais inspirer : il paraît d'abord difficile que le frere appauvri par la loi, soit disposé à aimer beaucoup celui que la loi enrichit à ses dépens; cependant ce droit ne nuit pas à l'union fraternelle autant qu'on pourrait le penser, d'après quelques écrits qui tendent à introduire toutes sortes d'égalité. Dans les monarchies où il faut de grandes fortunes, qui contribuent à maintenir une subordination graduée nécessaire à ce gouvernement, le droit d'aînesse doit être établi, et il s'en manque beaucoup qu'il soit aussi contraire à l'union des familles que le répètent les écrivains dont je viens de parler. Le droit d'aînesse continue la paternité; et si vous avez soin d'élever l'aîné de vos enfans dans les sentimens qu'il doit à ses freres, ils ne verront pas en lui un homme privilégié qui leur ravit leur fortune, mais un pere qui les en fait jouir. Dans plusieurs de ces familles, où le droit de l'aîné lui a donné les biens de ses freres, j'ai vu la plus parfaite union : les cadets respectaient dans l'aîné un homme qui les aidait de ses secours et de ses conseils; il veillait sur les mœurs de tous; tous se réunissaient fréquemment auprès de lui, le même esprit d'honneur les animait, et il y était plus puissant que dans les familles où les partages

sont égaux. Dans les provinces où le droit d'aînesse regne sur la classe du peuple, j'y ai vu plus de mœurs, de travail et d'industrie, plus d'union entre les freres que dans les autres provinces.

Vous ne pouvez pas toujours prévenir la colere dans vos enfans; prévenez la vengeance; faites leur prendre l'habitude d'oublier les torts qu'ils peuvent avoir les uns avec les autres; que l'injure ne reste pas gravée, et que l'offensé se trouve heureux quand il pardonne.

Si vos enfans ont senti de bonne heure les heureux effets de la concorde, ils les sentiront mieux encore en avançant en âge; combien cette espece de ligue entre plusieurs freres n'ajoute-t-elle pas à leurs forces et à leurs moyens! S'ils ont pris l'habitude de ne rien dire, de ne rien faire, de ne rien penser qui puisse être contraire à leurs intérêts mutuels, ils regarderont leur union comme indispensable et sacrée, comme un bien qu'aucun autre ne peut remplacer. Une femme de Perse aima mieux sauver la vie à son frere qu'à son fils: je puis, disait-elle avoir d'autres enfans, mais mes parens ne peuvent plus me donner un frere.

Il faut des amis, et sur quelle amitié peut-on s'appuyer avec plus de confiance que sur celle

d'un frere ! que vos enfans, s'il est possible, n'aient pas besoin de chercher des amis chez les étrangers ; que chacun se dise, cet homme dont je veux être l'ami, vaut peut-être mieux que mon frere et moi, mais il n'est pas mon frere. D'ailleurs si je lui montre que j'ai besoin d'un ami, que pourra-t-il penser de mon frere et de moi ?

Des freres qui ne s'aiment pas révelent qu'ils ont l'un ou l'autre de grands défauts et peut-être des vices. Voyez en effet quelle espece de sentiment doit avoir dans le cœur celui qui peut entendre avec peine le son de cette voix qui, dans son enfance l'appela des noms les plus tendres, celui qui peut craindre de rencontrer ces yeux qui lui ont si souvent exprimé la bienveillance.

Peres et meres, dans les conseils que je viens de vous donner, est-ce dede votre bonheur ou celui de vos enfans dont je me suis principalement occupé ? Croyez-moi, je vous préparais une vieillesse heureuse, et je leur préparais une vie estimable ; leur union sera la récompense la plus douce des soins que vous aurez pris de leurs premieres années. Souvenez-vous de cette Apollonide dont parle Plutarque : elle était mere d'Eumene et de trois autres fils ; la source la

plus pure et la plus féconde de mes jouissances, disait-elle, c'est l'union de mes enfans; c'est un spectacle plus agréable pour une vertueuse mere, que celui de ces enfans parvenus aux richesses, aux honneurs, aux emplois. Des freres qui s'aiment en aiment davantage leur pere et leur mere; ils aiment ensemble, et le sentiment de l'un exalte le sentiment de l'autre; leur union est le garant de leur tendresse pour vous, et leur tendresse pour vous est le garant de leur union. Ils craindraient d'offenser le domestique qui vous est utile, de molester le chien qui vous est agréable. Eh comment ne pourraient-ils pas respecter dans un frere votre fils qui vous aime!

L'amour des époux.

Dans le dialogue de Platon, où Socrate parle de l'amour, il voile à demi son visage; pourquoi cette simagrée? Elle m'a toujours déplu. L'amour qui reproduit tous les êtres, à qui nous devons tant de plaisirs et d'idées, qui est en nous un principe d'activité si fécond, qui change, altere ou perfectionne toutes les formes des sociétés, ne peut être oublié de la philosophie. Des philosophes qui en font le sujet de leurs entretiens, pour apprendre à le rendre vertueux,

tendre et constant, pourront embarrasser la pruderie, mais ne feront pas rougir l'innocence. Ils pourront en parler devant la jeunesse sans enflammer ses sens ou égarer son imagination.

Un de mes amis, excellent pere de famille, me parlait un jour de la maniere dont il disposait ses enfans à devenir de bons maris et des épouses aimables. Mais osez-vous, lui dis-je, fixer leurs idées sur l'amour conjugal? Ne craignez-vous pas que leur curiosité ne s'éveille? qu'elle ne se porte sur l'union des sexes et ne hâte l'empire du sixieme sens? Je leur parle, dit il, de l'union des cœurs et du moral de l'amour; c'est sur le moral que je fixe leurs idées; et quant au physique, j'ai toujours l'air de le compter pour rien. Mes enfans en font autant. Je n'ai jamais l'air de leur défendre d'y penser, ce serait y donner de l'importance.

Mon ami avait raison. J'ai connu deux jeunes filles qui n'avaient pas été élevées au couvent; elles savaient peut-être mieux que toutes les femmes de Paris quels doivent être le caractere et les mœurs d'une femme mariée; elles avouaient franchement qu'elles voulaient l'être; et quand on leur demandait pourquoi elles avaient ce desir, c'est, disaient-elles, afin qu'un honnête homme me rende heureuse et que je le rende heureux.

Cependant elles étaient de la plus grande ignorance sur les choses qu'il convient aux filles d'ignorer.

Ne craignons donc pas d'apprendre à nos enfans les devoirs d'un état auquel les appelle la nature, et voyons ce que les peres et les meres peuvent leur dire pour les préparer à cet état; mais avant de passer aux conseils, disons quelque chose des exemples.

Peres et meres, si vous voulez que vos enfans aiment les devoirs des époux, montrez-leur que votre exactitude à les remplir fait le bonheur de votre vie. C'est ici surtout que vous devez être leurs modeles. L'exemple le plus aisément suivi c'est celui du bonheur. Soyez heureux l'un par l'autre, et vos enfans voudront l'être de la même maniere.

J'ai eu la curiosité de voir dans une petite ville de ma province deux époux qui depuis quarante années goûtaient les charmes de l'union des cœurs et de la paix domestique. Le mari me disait un jour : j'ai encore présente à ma mémoire la majesté douce et la tendresse respectueuse avec laquelle mon pere abordait ma mere ; j'ai remarqué dès mon enfance qu'un sourire de ma mere répandait sur le front de son époux la sérénité et la joie. La femme me

disait : nous avons été mille fois attendris jusqu'aux larmes en voyant dans nos parens leur empressement extrême à se procurer l'un à l'autre tous les plaisirs que ne défend pas la raison. Cette femme m'apprit que lorsqu'on voulut la marier, on lui chercha un mari dans des familles dont les peres et les meres vivaient bien ensemble. Cela prouve à quel point ces honnêtes gens comptaient sur les effets de l'exemple, mais l'exemple ne suffit pas.

Les bons choix, dit un proverbe espagnol, font les bons ménages. Ne vous mariez, dit Plutarque, ni sur le rapport de vos yeux, ni sur le rapport de vos doigts; c'est-à-dire qu'il ne faut point choisir votre femme d'après l'impression que sa beauté fait sur vos sens, ni d'après le calcul des sommes qu'elle pourra vous apporter. Ceux que le goût des sens entraîne ne peuvent plus voir de défauts; la beauté ne laisse voir qu'elle, et ceux qui s'épousent par amour se choisissent avant de se connaître. Votre fils demande-t-il en mariage la jeune fille dont il est amoureux, faites lui entendre que c'est à lui à juger si elle lui plaît, mais que c'est à vous à juger si elle lui convient.

On a dit, et je le répéterai, qu'il est dangereux d'être le mari d'une très-belle femme; ce

n'est pas parce qu'étant toujours attaquée, il est difficile qu'elle se défende toujours, mais parce qu'il est rare qu'elle soit complaisante et modeste.

Je voudrais persuader à mes enfans qu'ils doivent chercher le degré de beauté qu'ils ont eux-mêmes. Il serait fort agréable d'avoir pour époux Adonis ou Pâris, mais il faudrait être Hélene ou Vénus. Si les dieux avaient marié Vénus pour son époux et non pour eux, ils ne lui auraient pas fait épouser Vulcain.

Si je veux une sorte d'égalité entre les figures, je n'en veux pas moins entre les fortunes: celle qui a donné beaucoup, n'exige-t-elle pas beaucoup ? Celui qui a tout reçu, saura-t-il toujours rendre ? sa reconnaissance ne lui pesera-t-elle jamais ? N'y a-t-il pas là des sources de divisions ?

Je n'exige pas absolument, mais je serais fort aise qu'on se mariât dans son état. Il y a dans chaque état des goûts, des opinions, un ton qui leur sont propres : une fille de finance est aussi étrangere à un homme de la cour, que l'Italien l'est à l'Allemand ; ils ont de la peine à rapprocher leurs manieres d'être et de penser. Les préjugés de l'un heurtent sans cesse les préjugés de l'autre. Cependant ces différences

en amenent dans les sentimens. L'union intime de deux personnes dont les idées ne s'accordent pas, serait le plus bel ouvrage de la raison et de l'amour.

Marier les enfans avec des personnes de leur religion, aurait été un précepte inutile chez plusieurs peuples anciens qui n'attachaient pas une grande importance aux idées religieuses; mais il n'en est pas de même aujourd'hui. J'ai de la peine à croire qu'un mari moliniste et une femme janséniste fassent jamais bon ménage. Je connaissais une de ces disciples de Saint-Augustin, qui avait pris pour amant un homme assez indifférent sur tous les cultes; elle lui confiait un jour, dans les momens les plus tendres, qu'elle et son mari n'avaient jamais pu s'accorder sur la grace.

Il est une convenance plus essentielle sans doute, celle du caractere. Il y a trois qualités que vous devez trouver dans celui ou celle à qui vous devez associer votre vie : ces qualités sont l'amour du devoir, la véracité et la bonté. Je sais que l'amour du devoir est moins une qualité qu'une heureuse habitude, acquise dans l'enfance et conservée par la raison.

Défiez-vous de certains hommes toujours déterminés par le cœur. Leur vertu dépend de

leurs passions momentanées ; ils feront quelquefois plus qu'ils ne doivent ; mais souvent vous attendrez en vain qu'ils remplissent leurs devoirs. Ils peuvent être généreux ; ils sont rarement justes. Vous ne goûtez point dans leur commerce le calme de la sécurité. Vous aurez beaucoup à vous louer d'eux, vous aurez à vous en plaindre ; vous allez être négligé ou contrarié. Les causes de leur zele pour le bien cessent d'un moment à l'autre. De nouveaux plaisirs, la mode, l'enthousiasme social, quelquefois même de nouvelles vertus, vont suspendre en eux le respect pour leurs devoirs et l'exercice des vertus qui leur sont plus particuliérement imposées. Pour suivre toujours ses devoirs, il faut avoir pris l'habitude de leur sacrifier beaucoup de jouissances ; il faut avoir lié l'idée de son bonheur à celle de ses devoirs et à celle de la puissance sur soi-même.

La véracité est une qualité très-essentielle, 1°. parce qu'elle tient à plusieurs vertus, et que le contraire est souvent l'effet de plusieurs vices. Un homme de génie, dans un petit écrit sur l'éducation, prétend qu'il ne faut apprendre aux enfans qu'à être vrais : cela est exagéré sans doute ; il est pourtant certain qu'on ne peut être

toujours vrai sans s'imposer de ne rien faire qu'on ne puisse avouer.

Comment d'ailleurs supporter d'être toujours en présence d'un masque ? Comment dévoiler son cœur en présence de celui qui déguise le sien ? Quels charmes peuvent avoir des conversations, où la vérité et la candeur sont d'un côté, et de l'autre la dissimulation et le mensonge ?

Quant à la bonté, lorsqu'elle est accompagnée de l'amour du devoir et des idées de la justice, il n'y a rien qui puisse l'empêcher de faire le bonheur de ceux qui ont à vivre avec elle. Elle est fertile en attentions délicieuses ; elle rend plus aimables et plus doux tous les secours qu'on peut attendre de ceux qu'elle inspire ; lorsque l'âge et d'autres causes ont tempéré les sentimens vifs des époux, elle tient lieu de ces sentimens ; d'ailleurs comment un ame vraiment bonne ferait-elle pour ne plus aimer celui dont sa tendresse fait le bonheur ?

Il faut encore dans le choix des époux avoir égard à l'esprit ; les sots n'aiment point, a dit un de nos poëtes : cela est un peu dur, mais il est vrai qu'ils aiment mal ; d'ailleurs celui des deux qui a de l'esprit humilie celui qui n'en a pas.

pas. La femme humiliée aura de l'humeur, et bientôt de la contradiction; le mari qui aura beaucoup moins d'esprit que la femme reprendra ses avantages en abusant de ses droits. Je voudrais qu'il y eût entre leurs esprits une sorte d'égalité; mais ce que je veux surtout, c'est que l'un et l'autre aient de la justesse : les esprits faux ne sont bons à rien, pas même à faire des enfans, parce qu'ils ne sauront jamais les élever; toujours contrarians ou contrariés, ils finissent par s'aigrir, et quelquefois par devenir méchans.

Il y a des esprits qui, sans se ressembler paraissent être faits pour vivre ensemble; un homme d'un sens droit et d'un esprit stérile peut vivre en paix avec une femme d'une imagination vive et féconde. Il la conduira, elle l'amusera; le ménage irait peut-être mal si l'imagination était le partage du mari, et la raison celui de la femme; l'obéissance la rendrait malheureuse.

Je ne craindrais pas d'unir une bavarde à un homme silentieux; cependant j'éviterais autant que je le pourrais la disposition au bavardage : parler peu, dit un proverbe indien, est précieux comme l'argent; ne point parler est précieux comme l'or.

S'il est nécessaire d'avoir une idée générale du caractere, et de connaître les qualités essentielles de celui ou de celle qu'on doit épouser, il ne l'est pas moins d'étudier dans le plus grand détail quand on est marié, les goûts, l'humeur, la tournure d'esprit, les petits défauts, les petites qualités du compagnon, ou de la compagne de sa vie. Quelqu'un a dit : on s'estime par les grandes qualités, et on se plaît par les bagatelles; c'est en effet par les manieres, par de petites attentions, par le talent de se taire ou de parler à propos, de deviner les convenances de toute espece, qu'on gagne et qu'on conserve le cœur de ceux avec lesquels on doit vivre.

Femmes connaissez vos maris, cela ne vous sera pas difficile : la nature, je vous l'ai déjà dit, vous a donné l'intelligence de nos cœurs. Maris, étudiez vos femmes; vous parviendrez à les connaître, si vous ne les forcez pas à se déguiser. Femmes, il vous est bien important de savoir tout ce qui se passe dans le cœur de celui dont vous devez dépendre; maris, il ne vous est point permis d'ignorer quelque chose de cette ame que vous devez rendre heureuse.

Etes-vous parvenus l'un et l'autre à vous entendre et à vous deviner facilement? Vous

pouvez vous avertir des défauts qui altéreraient votre union ; j'ai vu un homme de mérite, simple et sans airs, dont la femme était vaine, affectée et frivole ; il l'avertit sérieusement, mais avec tendresse, que la légereté, l'affectation, les prétentions dans la personne qu'il aimait pouvaient la lui rendre moins chere, et la femme devint modeste, simple et sage. Une femme qui aimait avec un peu d'excès ce qu'on appelle les plaisirs de la société, avait un mari d'une humeur austere et trop éloignée du commerce des hommes ; elle lui fit remarquer qu'il la condamnait à l'ennui, et que l'ennui glaçait l'amour : Il devint plus sociable : cependant il fit voir à sa femme que son sexe étant très-susceptible d'imitation et d'enthousiasme social, elle devait choisir leurs sociétés avec beaucoup de précautions.

Il y a des matieres sur lesquelles l'un ou l'autre aime à parler ; il y a des sujets de conversation qui les animent et les égaient ; ils chercheront ces sujets intéressans, et la froide taciturnité ne regnera plus dans le ménage.

L'un des deux est-il sujet à l'humeur, à cette espece de morosité dont les causes ne sont pas toujours connues, ils les chercheront ensemble, et les trouveront sans doute dans le méconten-

tement de soi-même ; ils trouveront des remedes à cette humeur, à cette morosité, dans l'occupation, dans le plaisir de faire du bien et celui d'être aimé.

Hommes et femmes, vous avez la même dose d'amour propre, vous attachez l'estime de vous-mêmes à certaines qualités, vous êtes humiliés de certains défauts ; si vous avez fait l'un de l'autre l'étude que vous devez faire, vous ne risquerez pas de blesser ce que vous aimez, en lui refusant trop absolument les qualités qui le flatteraient, ou en lui reprochant sans égards les défauts qui l'humilient.

Il y a telle femme avec laquelle vous pouvez vous livrer sans danger à l'ivresse de l'amour ; il y en a que vous rendriez libertines et vaines.

Une femme que son mari louait sur sa beauté, disait : combien il m'aimera si je suis encore bonne et complaisante ! Mais il y a beaucoup de femmes dont vous ne pouvez vanter les charmes sans exalter leur vanité, ou sans leur faire négliger de chercher une autre espece de mérite. Une femme de ma connaissance qui avait la modestie de se trouver laide, disait, en se regardant à son miroir : en vérité je ne suis pas assez jolie pour avoir le droit de contrarier. Mais trop souvent les femmes qui ont le mal-

heur de n'être pas jolies, si on ne les rassure par des caresses et des paroles d'amour, n'en sont que plus disposées à l'aigreur.

Maris et femmes, il est difficile que vos goûts soient les mêmes, mais vous pouvez les rapprocher avec l'envie mutuelle de vous plaire, et la connaissance de ce qui plaît à l'un et à l'autre; vous flatterez les goûts de ce que vous aimez, lors même que vous ne pourrez les prendre. Vous, dont la femme n'aime pas la musique, vous n'étourdirez pas son oreille du bruit des concerts; jeune femme, votre mari a des liaisons qui vous plaisent médiocrement, rendez-leur votre maison agréable.

Mais passons à ces penchans naturels aux deux sexes, d'où naissent le plus souvent les disputes et l'antipathie. Rien ne divise autant les ménages que cet esprit d'indépendance, cet amour de l'égalité si naturel à notre espece et même aux animaux. Chez quelques Grecs, on obligeait les jeunes époux à invoquer à l'autel de l'hymen le dieu de l'éloquence; c'était pour leur apprendre que si l'un des deux doit amener l'autre à condescendre à sa volonté, ce doit être par la persuasion. Un mari trop impérieux qui commande ce qui n'est utile qu'à lui-même, est un despote, ce n'est pas un prince légitime. Il est

bien difficile d'aimer une femme que son esprit d'indépendance porte à la contradiction. Quand Junon veut faire renoncer Jupiter à ses desseins, elle emprunte du moins la ceinture de Venus. Prenez garde aux petites querelles souvent renouvellées ; elles forment les grandes antipathies.

Le mari est un roi dont l'autorité doit être reconnue, mais il ne doit l'exercer qu'autant que la raison et la justice l'exigent. La femme est un premier ministre qui doit commander au nom de son roi, mais non lui commander ; elle peut le gouverner, mais avec discrétion. La femme qui gouverne son mari d'une maniere authentique, l'avilit et ne s'honore pas; c'est un ministre insolent qui abuse de la faiblesse du prince.

Le mari, sans doute, doit décider plus souvent dans les affaires importantes, et la femme dans les petites choses ; mais le mari doit décider en consultant sa femme, et la femme en cherchant ce qui peut plaire à son mari. Qu'ils apprennent à se céder l'un à l'autre et de bonne grace ; qu'ils disent souvent : je le veux bien parce que cela est raisonnable ; mais qu'ils disent aussi quelquefois : je le veux bien parce que je vous aime.

N'en déplaise à quelques philosophes bourrus et pressés de mettre leur égoïsme à l'aise, je conseillerai toujours d'être poli : c'est par la politesse que le mari peut rendre son autorité, et la femme son opposition, supportables ; il faut qu'ils prennent l'habitude de mille petites gênes qui sont de légers sacrifices qu'on fait à l'amour propre de ce qu'on aime, et qui ne coûtent ni beaucoup ni long-tems lorsqu'on veut être aimé.

Une suite de la politesse ce sont les égards ; et je les recommande. Les plus flatteurs seront ceux que vous témoignerez aux parens, aux amis, aux connaissances, vous de votre femme, vous de votre époux ; respectez-les, accueillez-les. S'il y en a dont la société a des inconvéniens, faites-les voir à votre moitié, qui cédéra sans doute à vos bonnes raisons. S'il arrive entre des époux quelque différend dont un tiers puisse être le confident et l'arbitre, que la femme donne sa confiance aux parens de son mari ; que le mari donne la sienne aux parens de sa femme.

Peres et meres, voici des vérités que vous révélerez à vos enfans au moment de leur mariage.

Un mari veut-il rendre son autorité aimable

ou peu sensible, qu'il demande toujours en amant les faveurs qu'il a droit d'exiger comme époux; qu'il soit touché et non offensé des refus ou des délais de son épouse; c'est surtout pour accorder ou refuser les plaisirs de l'amour qu'elle doit être libre; et ce n'est pas même assez: le lit est le trône des femmes; c'est là qu'elle doivent régner, et cet instant d'empire les console d'une longue dépendance.

Mais pour conserver cet empire, la femme doit s'occuper du soin de conserver le goût de son mari; que sans chercher à en allumer les sens, elle écarte tout ce qui pourrait les glacer; que ses caresses soient tendres et modestes; que tous deux ne séparent jamais de leurs jouissances la pudeur et une sorte de respect; qu'à la table et au lit regnent ensemble la volupté et la décence. Connaissez le prix du goût, le plaisir de l'inspirer, celui de le sentir; ne l'usez point, ne le blessez point; amusez, économisez l'amour.

S'il s'éleve entre vous des nuages, qu'ils ne troublent jamais la sérénité de vos jours, et encore moins la tranquillité de vos nuits. Quittez vos différends en entrant au lit, dussiez-vous recommencer les hostilités le lendemain.

Dans Homere, où tout est l'image de la na-

ture, Junon et Jupiter ont des débats ; ils les terminent en couchant ensemble. En quel lieu pourrait-on, dit Plutarque, calmer une querelle qui s'éleverait dans le lit ?

Des époux doivent au moins attendre l'un de l'autre une amitié de préférence ; et comment se croire préféré à une maîtresse, à un amant ? La fidélité est une des vertus qui maintient le plus le bonheur de l'union conjugale. Les époux se sont promis d'être fideles, et ils ne peuvent manquer à leurs promesses sans se rendre coupables. Je ne fais ici aucune distinction : engagés par les mêmes sermens, l'un et l'autre sont soumis au même devoir. S'il faut même quelque indulgence, c'est pour celui des deux sexes qui est le plus fragile. Je crois donc que lorsqu'un des époux a violé son serment, il dégage l'autre du sien. Seulement si la femme qui devient galante quand son mari est infidele, ne manque point à son mari, elle se manque toujours à elle-même ; elle risque de perdre l'estime publique, celle de ses enfans, et l'amitié qu'un mari infidele pouvait lui conserver.

Il serait pourtant fort injuste. Pourquoi voulez-vous exiger de votre femme qu'elle triomphe d'un ennemi qui vous a vaincu ? Maris, écoutez-moi : en manquant à votre femme, vous lui

ôtez beaucoup de l'estime qu'elle avait pour vous. C'était par des choses raisonnables que vous cherchiez à lui plaire, et vous séduisez votre maîtresse par des complaisances exagérées et minutieuses. Vous vantiez dans l'une ses vertus, et vous vantez dans l'autre ses folies. Votre épouse ne demandait de vous que de la tendresse, quelques attentions et des égards; votre maîtresse vous demande un amour effréné et la plus extrême dépendance. Vous éleviez l'ame de votre épouse, et vous avilissez celle de votre maîtresse; la premiere vous élevait vous-même, et la seconde vous rabaisse jusqu'à elle.

Je vous prierai de faire avec moi quelques autres réflexions, vous, qui n'êtes pas encore infidele à votre épouse, mais qui, par vos manieres, l'engagez à le devenir. Les paroles du séducteur sont plus douces que le miel, et les vôtres sont souvent plus ameres que l'absinthe. Il sollicite, et vous commandez; il a des graces, et vous de la rudesse; il a de l'empressement, et vous de l'indifférence. Il vous en aurait moins coûté de défendre contre lui le cœur de votre femme que d'obtenir celui d'une femme étrangere; et cependant quelle conquête vaut pour l'homme de bien le cœur de sa femme!

Il y aura moins de divisions entre les époux s'ils savent bien quels doivent être les droits, les qualités, les devoirs de l'un et de l'autre sexe.

Nous vivons dans un pays où les femmes veulent se faire hommes, et où les hommes ont quelquefois les goûts, les manieres, le ton, l'esprit des femmes. Quelle démence d'introduire la rivalité entre des êtres qui doivent se plaire par leurs différences ! J'ai vu la rivalité diviser les amans ; elle peut bien diviser les époux. Si votre femme a de l'esprit, des lumieres, élevez-vous jusqu'à elle ; si vous lui êtes supérieur, élevez-la jusqu'à vous. Dans ses momens de faiblesse comme dans ses momens de maladie, ne songez qu'à la guérir. Dirigez son ame, et ne l'humiliez jamais. Cherchez toujours à éclairer sa raison ; cependant si vous lui trouvez de la disposition à l'orgueil, ne cultivez point trop son esprit, vous lui donneriez des prétentions ; elle ferait la capable, elle aurait même un certain plaisir à vous rabaisser, à jeter de la boue dans la fontaine où elle aurait puisé. Il serait heureux qu'elle aimât les ouvrages de la main ; notre siecle philosophe néglige trop l'aiguille.

Lorsqu'on est parvenu à se connaître, ce qu'il y a de plus essentiel, c'est de concerter ensemble

le genre de vie, le plan de conduite qui convient à l'un et à l'autre. Voyez d'abord votre situation dans le monde, votre fortune, les moyens de la conserver et de la rendre meilleure, les moyens d'en jouir et de remplir tous vos devoirs. Dans votre plan de vie, ayez égard aux goûts, aux humeurs, au caractere l'un de l'autre; lorsque vous serez d'accord sur vos principes et sur vos projets, la raison n'aura pas de peine à conserver entre vous son empire.

Souvenez-vous que le meilleur moyen de rendre sa femme ou son mari plus aimable, c'est de les rendre plus honnêtes; mais employez moins le discours et même la priere que l'exemple. Voulez-vous guérir votre femme de son goût pour le luxe, soyez simple dans vos habits, dans vos équipages, etc. Voulez-vous la corriger de la vanité, soyez modeste. Il est difficile qu'une femme vertueuse et douce ne corrige pas les défauts de son mari, ou du moins ne l'oblige pas à les combattre assez pour qu'elle ait moins à en souffrir; qu'il entre donc dans vos projets de bonheur et dans le plan de votre vie de vous perfectionner l'un par l'autre.

Il n'y a pas un seul des plaisirs qui naissent d'une semblable union que la réflexion n'au-

gmente; tous ces plaisirs sont embellis sans cesse par l'idée qu'on a rempli les plus aimables de tous les devoirs. Sans le doux lien de l'estime mutuelle, le joug du mariage est bien pesant, il est cruel d'être tous les jours à table ou au lit, à côté d'un être qui doit nous mépriser; c'est-là le véritable enfer, c'est-là qu'est le véritable séjour de la discorde et des noirs soucis. Des époux vertueux n'ont pour ainsi dire qu'une volonté; le mariage les a unis et confondus comme deux liquides; ils ne disent plus le mien et le tien, mais le nôtre; ils sont gais ou tristes en même tems et pour la même cause; s'il arrivait à l'époux d'être gai lorsque sa femme est triste, à celle-ci d'être triste lorsque son époux est gai, ils se reprocheraient l'un de corrompre la joie, l'autre de ne pas consoler la douleur de ce qu'il aime. Ils se diraient qu'ils ne sont pas encore assez une seule ame. Je l'ai déjà dit à peu près, c'est ce parfait accord des pensées, des sentimens, des desseins, des projets, des vertus de deux êtres liés par le cœur et par le devoir, qui fait l'état le plus heureux où l'homme et la femme puissent prétendre: ce bonheur est rare, mais il faut penser qu'il est difficile et non impossible d'y parvenir. Les Androgines sont sans doute une fable, mais une belle fable, s'ils

n'ont jamais été, ils sont l'emblême de ce qui doit être; mais le sont-ils de ce qui peut être ?

L'amour pour les enfans.

J'en ai beaucoup parlé précédemment, et j'en parlerai peu ici; je voudrais éviter des redites inutiles; il n'y en a que trop d'indispensables dans cet ouvrage, où il faut souvent rappeler les mêmes principes et employer les mêmes moyens pour produire des effets différens; d'ailleurs cet ouvrage dans ses différentes parties, et surtout dans ce Commentaire, n'est qu'un assemblage de leçons pour les peres; et dans laquelle de ces leçons ne leur dit-on pas comment ils doivent aimer leurs enfans ?

Les ours forment leurs petits en les léchant; les requins les reçoivent de nouveau dans leurs matrices; les alcions meurent de douleur, lorsque leurs nids sont renversés par les tempêtes. Les Lybiens jouissaient de l'amour sans se marier, et entre plusieurs enfans de la même femme chacun reconnaissait d'abord aux mouvemens de son cœur l'enfant dont il était le pere. Voilà des fables de la Grece, mais qui prouvent que les Grecs aimaient leurs enfans.

On peut être certain sans recourir aux fables

grecques, que l'amour des peres et des meres est un des plus puissans instincts que la nature ait mis dans tous les êtres : on peut même dire, qu'il est aussi vif dans quelques animaux que l'amour inspiré par le sixieme sens. Il semble que les oiseaux n'aient fait l'amour que pour goûter le plaisir d'aimer leurs enfans ; chez eux les desirs et les jouissances de l'amour ne durent qu'un moment, et la construction du nid, la nourriture de la couvée occupent des mois entiers. Ce vif attachement, ce penchant pour les petits êtres auxquels ils ont donné la naissance va dans les animaux jusqu'à changer leur caractere ; il donne du courage au plus timide, de la tempérance au plus gourmand, de l'activité au plus paresseux. Nous sommes des portions de leur grande famille, et dans les momens où nous différons le plus de nos freres, nous conservons encore un air de famille ; nous avons en commun des penchans, des instincts, et l'amour paternel et maternel en sont un. Plutarque n'en doute pas, et la raison qu'il en donne, c'est que les tetons de la femme sont placés de maniere qu'elle n'a qu'un petit mouvement à faire pour baiser son enfant lorsqu'il vient de teter. Laissons-là cette belle cause finale, et croyons, indépendamment d'elle, que la nature a fait de la

femme une mere affectueuse et caressante, et de l'homme un assez bon pere.

Cependant cet amour paternel et maternel n'est pas toujours aussi puissant que quelques philosophes l'ont pensé; j'ai dit moi-même ailleurs que chez les Iroquois, les Algonquins et d'autres peuples sauvages de l'Amérique septentrionale, il y avait des peres et des meres qui pleuraient amerement la perte d'un enfant de quelques jours; on les voit encore plusieurs mois après sa mort verser des larmes sur son tombeau, et la mere s'y presser le sein pour l'arroser de son lait. Mais vers la baie d'Hudson et dans l'Amérique méridionale, il y a, selon Lafiteau, Herrera, et d'autres voyageurs, des sauvages en qui cet aimable instinct est fort émoussé; ils négligent souvent de donner à leurs enfans les secours nécessaires, quelquefois même ils les abandonnent ou leur ôtent la vie.

Des peuples policés et même très-humains, les Athéniens, les Chinois ont eu l'usage d'exposer leurs enfans. Quelles sont donc les causes qui donnent, augmentent, entretiennent, affaiblissent l'amour paternel et maternel? L'analyse de ce sentiment va répondre à ces questions.

Dans les quadrupedes, les bipedes et les cétacées, l'abondance du lait qui incommode

la

la mere semble être la cause de son amour maternel ; si le lait ne tourmente pas les femelles des oiseaux, elles éprouvent à la peau du ventre une chaleur douloureuse qui leur donne le besoin de l'incubation.

Un certain amour pour les êtres faibles, qui n'est pas précisément la pitié, et qui est peut-être dans tous les animaux, fait encore en partie l'amour des peres ou des meres. Mais ne parlons plus que de l'homme ; la vue d'un être faible nous donne le sentiment de notre force ; le plaisir de le protéger, de le soulager, nous donne le sentiment de notre puissance, et nous lui savons gré de nous donner ce sentiment. La dépendance où ces êtres faibles sont de nous, est une des causes qui nous les fait aimer. Ce que nous pouvons nous asservir, nous intéresse à sa conservation. La pitié parle en faveur de tous les enfans ; on est souvent témoin de leur douleur, on cherche à les soulager ; on les voit dans un état continu de besoins qu'ils ne peuvent satisfaire, et on s'attendrit sur cet état. Il entre aussi dans l'amour pour nos propres enfans le souvenir des plaisirs que nous avons goûtés au moment où nous leur avons donné l'être ; l'idée de ce plaisir se lie avec celle de leur existence,

et nous rend plus doux le sentiment que nous avons pour eux.

Enfin cet amour de nous-mêmes, premier instinct de tous les êtres vivans, nous attache du moins quelque tems à toutes nos productions et à tous nos ouvrages. Nos enfans sont d'abord une partie de nous-mêmes, qui donne une sorte d'extension à notre existence, et nous fait pour ainsi dire vivre d'une nouvelle vie. Notre amour propre se place dans nos enfans, il s'y arrête, il s'y repose, et lorsqu'il s'occupe d'eux, il est encore occupé de lui-même. L'amour paternel a pour cause encore l'amour de la propriété : nos enfans sont à nous, et long-tems ayant qu'ils puissent nous être utiles, nous les aimons parce qu'ils sont à nous; enfin nous les aimons parce que leur gaîté innocente, leurs jeux, leurs petits talens nous plaisent, leurs caresses nous attendrissent; ils sont aimés parce qu'ils aiment et parce qu'ils amusent.

Mais les climats, les gouvernemens, les institutions de l'homme, ses situations, les mœurs établies peuvent diminuer ou augmenter l'amour paternel ou maternel.

Dans les pays où l'homme encore sans industrie dérobe avec peine à la nature une sub-

sistance incertaine, il aime peu ses enfans, et la mere même n'a pour eux qu'une tendresse sans énergie; dans les parens, le sentiment de leurs propres besoins affaiblit ce sentiment d'amour et de joie qu'ils éprouvent à la naissance d'un enfant; le besoin de le conserver cede bientôt en eux au desir de leur propre conservation.

Dans les pays où la chasse, la pêche, un commencement de culture, enfin le travail, peuvent fournir une nourriture abondante, les époux reçoivent avec joie des enfans, dont ils peuvent nourrir le premier âge sans se mettre en danger de souffrir eux-mêmes la faim. Ils regardent au contraire ces enfans comme des serviteurs dont les bras et l'industrie seront long-tems employés au service de la famille. On commence par espérer leurs secours, et on en jouit de bonne-heure; on en jouit tant qu'ils ne vont pas former une famille nouvelle.

Dans les pays civilisés et opulens, d'autres causes fortifient ou affaiblissent l'amour paternel et maternel. J'ai vu dans nos républiques d'Europe les enfans plus aimés que dans d'autres gouvernemens; cependant il y a dans la monarchie des classes où les enfans sont chéris. Les laboureurs les aiment comme des compagnons

de leurs travaux, les nobles comme des êtres qui doivent perpétuer les vertus de leurs ancêtres et leur nom. Quelques artisans accrédités, quelques magistrats aiment leurs enfans comme des disciples qu'ils forment à leur état.

Chez les peuples où les lois assurent au pere une longue autorité, les enfans sont aimés parce qu'ils doivent obéir long-tems, et cet amour accru par l'habitude, dure plus encore que l'autorité paternelle.

Ce que le besoin de la subsistance fait sur le sauvage qui vit dans un pays aride, ce qu'il a fait dans Athènes et en Chine, le luxe le fait chez l'homme policé : le pere et la mere attachés à leur faste, à leurs vains amusemens, ne sont gueres attachés à leurs enfans, qui viennent moins leur apporter que leur disputer des jouissances. Comment faire pour leur sacrifier, sans les aimer moins, sa vanité, ses goûts, ses fantaisies ?

Il y a dans plusieurs pays des lois, des institutions qui refroidissent l'amour paternel et maternel. J'en parlerai dans la derniere partie de ces principes des mœurs. Je vais indiquer quelques moyens de rendre plus facile et plus agréable le devoir d'aimer ses enfans.

Il faut d'abord que tout homme qui est ou doit être pere, se pénetre de l'importance du

devoir qu'il doit remplir. Il n'en est point de plus sacré, il n'y en a pas que la société impose avec moins de restrictions : les enfans sont à elle autant qu'à leurs parens; ceux-ci sont dans leur famille des magistrats chargés par la patrie et par la nature du bonheur des êtres qui dépendent d'eux. L'amour des peres fortifie et perpetue la grande famille comme les familles particulieres. C'est la négligence des parens qui donne de mauvais citoyens; des enfans peu chéris deviennent des hommes infirmes, ignorans ou méchans. Le crime de ne pas aimer ses enfans est donc contraire au bien de la société; mais il ne l'est pas moins à l'intérêt des parens et à l'intérêt des générations futures. Si vos enfans ont reçu de vous dès leur naissance et dans leur jeunesse des caresses et des attentions, si vos leçons ont été données sans humeur, si vous leur avez distribué avec justice les récompenses et les punitions, s'ils peuvent sentir l'utilité des leçons que vous leur avez données, vous leur avez fait concevoir une grande idée des fonctions d'un pere; et s'ils n'en prenaient pas un jour les sentimens, ils en auraient les procédés; ils leur seraient inspirés par le souvenir respectueux des vôtres.

Au moment de donner une compagne à votre

fils, quelle autorité vos leçons n'auront-elles pas sur lui, si vous pouvez lui dire : mon fils, il est doux d'aimer ceux que nous avons fait naître; je l'ai éprouvé, et je desire que vous l'éprouviez à votre tour. Le moyen de fortifier en vous l'amour pour vos enfans, c'est d'en faire les objets continus de vos soins. Vous serez plus attaché à votre terre, à vos possessions, à mesure que vous vous en occuperez. Occupez-vous de vos enfans et ils vous deviendront plus chers; après les avoir aimés parce qu'ils seront vos enfans, vous les aimerez parce que vous aurez gagné leurs cœurs.

Vous voyez qu'en général la mere est pour ses enfans plus tendre que le pere; c'est qu'elle a plus contribué que lui à leur existence, c'est qu'ils sont plus son ouvrage. Si vous n'avez rien négligé pour leur éducation physique et morale, ils auront de la santé, de la raison, des mœurs, l'amour du travail; vous vous rendrez propres leurs bonnes qualités, vous en jouirez comme des vôtres, elles seront à vous, et presqu'en vous. Transportez votre amour propre dans vos enfans, et s'il arrivait qu'un jour ils eussent sur vous quelque supériorité, ne la devront-ils pas à leur éducation? ne sera-t-elle pas votre ouvrage? ne fera-t-elle pas votre gloire?

En cherchant à vous rendre bon mari, je travaillais à vous rendre bon pere; c'est surtout les vertus domestiques qui se tiennent par la main; l'une arrive à la suite de l'autre. Traitez bien votre femme, et vous en serez plus disposé à chérir les enfans qu'elle aura portés dans son sein; élevez-les pour la patrie autant que pour vous et pour leur famille; apprenez surtout le secret de leurs forces : *Quid valeant humeri, quid ferre recusent.* Sans cela vous les affligerez d'un étude inutile; vous gémirez de leur peu de succès, et les destinant aux choses pour lesquelles ils ne sont pas propres, vous rendrez leur jeunesse malheureuse pour leur préparer des dégoûts dans l'âge mûr. Vous trouverez dans deux petits traités qui sont, l'un avant et l'autre après le Catéchisme, quelques secours sur l'art d'apprendre à connaître ses enfans; craignez en étudiant leur esprit et leur caractere deux causes d'erreur, le desir de les trouver propres à un certain état, et l'amour que vous avez pour eux.

Vous trouverez dans une note précédente des conseils sur l'usage que vous devez faire de vos propriétés pour vos enfans, j'insiste sur ces conseils, et j'ajoute : vous avez des idées justes sur les plaisirs des différens âges, bornez-vous aux

jouissances du vôtre. Vous prendrez l'habitude de lier l'idée de votre bonheur à celles des plaisirs de vos enfans; s'ils doivent être occupés de vous, songez qu'ils doivent être occupés d'eux, et que dans l'effervescence des passions, ils peuvent être souvent emportés loin de vous et d'eux-mêmes. Quand vous vieillirez, souvenez-vous que l'âge avancé nous ramene trop à nous, et vous n'aurez pas ce froid égoïsme qui ne voyant que lui seul, ne sait point confondre son bonheur avec celui des autres. Si vous avez formé l'ame de vos enfans d'après mes principes, vous aurez habituellement un sentiment bien doux, celui d'un pere qui peut se dire : j'ai aimé et j'aime des enfans que j'ai préparés au bonheur; ils me doivent tout, et ils sentent ce qu'ils me doivent.

L'amour de la patrie.

Je vois dans les campagnes le chevreuil timide revenir sans cesse au bois qui fut son berceau; c'est dans les plaines où elle est née en proie aux chasseurs, qu'une famille de perdrix forme des familles nouvelles; la république des castors s'augmente et prospere sur les bords du fleuve où deux castors l'ont fondée. C'est toujours sur

les mêmes montagnes que l'aigle et le lion rapportent leur proie; le Negre et le Lapon, l'un brûlé par un soleil dévorant, l'autre enseveli six mois sous des neiges glacées sont également attachés aux bords du Tenglio et du Zaïre. L'Arabe errant dans les déserts où il voit rarement des eaux et une belle verdure, aime les sables indépendans où il conduit ses chameaux.

Cet amour pour les lieux où l'on a reçu le jour, cet amour de la patrie se compose de beaucoup de sentimens et d'idées diverses; il faut l'analyser.

L'animal nouveau-né quelle que soit son espece ne tarde pas à éprouver des sentimens agréables; il a bientôt du plaisir à sentir son existence, cette matiere nouvellement organisée est dans la joie de vivre. Si la nature lui envoie quelques douleurs elles sont passageres, leur nombre diminue à mesure que la force et la vie s'augmentent, l'enfant est heureux seulement de sentir ses forces s'accroître; son âge est celui de mille petites jouissances; les idées des lieux qui en ont été le théâtre, se lient nécessairement aux idées de ces jouissances, les unes et les autres forment les tableaux de l'imagination. Fait-on dans la suite quelque voyage? C'est avec un sentiment de plaisir et d'amour qu'on revoit

ces coteaux, ces prairies où l'on a essayé par des jeux ses forces naissantes. On chérit ce village, cette cité où l'on a connu les premieres douceurs de la bienveillance des hommes, où de jeunes compagnons ont fait goûter les premiers charmes de l'amitié; le plus grossier habitant des campagnes s'attache à ces foyers, où il reçut les secours de sa famille et les caresses d'une mere; s'il est forcé de s'en éloigner, il les regrette, il ne peut y penser avec indifférence.

L'amour de la patrie se compose de l'amour filial, fraternel, conjugal, paternel, des sentimens de l'amitié, de l'attachement à nos propriétés, aux commodités, aux plaisirs, aux consolations dont nous jouissons; l'amour pour les lois, pour les institutions, pour le prince, ou les magistrats, ou les représentans qui protegent nos biens, notre vie, notre honneur, notre liberté, forment autant de fils nouveaux qui nous attachent encore à ce que nous appelons la patrie.

Mais ces oiseaux, ces habitans des forêts qui semblent ne pouvoir vivre que dans leur premier domicile, l'ont quitté cependant, et des hommes sans nombre transportent tous les jours leurs pénates sur des bords étrangers; j'en conviens.

Les hommes et les animaux aiment avant tout leur sécurité et leur bien-être; lorsqu'ils ne les trouvent plus dans les lieux où ils vivent, plusieurs des fils qui les y attachaient sont rompus, et ils vont chercher des pays où ils puissent vivre heureux et tranquilles.

Je m'étendrai dans la troisieme partie de cet ouvrage sur les causes politiques qui peuvent allumer ou éteindre l'amour de la patrie, et je vais parler de quelques moyens de le faire naître dans le cœur des enfans.

Si je leur ai inspiré l'amour qu'ils doivent à leurs peres et meres, à leurs parens, à leurs amis; si j'ai rendu leur enfance heureuse, si j'ai lié l'idée de leur bonheur à celle des lieux qu'ils habitent, et celle des gens qu'ils aiment, à celle de la société entiere; je les ai disposés à aimer leur patrie, mais pour les y disposer davantage, il y a de petits moyens qu'il ne faut pas négliger. Sont-ils charmés d'un vêtement, d'une machine, d'un genre d'amusement, des fleurs, des fruits, etc.; faites encore comme les pytagoriciens, liez les idées morales aux idées physiques, vous leur direz: mes amis, le charmant pays que celui où l'on trouve des hommes si industrieux, tant de plaisirs, tant de productions agréables.

Votre fortune vous contraint-elle d'acheter par le travail, leur bien-être et le vôtre, parlez-leur du prix de ce travail toujours bien payé.

Sont-ils frappés de quelques dangers? Leur a-t-on parlé de voleurs, d'hommes féroces et méchans? Rappelez à leur esprit les magistrats qui veillent à la tranquillité publique, et le gouvernement qui protege le faible contre le fort.

Je renouvellerai ici le conseil de donner aux enfans, le plutôt qu'il est possible, une idée juste de cette société d'hommes rassemblés sous les mêmes lois et dans les mêmes lieux, où chacun travaille au bien-être de tous en travaillant à son bien-être. Ces notions, je l'ai déjà dit, ne sont point au-dessus d'une intelligence de huit à dix ans. Ajoutez à ces leçons quelques tableaux de l'état de ces sauvages qui vivent sans lois, et pour qui le mot de patrie ne renferme presque d'idées que celles des lieux qu'ils habitent.

Ne déchirez point la couronne, dit Pytagore, c'est-à-dire, ne parlez point mal à vos enfans du prince et des magistrats: le fils d'un pere frondeur est rarement un bon citoyen.

Apprenez-leur de bonne-heure les plus essentielles de ces lois, auxquelles tous sont soumis pour le bonheur de tous. Citez leur souvent

celles qui sont le plus visiblement utiles. Il était commun à Rome de voir un enfant de douze ans savoir par cœur les lois des douze tables.

Vantez souvent les bonnes qualités et les bonnes intentions du prince, des administrateurs et des magistrats. Vous pourrez dans la suite, mais toujours sans humeur, faire observer à vos enfans quelques défauts dans les lois et les institutions de votre pays. Il vous sera permis aussi de faire observer quelques torts dans ceux qui exercent l'autorité. Vos enfans doivent apprendre à aimer le gouvernement sans le croire parfait, et l'administration sans la croire infaillible.

Vous chercherez à leur faire sentir que l'amour de la patrie est en général une passion très-utile à celui qui l'éprouve. Voyez, direz-vous, l'homme zélé pour le bien public, examinez ce qu'on en pense. Voilà, dit-on, l'homme qui desire que je sois heureux, et qui défend mes droits; je le chéris; il n'a pour ennemis que les ennemis de l'Etat et les miens : c'est-à-dire, ces hommes assez corrompus pour chercher leur avantage au mépris de la justice et des lois.

N'oubliez pas de dire à vos enfans qu'il y a un genre de peines que l'amour de la patrie

guérira nécessairement dans leurs cœurs, ce sont les tourmens de l'envie. Ils verront dans l'homme distingué par ses talens et ses succès, le citoyen qui sert l'Etat et fait la gloire de la nation.

Dans le premier âge l'enfant emploie les mots collectifs sans y attacher un grand nombre d'idées, et voilà pourquoi ces mots n'excitent en lui que de faibles émotions. Dans la suite il augmente la collection d'idées renfermées sous le même mot, et ce mot alors éveille en lui un sentiment plus fort. Si le jeune homme en prononçant le mot de patrie, se rappelle tous les objets qui lui sont chers, les avantages dont il jouit dans son pays, les plaisirs qu'il peut y espérer; il ne prononcera pas ce mot sans émotion. Il ne peut voir bien nettement, mais il voit d'un seul coup-d'œil et dans un instant ces avantages, ces plaisirs, ces objets chéris; quand il s'en rappelle une partie, il sait qu'il y en a d'autres encore. Il y a donc toujours un peu de vague dans sa maniere de concevoir et la patrie et les biens qu'il attend d'elle; mais ce vague ajoute à sa passion. Que la patrie soit pour le jeune homme l'assemblage de toutes les vertus, de tous les plaisirs, de toutes les sortes de gloire, et il pourra l'aimer avec enthousiasme. Parlez-lui

des grands hommes qui ont illustré son pays et qui l'ont aimé; parlez-lui même des étrangers qui ont aimé leur patrie avec passion. En citant Turenne, n'oubliez pas Saint-Hilaire, et louez plus Socrate que Périclès.

Apprenez en même tems à vos enfans à n'être point injustes pour les pays étrangers; louez ce qu'on y a fait de beau, et louez avec transport le bien qu'on veut y faire. On peut être zélé pour son pays sans en avoir les erreurs: si le vôtre a des préjugés, ne les donnez pas à vos enfans. Athéniens, dit Plutarque, cessez de croire que la lune d'Athènes est plus belle que celle de Corinthe. Louez Athènes et ne méprisez point Corinthe.

Lorsque vos enfans ont analysé avec vous l'amour de la patrie, et que vous pouvez leur faire comprendre que cette affection composée de toutes les affections, est celle que nous devons le plus nourrir dans notre ame, ils seront disposés à sentir combien sont sacrés les devoirs envers la patrie.

L'amour a deux formes très-différentes: dans les ames nobles et tendres, il veut le bonheur de son objet; dans les ames communes, il se borne à jouir. Si vos enfans sont généreux et justes, ils travailleront avec ardeur à se rendre

utiles à leur pays; s'ils sont personnels et avides, ils se borneront à chercher quels biens il peut leur procurer. Dans le premier cas, la réforme d'un abus sera pour eux une jouissance; dans le second, ils jouiront des abus même. Je vous renvoie au chapitre des préceptes sur les devoirs du citoyen; mais je dois ajouter ici un discours de Caton mourant, qui pourra graver dans la tête des jeunes gens l'idée du sentiment de l'homme de bien pour sa patrie.

Lorsque les vaisseaux qui devaient transporter en Espagne les amis de Caton et le fils qui lui restait, furent prêts à mettre à la voile, ce grand homme dont l'âge et les malheurs n'avaient point affaibli la vertu, et qui avait fait tous ses efforts pour faire vivre un jour de plus la liberté, ce grand homme fit entrer dans sa chambre son fils et ses amis; il était couché sur son lit; il avait devant lui les œuvres de Platon, et son épée nue était à côté de lui; son visage était sérein, et ses yeux avaient tour à tour l'expression d'une ame tendre et celle d'une grande ame qui médite. Lorsque ses amis et son fils furent arrivés auprès de lui : l'Être suprême, leur dit-il, en me donnant la vie, mit dans mon cœur l'amour de mon pays et de ses lois, cet amour s'est augmenté avec mes forces, et

je

je n'eus jamais d'autre ambition que d'épurer nos mœurs et de faire revivre notre gloire. Je n'ai aspiré aux emplois que pour empêcher les hommes corrompus d'y parvenir. Dans ces emplois ou dans le rang de simple sénateur, mes discours, mes actions, mes pensées n'ont eu qu'un but, le bonheur de Rome et du monde. Si le petit nombre d'hommes vertueux, qui honoraient encore la nature, m'avaient secondé, je n'aurais pas vu Rome redouter ou Pompée ou César; mes yeux n'auraient pas vu les champs de Pharsale; mais si les intentions de ces hommes vertueux étaient pures, leurs cœurs étaient timides, ils ont abandonné Caton. Vous voyez Utique, ce dernier boulevard de la liberté, prêt à subir le joug de César. Mon sang desséché dans mes veines par un soleil dévorant, n'anime plus que faiblement mes membres que la fatigue a énervés. Le moment où je ne puis plus servir ma patrie et l'amitié, est celui que les dieux ont marqué pour le terme de ma vie; elle ne serait plus utile, et ma mort peut l'être. Mes amis, la mort a des charmes quand les devoirs les plus sacrés nous la commandent. Si je voulais jouir encore de quelques jours que me laisserait sans doute la clémence de César, je condamnerais la cause de Rome et je sanctifierais

celle d'un usurpateur. Vous, à qui la jeunesse promet une suite d'années ; vous, qui pouvez espérer de revoir l'univers libre, vivez ; je dois répondre à Rome de vos jours qu'elle m'a confiés. J'ai fait préparer des vaisseaux qui vous transporteront sur les bords du Tage, dans des asyles où la tyrannie n'a pas encore pénétré. Vivez-y dans l'obscurité ; mais si vous aimez mieux vous rapprocher des débris de Rome, habitez ces métairies honorées par vos ancêtres ; rendez-y à votre patrie les seuls services qu'on peut lui rendre encore ; fecondez ses champs et cultivez les vertus domestiques. Si vous êtes découverts, peut-être César se souvenant que par le sacrifice de ma vie je l'ai délivré des regards de Caton, voudra bien pardonner à quelques vertus qu'on exercera loin de ses yeux. Dans ces asyles champêtres, aimez toujours ces illustres contrées où vous foulerez sous vos pas la terre des héros. Ayez sans cesse présentes à votre esprit les images de Brutus, de Camille, de Virginius, de Regulus, des Scipions, de vos vertueux ancêtres, qui ne craignaient ni leurs concitoyens ni l'étranger, et qui vivaient libres à l'abri des lois et des victoires. Adorez ce qui reste des lois antiques ; et, si vous le pouvez jamais, rendez la force à celles qu'une

vile populace conduite par des tyrans, a fait languir. Si vous échouez dans ce dessein, sachez comme moi, vous dérober à ce monde où regne le crime, et vous réunir aux dieux.

On vint annoncer que le moment de s'embarquer était favorable. Caton se perça le sein; son fils, ses amis qui dès le commencement de son discours avaient les yeux en larmes, pousserent un cri douloureux. Caton tournant sur eux des regards tendres et sereins: si vos pleurs, dit-il, coulent sur le sort de Rome, je leur applaudis; déposez mes cendres dans l'urne qui renferme les cendres de celui de mes enfans qui est mort pour son pays.

L'amour du travail.

Ce que j'ai dit dans la note sur la paresse, et dans quelques autres endroits, me dispense de m'étendre sur les avantages de cette passion; d'ailleurs on a l'usage de l'exciter dans les éducations, même les plus négligées. Je dirai seulement que les moralistes n'ont pas mis l'amour du travail au rang des vertus; ce qui est d'autant plus extraordinaire, qu'il y a peu d'habitudes vertueuses qui excluent autant de vices; qu'il y a peu de passions aussi utiles à la société, et qu'ils ont fait un vice de la passion opposée.

Voici deux pages copiées d'après un manuscrit arabe qu'on pourra faire lire aux jeunes gens, et peut-être ils ne les liront pas sans fruit.

J'étais enivré des délices du plaisir; je jouissais avec ivresse de mon cœur et de mes sens, et souvent dans les momens de mes jouissances, je disais : est-il possible que cet état si doux ne puisse durer toujours ? pourquoi la nature a-t-elle placé tant d'intervalles entre un plaisir et un plaisir ? Ne pourrait-on pas remplir ces intervalles ? Unir le moment heureux au moment heureux, et faire de toute sa vie une suite non interrompue de jouissances ?

Tels étaient les vœux où s'égarait mon ame insensée; je passais des plaisirs des sens à ceux de l'ame, d'un amusement à un amusement, d'une fantaisie à l'autre; mais bientôt malgré les forces, les besoins et l'ardeur de ma jeunesse, je sentis mes goûts s'affaiblir, je perdais les sentimens agréables, mon corps s'affaiblissait comme mon ame, un long repos ne me rendait ni mes forces, ni mes goûts, souvent même j'éprouvais le dégoût de la vie.

Une maladie violente, et la perfidie d'un ami qui me coûta une partie de ma fortune, vinrent livrer quelque tems mon cœur et mes sens à la douleur; je me retrouvai sensible, mais ce

n'était que pour souffrir et haïr ; cependant il m'arrivait quelquefois de m'applaudir, de sentir vivement mon existence. Le régime et un exercice modéré me rendirent ma santé ; le tems affaiblit ma haine, le plaisir commençait à répandre quelque joie dans mon cœur. Un sage qui avait été l'ami de mon pere, et qui craignait pour moi le retour de mes erreurs passées, me dit un jour : la nature a voulu que la suite continue des plaisirs et les jouissances multipliées, donnassent à nos muscles du relâchement et de la faiblesse, et que l'habitude des sentimens agréables les éteignît dans notre ame ; il faut alors pour ranimer nos sentimens ou pour raffermir notre machine détendue, ou de la douleur physique ou quelque chagrin. Le remede est violent, dis-je à l'ami de mon pere ; oui, dit-il, mais nous sommes les maîtres d'en employer un plus doux. Je demandai avec empressement quel était ce remede, le travail, me répondit le sage ; mais quand on n'en a pas l'amour, n'est-il pas une continuité de douleurs ? Oui, dit-il, le plus facile, soit celui du corps, soit celui de la pensée, demande une suite d'efforts, et les efforts sont plus ou moins pénibles. Mais les peines de ce genre deviennent légeres, et cependant elles suffisent pour entretenir la force de

nos membres et la sensibilité de notre ame, le tems peu à peu nous rend insensibles à la peine du travail et finit par nous en faire jouir; il n'y a point de travail qui n'ait un prix, et qui ne nous donne le sentiment de nos forces, l'homme devenu laborieux jouit du prix qu'il espere, sent ses forces, oublie la peine, et travaille avec joie.

L'amour de l'ordre.

Dans l'analyse de l'homme et dans les premieres notes de ce commentaire, j'ai dit sur l'ordre, sur l'amour de l'ordre, sur la maniere d'inspirer cet amour, tout ce que j'avais d'essentiel à dire, et je n'y ajouterai rien ici.

L'amour de l'honneur.

Il y a long-tems que j'ai persuadé à mon éleve la nécessité de conserver l'estime de soi-même, et le droit de prétendre à celle des honnêtes gens; mes récompenses ont été souvent les attentions et les égards qu'on doit à ceux qu'on estime; mes punitions ont été quelquefois le refus de ces égards et de ces attentions. J'ai donc commencé dans mon éleve, l'amour de

l'honneur, l'amour du véritable honneur; mais j'ai été plus particuliérement occupé de le faire jouir de ce contentement de soi qui est le fruit le plus doux de la bonne conscience : enfin, j'ai cherché à en faire un homme vertueux qui est toujours un homme d'honneur, plutôt que d'en faire un homme d'honneur, qui n'est pas toujours un homme vertueux.

Je ne devais pas omettre de lui donner de l'un et de l'autre des idées précises, et dès qu'il a été en âge de m'entendre, je lui ai dit :

L'honneur nous ramene à nous, et la vertu nous unit à nos semblables; la vertu veut être utile, l'honneur veut être connu; chez le plus grand nombre des peuples on place l'honneur dans des qualités qui annoncent la force de l'ame; on place la vertu dans les mêmes qualités, mais accompagnées de l'amour de l'ordre, de la patrie, du genre humain, de la justice, enfin de tout ce qu'on doit aimer. L'homme d'honneur craint de paraître faible, et l'homme vertueux craint de paraître injuste; le premier rougit de se manquer à lui-même, le second se reproche de manquer aux autres; l'homme vertueux est essentiellement bon, l'homme d'honneur peut être égoïste et dur.

J'ai voulu que mon éleve fût un homme d'hon-

neur, mais qu'il ne se crût tel, que parce qu'il ne s'écartait pas des principes de la vertu, et qu'il se sentait la force de les suivre; je lui ai ensuite appris à distinguer l'honneur du point-d'honneur.

Le point-d'honneur est l'observance de certaines lois établies par l'opinion, et auxquelles il suffit d'obéir pour être réputé un homme d'honneur. Le point-d'honneur, presque partout, a fait autant de mal que le véritable honneur a fait de bien.

Cependant plusieurs des lois du point-d'honneur sont d'accord avec celles de la raison; telles sont les lois qui obligent le guerrier à montrer contre les ennemis le plus grand courage, celle qui veut qu'on tienne sa parole, celle qui défend le mensonge, celle de la Chine qui commande pour les parens une espece de culte religieux; mais il y en a d'autres fort absurdes auxquelles on n'est pas moins obligé d'obéir lorsqu'on veut conserver son droit au titre d'homme d'honneur. Quelques-unes de ces lois, par exemple, celle qui exige la vengeance, celle qui force de payer le joueur opulent de préférence à l'ouvrier pauvre, celle qui vous défend de vous démentir, et par conséquent vous ordonne d'être injuste toute votre vie, pour

l'avoir été un moment ; celle qui, à Tunis et dans quelques îles de l'Archipel, condamne au mépris quiconque n'exerce pas le métier de pirate : ces lois et plusieurs autres obligent au crime.

L'amitié.

Que les langues sont pauvres pour les esprits exacts et les cœurs sensibles ! Quel homme passionné et quel observateur philosophe put jamais exprimer les différences légeres que le tems ou les circonstances ont mises dans la même passion ! Avons-nous des mots pour peindre les nuances d'un même sentiment dans les hommes d'un caractere différent ? L'amour dans l'homme ambitieux, dans l'avare, dans l'homme emporté par les sens, dans l'homme de bien, est-il le même amour quoiqu'il ait toujours le même nom ? Combien de liaisons sont confondues sous le nom d'amitié ?

Deux hommes frappés de l'intérêt qu'ils ont à s'unir, complices des mêmes intrigues, marchent ensemble ou à la fortune ou à la considération ; ils mettent en commun leur esprit d'artifice, ils écartent leurs rivaux, ils imposent à leurs protecteurs, ils prouvent par leurs succès que si un chrisologue n'est rien, deux chriso-

logues sont quelque chose ; sans mérite réel, ces deux demi-sots persuadent des sots et forment une cabale redoutable ; on craint, on vante leur union, et on lui donne le nom d'amitié.

On le donne, ce beau nom, à ces sociétés si communes dans les grandes villes, et qui sont moins des sociétés que de véritables factions. Les cœurs s'y unissent moins que les esprits ne s'y liguent ; on n'y cherche pas des ames honnêtes et sensibles, mais des partisans de ses opinions, de ses vues, de ses haines. Il faut sur le plus grand nombre des objets que la société n'ait qu'une pensée.

On ne balance pas à décorer aussi du nom d'amitié les liaisons d'une troupe frivole, dont les membres réunis par la crainte de l'ennui, se cherchent pour se livrer aux mêmes fantaisies ; ils ont les mêmes ridicules ; ils sont agréables les uns aux autres et jamais nécessaires ; ils sont incapables de se faire mutuellement d'autres sacrifices que celui de la raison.

Deux jolies femmes sont entraînées l'une vers l'autre par un faible penchant, et plus encore par deux hommes aimables qui les ont séduites et qui se croient amis ; mais peuvent ils donner à leurs liaisons le nom d'amitié ? Thésée et

Pirithoüs qui s'unissaient pour enlever des filles, étaient-ils des amis ?

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite, dit Voltaire. Pytagore en avait sans doute d'autres idées que celles qu'on en a aujourd'hui, lorsqu'il dit qu'elle est la plus grande de toutes les vertus. Aristote en pensait comme Pytagore, quand il s'écrie : O mes amis ! y a-t-il des amis ? et quand il assure que les anciens législateurs avaient plus recommandé l'amitié que la justice même.

Si les anciens philosophes et quelques modernes ont parlé de l'amitié avec enthousiasme, ils n'en ont pas donné des idées assez précises. Platon, dans le dialogue intitulé *Lisis*, fait une liste de plusieurs liaisons qui ne sont point de l'amitié, et selon sa coutume, il dit ce qu'elle n'est pas, et ne dit point ce qu'elle est. Sénèque se borne à la louer, et même il l'exagere. Montaigne en fait autant, mais avec plus de naturel, plus d'énergie et de charmes. Aristote la définit, un sentiment de préférence que nous inspirent les qualités aimables de l'honnête homme. Cette définition me paraît incomplette ; elle ne dit point le but que se proposent deux amis, et leur sentiment n'est point assez caractérisé par le mot de préférence. Ciceron change peu à la

définition d'Aristote : l'amitié, dit-il, est le sentiment que la nature nous inspire pour l'homme en qui nous découvrons de la vertu. Il peut y avoir entre les plus honnêtes gens du monde des oppositions d'humeur, de caracteres, de goût, qui les empêchent d'être amis. Il est certain que l'homme de bien ne voit pas avec indifférence l'homme de bien; mais il ne se lie pas toujours avec lui assez intimement pour en faire son ami.

Voltaire définit l'amitié, un contrat tacite entre deux ames vertueuses et sensibles. C'est d'une liaison de ce genre dont on peut dire : *Sans toi, tout homme est seul;* c'est par elle que l'homme peut *multiplier son être et vivre dans autrui.* Telle on nous peint l'amitié de Nisus et d'Euriale, celle de Damon et de Pythias, peut-être même celle de Ciceron et d'Atticus; mais celle de Dion et de Platon, celle d'Epaminondas et de Pelopidas, celle de Lélius et de Scipion, n'était-elle pas encore autre chose?

Qu'était donc l'amitié dans ces grands hommes? La bienveillance mutuelle de deux ames vertueuses et sensibles qui s'unissent pour diminuer leurs peines et leurs défauts et pour augmenter leurs plaisirs et leurs vertus. Voilà l'amitié qui, pour me servir de l'expression de

Ciceron, est à l'ame ce que le soleil est à l'univers, voilà celle dont vous devez donner à votre éleve les idées et le desir. Les vertus que vous avez fait germer dans son ame, l'ont rendu digne de l'amitié; et comme il a le desir de se perfectionner, il en cherchera le meilleur moyen, un ami.

Le seul charme attaché au besoin d'aimer unirait deux hommes estimables, mais la philosophie fonde l'amitié sur deux autres besoins, celui de la vérité, celui du bonheur. Votre éleve a reconnu que l'homme le plus actif, celui dont la vie est remplie d'événemens, celui qui réfléchit le plus sur les événemens de sa vie, n'a pu faire assez d'expériences et de réflexions pour acquérir toutes les lumieres dont il a besoin; il ne peut même les recevoir de la société, quoique souvent elle l'éclaire. Les observations des autres ont ajouté au trésor de ses pensées, mais ont-elles fait arriver assez promptement le moment de la sagesse? Elles l'ont pourvu de connaissances, et rarement lui en ont appris l'usage. Peut-être sait-il ce que doivent faire la plupart des hommes dans certaines circonstances; mais verra-t-il qu'il est lui-même dans ces circonstances? et s'il le voit, les passions et leurs illusions ne sont-elles pas

pour lui des sources d'erreurs dont la société ne le délivrera pas ?

Vous l'avez jusqu'à présent préservé de ces dangers, c'est à l'amitié à prendre votre rôle. Votre élève et son ami étudieront ensemble les hommes, les choses et eux-mêmes. Ecartez de moi, dit Ajax à Jupiter, les nuages qui m'empêchent de discerner les hommes et les dieux. L'ami est le Jupiter qui écarte ces nuages. Les hommes, dit Platon, se sont partagés l'empire de la folie; c'est un ami qui vous fait franchir les confins de cet empire : tantôt il vous prouve que cette femme en qui vous trouvez les qualités de Minerve, n'a que les charmes de Vénus; tantôt dans cet homme qui a blessé votre amour propre, il vous montre un mérite que vous étiez prêt d'oublier; il vous préserve des jugemens injustes, il détruit vos préventions, il dissipe vos fantaisies, il vous éclaire sur la maniere de traiter avec certains hommes; il vous apprend qu'un penchant que vous devez fortifier s'affaiblit en vous, que cette passion que vous devez étouffer va devenir une habitude; il fera quelque chose de plus encore, il vous fera connaître la portée de votre esprit, le genre, les bornes, l'étendue de vos talens. C'est lui qui vous dira que les

qualités que vous possédez en excluent d'autres qui vous seraient nécessaires dans l'état que vous voulez embrasser ; et s'il n'est pas lui-même capable de vous éclairer autant que vous avez besoin de l'être, il vous indiquera l'homme digne de vous conseiller.

Deux amis s'apprendront l'art de réprimer en eux les premiers mouvemens, ils se rameneront à l'ordre dont les fantaisies, l'esprit d'imitation, leurs intérêts mal entendus les auraient écarté ; ils repasseront ensemble leur devoirs différens, ils se diront celui qu'ils doivent suivre de préférence, et dans quels momens ils doivent le suivre.

L'amitié double les forces, les vertus, les talens, les moyens ; à quelque degré de lumieres et d'ordre que parviennent les sociétés, il y aura toujours des rivaux perfides, des magistrats iniques, des administrateurs ou injustes ou trompés ; mais Castor et Pollux sont au-dessus des caprices de l'Olympe et des fureurs des enfers. Deux amis, tels que je desire que soient les amis, percent dans la nuit des intrigues, déconcertent les cabales, en imposent à la fraude, font taire la calomnie, se montrent les ressources, les perfections, les consolations, les jouissances qui sont à leur portée.

L'amitié est de tous les âges, dit Cicéron; il veut dire sans doute qu'elle doit commencer avec la raison et ne finir qu'avec la vie; c'est même avant la puberté que votre éleve doit avoir quelqu'idée des avantages de l'amitié; dès qu'il a jeté un coup-d'œil sur la route qu'il doit suivre, il faut qu'il cherche un compagnon de voyage.

Si les anciens n'avaient vu dans l'amitié qu'une certaine utilité sévere, ils en auraient parlé avec moins d'enthousiasme, il n'auraient pas même dit qu'elle est plus nécessaire que l'eau et le feu; mais ils en ont connu tous les charmes.

Dans quelque pays que la grande société soit observée, on y voit souvent l'homme attristé du sentiment de sa faiblesse; il se sent dès l'enfance opprimé par la nature, il n'y a pas de proportion entre ses desirs, et les moyens de les satisfaire. Il n'a pas assez de force pour se délivrer de la crainte, et pour entretenir en lui l'espérance, il tombe dans une langueur imbécile où ses desirs sont anéantis; il se trouvait trop peu de forces, il se trouve trop peu d'existence; s'il tourne ses regards autour de lui, il voit les hommes occupés de leurs intérêts souvent opposés à ses intérêts. S'il attend de la société quelques secours, il en attend des obsta-

cles;

cles ; s'il y voit des protecteurs, il y rencontre des rivaux ; s'il obtient quelque bienveillance, il encourt bientôt la haine ; enfin l'envie le menace aussitôt que l'estime le récompense. Quel charme de trouver un appui qui ne lui manquera jamais, un cœur que son cœur peut interroger sans cesse, et qui lui répondra toujours ! Nos réflexions sur nos bonnes qualités, ou sur les belles actions que nous avons pu faire, sont à peine aussi satisfaisantes que nos réflexions sur un ami qui emploie sa raison, sa tendresse et sa vertu pour notre sécurité, notre consolation ou nos plaisirs. Avec quelle complaisance nous jetons nos regards sur cette partie de nous-même, et combien les sentimens agréables dont elle nous remplit ajoutent aux sentimens agréables que nous recevons de la nature ou de la société ; les plus douces des jouissances sont celles que peut animer le souvenir ou la présence de ce qu'on aime.

L'amour est sans doute le plaisir le plus délicieux que nous donnent les sens ; mais qu'est-ce que l'amour qui ne jouit que par leurs organes ? Qu'est-ce que l'amour, quand il n'est qu'un sentiment simple, et qu'il n'est point composé de plusieurs sentimens ? Ce qu'il a de plus doux il l'emprunte de l'amitié. C'est la femme en qui

nous aimons les qualités et les sentimens d'un ami qui nous fait connaître toute l'étendue des plaisirs de l'amour ; mais ces plaisirs quand ils remplissent l'ame on a besoin de les épancher, et l'ami qui est charmé de notre bonheur, peut-il l'être sans l'augmenter encore ? Cependant ces sentimens si doux et si chers sont presque toujours accompagnés d'illusions et d'erreurs ; qui peut les dissiper ? Un ami. Sa présence ou son idée affaiblit nos peines, et même nous empêche de les sentir ; si le malheur que nous éprouvons est la perte d'une épouse, d'un fils, d'un frere, on sent qu'en les perdant on n'est point resté seul. Si c'est la fortune qui est la cause de nos chagrins, le charme de l'amitié se mêle facilement aux douleurs de cette espece, et ne tarde pas à les changer en plaisirs. Si nous sommes tourmentés par les douleurs physiques, y en a-t-il d'assez cruelles pour nous empêcher de jouir avec délices du regard tendre d'un ami ? Une femme malade disait à son amant qui lui montrait beaucoup de tendresse : vous me rendez ma maladie précieuse et chere. On peut en dire autant d'un ami.

Les malheurs dont l'amitié ne peut pas consoler ce sont les crimes, mais les cœurs capables d'amitié ne le sont pas de commettre des crimes.

Elle console du moins des fautes et des faiblesses, sa voix nous réconcilie avec nous-même; elle nous montre les moyens de nous relever de nos chûtes; elle les fait oublier aux autres, comme à nous, parce qu'elle rappelle à nous et aux autres nos qualités estimables. Oui, l'amitié répare tout, remédie à tout, console de tout. Un homme âgé me montrait un jour l'escalier qui conduisait à l'appartement d'un ami que la mort lui avait enlevé: autrefois, disait-il, je n'avais qu'à monter cet escalier pour oublier toutes les peines de la vie.

Voilà les notions que vous devez donner à votre éleve: elles enflammeront son jeune cœur, et je crois l'entendre répéter le proverbe grec, *ou la mort ou un ami.* Mais avant de s'engager dans les liens sacrés de l'amitié, il faut en connaître les devoirs.

Nous devons à nos amis l'usage de tous les moyens que la nature ou la fortune nous ont donnés de leur être utiles. Etes-vous riche et votre ami est-il pauvre, vous lui devez la partie de vos richesses qui n'est pas nécessaire à votre famille, et aux dépenses qu'exige la place que vous occupez dans la société. Ce n'est pas le simple nécessaire qu'un ami riche doit à son ami pauvre; si vous méprisez pour vous les com-

modités de la vie, il ne vous est pas permis de les mépriser pour votre ami. Donnez-lui tout ce qui peut servir aux agrémens d'une vie raisonnable. Prévenez le moment du besoin ; donnez facilement, avec grace, sans conditions, que vos dons ne soient pas des demandes.

Si vous avez du crédit, vous devez l'employer à obtenir pour votre ami les places ou les récompenses qu'il a méritées ; à le défendre contre les intrigues de ses concurrens, contre les ligues des méchans, contre les abus de l'autorité. Vous devez, dit Cicéron, solliciter pour lui l'homme que vous rougiriez de solliciter pour vous-même. En implorant pour vous celui que vous méprisez, vous vous avilissez, et vous vous honorez en l'implorant pour votre ami.

Epousez ses querelles lorsqu'elles sont justes. Il peut y avoir de la grandeur d'ame à mépriser les offenses que vous recevez ; il n'y a que de la faiblesse à ne pas ressentir celles que reçoit votre ami. Ayez une tendre bienveillance pour ceux qui lui veulent du bien, et de l'aversion pour ceux qui lui veulent du mal ; mais défendez votre cœur et le sien du pénible sentiment de la haine.

Je répéterai aux amis ce que j'ai dit aux

époux, qu'ils fassent une étude attentive du caractere l'un de l'autre. Ils doivent mettre leur raison en commun; la pensée de l'un appartient à l'autre; ils se doivent donc des conseils; mais comment faut-il les donner? comment faut-il les recevoir? 1°. Conseillez votre ami moins d'après sa situation que d'après son caractere; faites agir le paresseux lorsqu'il est nécessaire qu'il agisse, mais n'en exigez pas l'habitude de l'activité; encouragez pour un moment l'homme timide; mais ne lui demandez pas une audace continue.

2°. En conseillant votre ami, faites-lui sentir que vous n'avez sur lui qu'un avantage, celui d'être dans ce moment sans passion.

3°. Exposez vos opinions, non comme certaines, mais comme dignes d'être examinées.

4°. Assaisonnez vos conseils de paroles obligeantes; l'amitié est quelquefois sévere, mais dans ses sévérités même, ses regards sont doux et tendres.

5°. S'il faut parler à votre ami avec autorité, faites-lui moins sentir la force de votre esprit que celle de votre cause.

6°. Souvenez-vous que vous n'êtes que le conseil et non le précepteur de votre ami;

s'il a les passions de l'homme, il en a la raison.

7°. Prodiguez-lui vos soins et non vos avis ; aidez-le à se conduire dans les chemins difficiles, et ne lui montrez la route connue que lorsqu'il l'abandonne.

Comment faut-il recevoir les conseils de son ami ? Avec attention, estime, reconnaissance ; au moment où il vous dit son opinion, arrêtez le cours de vos pensées, ramenez-les à ses discours ; que votre âme soit toute entiere à ce qu'il vous fait entendre ; observez ses regards et ses gestes ; pesez chacun de ses mots ; c'est alors qu'il faut vous rappeler et sa raison et ses belles qualités ; regardez-le, écoutez-le avec un mélange de tendresse et de vénération. S'il vous arrive de ne pas suivre ses conseils, respectez-les encore ; rendez-lui grace du courage qu'il a eu de combattre ou la passion ou les goûts, ou enfin l'opinion de l'homme à qui, dans tous les momens de sa vie, il voudrait plaire.

Entretenez avec soin dans votre cœur les sentimens que vous desirez de trouver dans son cœur ; ne lui demandez pas ce que vous ne pourriez lui accorder dans les mêmes circonstances. S'il est permis quelquefois à l'amitié de n'être pas juste, c'est pour être généreuse.

Ne vous occupez pas trop de savoir si les sentimens de votre ami sont aussi tendres que les vôtres. Il est peut-être d'un caractere moins sensible que vous ; il vous donne ce qu'il peut donner, soyez content. S'il est rempli de passions ou de projets, il lui est difficile d'avoir pour vous une suite non interrompue de soins et d'attentions ; prodiguez-lui les vôtres ; il ne laissera pas échapper l'occasion de vous servir ; permettez-lui d'oublier un moment celle de chercher à vous plaire : c'est cependant un des devoirs de l'amitié.

Vous connaissez l'un et l'autre vos amours propres et les endroits délicats où vous ne devez toucher qu'avec circonspection ; mais il y a une maniere de blesser l'amour propre que je vous conseillerai plus particuliérement d'éviter. Craignez de laisser naître quelqu'espece de rivalité entre vous. Arrachez de votre commerce toutes les semences de la jalousie. Si l'un des deux a fait une faute, que tous deux s'en affligent ; si l'un des deux a fait une belle action, que tous deux en jouissent. Consultés et conseillés l'un par l'autre, les erreurs ou la bonne conduite de l'un appartiennent à l'autre. Ne vous permettez qu'avec discrétion l'émulation même dans les petits talens, les jeux d'adresse,

les exercices, etc., quoique cette émulation mette de la vie dans la société intime.

N'exigez rien l'un de l'autre de contraire à l'ordre, à la justice et aux lois. Je vous l'ai déjà recommandé dans un chapitre des préceptes. Dans des siecles barbares, les chevaliers, qui cultivaient beaucoup l'amitié, en exagéraient les devoirs. On ne pouvait attendre autant de justice que de générosité de cette institution qui élevait l'ame et ne la réglait pas toujours. Les preux, fideles aux devoirs qu'ils s'imposaient, ne s'imposaient pas toujours des devoirs véritables. Ils s'associaient moins pour se rendre meilleurs que pour se rendre plus forts. Chacun des deux amis s'engageait à épouser les querelles de l'autre, sans s'informer assez si elles étaient justes ou si elles étaient mêlées aux intérêts de l'Etat.

Le duc d'Orléans, frere d'armes du duc de Lancastre, s'allie avec lui, tandis que Charles VI, son frere, s'allie avec Richard III. Cette conduite était commune, et l'histoire en fournit un grand nombre d'exemples. Les devoirs de fils, d'époux, de chefs, de vassaux n'étaient pas toujours sacrés aux chevaliers. Croirait-on que dans ce siecle il reste des traces de cette barbarie? Nous avons des cotteries où l'on se pique d'être

parvenu à la perfection de l'amitié, et on y préfère ses lois à celles de la justice ou de l'humanité. Deux amis de ce genre ne forment qu'un égoïsme doublé; ce sont deux détracteurs de la bonne religion, qui se sont fait une belle idole à laquelle il leur convient de sacrifier.

Si les philosophes qui ont exagéré les sentimens de l'amitié n'en ont pas exagéré les devoirs, c'est qu'ils n'ont pas été conséquens. Si l'amitié était tout ce qu'ils disent, il faudrait en préférer les devoirs à tous les autres. Sénèque en parle souvent avec sensibilité, vérité, dignité; mais il en parle quelquefois en déclamateur: *choisissez*, dit-il, *un ami* pour avoir quelqu'un que vous puissiez accompagner dans l'exil, et auquel vous puissiez sacrifier votre vie. Sans doute il faut accompagner son ami dans l'exil, et même exposer sa vie pour le sauver; mais ces sacrifices, effets quelquefois nécessaires de l'amitié, n'en sont jamais le but.

Quand Montaigne dit que tout est commun entre deux amis, *volontés*, *pensemens*, *jugemens*, *biens*, *femmes*, *enfans*, *honneurs et vie*, Montaigne exagère. Gardons-nous de faire de l'amitié l'unique fonction de l'ame; regardons-la comme un secours pour nous acquitter de tous nos devoirs et pour nous consoler de tous nos maux.

Elle doit sans doute occuper une grande place dans notre ame, mais elle ne doit pas l'occuper toute entiere.

Ne transportons pas dans l'amitié les illusions aveugles, les idées vagues de l'amour; qu'elle soit toujours gouvernée par la raison, soumise à l'ordre et aux lois; que sa chaleur soit douce, égale et durable; c'est un feu qui doit plus éclairer qu'embrâser, et qui surtout ne doit jamais s'éteindre.

Mais après cette courte digression sur les bornes des devoirs et des sentimens de l'amitié, je reviens aux moyens de plaire à son ami. Je m'étendrai peu sur ce sujet; j'ai dit dans plusieurs notes précédentes à peu près ce que je pouvais dire sur les moyens de plaire, et je serai obligé d'en parler encore, dans une note sur la bienveillance universelle.

Songez à remplir, le plus que vous le pourrez, le cœur de votre ami de sentimens agréables, et n'oubliez pas que vous vous êtes chargé d'ajouter à la somme médiocre des plaisirs que lui accorde la nature: procurez-lui donc toutes les jouissances pures et honnêtes qu'il est en votre pouvoir de lui procurer; partagez ses goûts innocens, invitez-le à partager les vôtres, associez-le à vos amusemens, soyez le com-

pagnon des siens, et cherchez à maintenir entre vous la conformité des mœurs et des opinions; enfin multipliez avec lui les jouissances de l'amitié. Les jouissances augmentent l'amitié comme elles détruisent l'amour. Il ne suffit pas de vous occuper de votre ami, il faut l'occuper de vous; celui qui parle trop de lui est égoïste, celui qui n'en parle pas à trop peu de confiance; et n'a pas assez l'envie de devenir meilleur. Parlez-vous souvent de votre passion dominante, ou qui doit l'être, c'est-à-dire de votre amour pour la vertu; mais ayez l'un pour l'autre beaucoup d'indulgence. Vous tendez tous deux à la perfection, mais vous ne vous flattez pas d'y atteindre. M. de Turenne disait que si l'homme de la terre le plus parfait donnait tous les soirs la liste des pensées et des volontés qu'il a eues dans le cours de la journée, on le jugerait digne des Petites-Maisons. A quelque degré de sagesse que vous soyez parvenus, vous avez toujours le cachet de l'homme, vous êtes d'excellens hommes et non des dieux.

Voilà votre éleve assez instruit des charmes, des devoirs, des avantages de l'amitié, ainsi que des moyens de la cultiver et de la rendre plus aimable; il est pressé de faire un choix, et il faut l'éclairer dans cette démarche, importante à l'honneur et au bonheur de sa vie.

Cherchez avec lui parmi les jeunes gens de son âge, celui dont il peut faire un ami. La conformité des goûts est ce qui dispose le plus les jeunes gens à s'aimer; mais elle ne fait naître que des engoûmens. Dans l'effervescence de la jeunesse, lorsque nous éprouvons continuellement ou le besoin, ou l'ivresse du plaisir, un doux penchant nous entraîne vers le jeune homme qui par ses agrémens, sa fortune, sa bienveillance et ses bons offices augmente la somme de nos jouissances. Voilà l'origine de ces amitiés passageres et frivoles que la vertu ne sanctifie jamais, et qui ne durent guere plus que les plaisirs qui les ont fait naître. Avertissez votre élevé que ce jeune homme qui le séduit est trop dissipé pour aimer, qu'il ne peut servir aux progrès de sa raison, et que par conséquent il ne faut en faire qu'une liaison agréable, et ne lui donner qu'une portion légere de son cœur.

Vous rencontrez un autre jeune homme qui a dans l'esprit de la sagacité, de la suite, du raisonnement; vous l'avez vu dans les assemblées parler avec justesse, avec grace, y montrer des lumieres et de l'imagination. Vous savez que dans des occasions difficiles, il a donné de sages conseils à ses compagnons; mais il est vain à

l'excès, il jouit moins de ce qu'il vaut qu'il ne s'en pare; il lui faut plutôt des succès que le contentement de la vertu. Votre éleve ne peut en faire son ami.

On parle dans le monde d'un jeune homme, dont on vante la sagesse et l'attachement à ses devoirs, il a du respect pour son pere, de l'attention pour ses freres, de la politesse et des égards pour tous les hommes. Il connaît dans le plus petit détail, ces conventions tacites, ces lois établies et non promulguées qui entretiennent la concorde; il les connaît, et il s'y soumet, il n'a pas la passion de la vertu, mais il lui obéit; son ame est juste, elle n'est pas tendre, vous connaîtrez avec lui les avantages de l'amitié, vous en ignorerez les charmes.

Il est inutile de dire à votre éleve qu'il ne doit point choisir pour ami quiconque est trop dominé par les voluptés; il y a des hommes qui semblent confiner leur ame dans les organes de leurs sens. Les plaisirs du goût, de l'odorat, des yeux, des oreilles, du sixieme sens les occupent tout entiers; c'est sur la multitude et la variété des jouissances qu'ils doivent à leurs sens, qu'ils promenent incessamment leurs pensées; c'est à les renouveller qu'ils exercent leur génie, et ce n'est que pour les goûter sans crainte qu'ils

se montrent agréables à la société, ils ne sont pas faits pour aimer.

Votre éleve ne cherchera pas son ami chez les hommes sordidement avares ou maîtrisés par l'ambition : l'avare et l'ambitieux ne cherchent que des dupes ou des complices ; il ne se liera pas intimement avec l'homme livré à la paresse ; le paresseux, dit le poëte Scandinave, ne sent pas son cœur.

Un esprit borné, quoiqu'il ait les meilleures dispositions pour aimer et pour être honnête, n'est pas fait pour l'amitié. Le sot ne sait pas être l'ami de soi-même, comment pourrait-il l'être d'un autre ? Ce serait quelquefois un soutien, jamais un guide ; on l'humilierait souvent, et on finirait par l'éloigner ; il faut plus encore chez les amis que chez les époux, une certaine proportion entre les esprits. Que votre éleve cherche un esprit juste, et qui puisse entrer facilement dans les pensées des autres ; c'est cette qualité qui attachait Despréaux au duc de Trémes. Il y a des hommes de beaucoup d'esprit qui repoussent d'abord toutes les idées étrangeres à leurs idées ; ils ne peuvent ni les analyser, ni les adopter, ni presque les entendre. On ne peut jouir avec eux d'une certaine communication de pensées, qui ajoute aux charmes de l'amitié comme la communication des sentimens.

Il n'est pas nécessaire que votre éleve choisisse un homme d'un même état que le sien : Catinat pouvait être l'ami de Lamoignon, et Fénélon celui de Villars. Je sais que deux hommes du même état s'éclaireront mutuellement sur les moyens d'en remplir les devoirs; mais l'amitié ne fait pas de savans magistrats, de grands capitaines, des négocians habiles, d'excellens agriculteurs; elle peut cependant y contribuer; ce qu'elle fait sûrement, c'est de rendre les hommes plus vertueux et plus contens.

Votre éleve choisira pour ami un jeune homme dans lequel il a remarqué de la raison, de l'attachement à la vertu, de la disposition à aimer; il se dira que les hommes les plus propres à l'amitié ne sont pas toujours ceux qui font le moins de fautes, mais ceux qui n'en font pas, sans se repentir, et sans chercher les moyens de réparer. Il ne se flattera pas de trouver facilement parmi les jeunes gens un homme vertueux, et se contentera d'y trouver un ami de la vertu.

Les hommes ont plus de disposition à s'aimer qu'ils ne le pensent. Y a-t-il quelqu'un d'une ame assez abjecte pour n'avoir pas pris l'intérêt le plus vif et le plus tendre aux Aristides, aux Camilles, aux Scipions, aux Marc-Aureles? Ils

ne sont plus et on les aime. Lisez-vous dans les nouvelles publiques quelque loi utile, un ministre a-t-il donné quelque preuve d'une humanité courageuse? vous vous passionnez pour lui et pour le souverain qui a fait la loi utile. Un particulier que vous n'avez jamais vu, que vous ne verrez jamais, fait-il une belle action? vous le louez avec chaleur, vous vous en souvenez avec plaisir, vous l'aimez. Puisque la vertu des morts, des absens, des hommes qui vous sont le plus étrangers, a sur vous des effets si puissans, que fera-t-elle sur un jeune homme qui la chérit et qui la rencontre dans celui dont il peut se flatter d'obtenir le cœur?

L'amour de la vertu est la vraie sympathie qui unit deux amis pour jamais. Cette passion est un attrait qui les ramene sans cesse l'un à l'autre; ils ont besoin de se parler de leur passion dominante. L'amour propre qui force les amis vulgaires à se cacher tant de choses, force au contraire deux hommes qui se sont liés pour se rendre meilleurs, à se révéler tout ce qui se passe dans leur ame. Ils auront quelquefois à se confier des premiers mouvemens, même des desirs que la justice et la sagesse condamnent. Mais Scipion et Lélius, Platon et Dion avaient compté en s'unissant qu'ils laisseraient

seraient voir des imperfections et des faiblesses. Ils se révélaient sans doute leurs fautes et leur défauts pour apprendre à s'en corriger. On se corrige rarement soi-même; c'est par les regards du public et les discours de la société qu'on apprend qu'on a quelque faute à réparer. Combien plus facile et plus rapide est le changement en bien dans celui qui craint à la fois sa conscience et l'œil d'un homme dont l'estime lui fait aimer la vie ! Deux amis vertueux ne connaissent ni les refroidissemens ni les dégoûts; le caprice n'est pas fait pour eux, et l'habitude ne sert qu'à les rendre plus nécessaires l'un à l'autre.

Je sais qu'il arrive dans nos situations, nos tempéramens, nos goûts, nos passions, nos humeurs, nos opinions, de grands changemens. Deux amis à 50 ans ont rarement la même conformité qu'ils avaient à 25 ans; mais qu'importent les différences survenues dans les goûts, les opinions, etc., pourvu qu'il n'y en ait pas dans les principes de la morale ? Vous, qui avez pour la vertu la même passion que vous aviez lorsque votre amitié a commencé, soyez persuadés que vous avez conservé le plus indissoluble de tous les liens; vous êtes devenus d'avis différens sur le mérite des anciens et des mo-

dernes, sur la préférence à donner à la monarchie ou à l'aristocratie ; mais vous avez le dessein de vous rendre meilleurs jusqu'aux derniers momens que vous passerez ensemble : soyez sûrs que vous ne vous refroidirez point. L'un de vous a pris du goût pour la chasse et l'autre pour la musique ; vous n'en êtes pas moins nécessaires l'un à l'autre.

Lorsque deux amis se brouillent chez les Morlaques, c'est, dit-on, un deuil universel : c'est une preuve que ces amis n'étaient pas aussi vertueux et aussi constans qu'on avait pu le croire ; et dans tous les pays du monde, ce qui peut faire penser qu'il y a dans l'amitié des degrés auxquels l'homme ne peut atteindre, est affligeant pour les ames nobles et sensibles.

Mais si le tems ôte aux amis quelque conformité, quels charmes l'amitié ne doit-elle pas à sa durée ? Deux anciens amis ont le plaisir de repasser ensemble sur la suite d'une vie dont ils se doivent l'un à l'autre le bonheur ou l'innocence ; ils se rappellent avec un sentiment délicieux les beaux jours de leur force et de leur activité ; ils aiment à se parler de leurs plaisirs et de leurs travaux, de leurs joies passées, des succès qu'ils ont eus ; ils jouissent même des peines dont ils se sont mutuellement

consolés. Le doux souvenir de leur jeunesse, se mêlant au souvenir de leur vertu, embellit les momens de leur dernier âge. Leur conversation a pour eux encore l'intérêt le plus touchant; elle est peut-être le plaisir le plus pur, l'amusement le plus doux que puissent goûter deux vieillards; ils ont fait la triste expérience que la vertu et l'amitié étaient bien rares, et ils se félicitent d'avoir trouvé dans leurs cœurs des sentimens qu'ils n'ont point découverts dans le commun des hommes. Cette réflexion seule les conduirait à préférer à tout, le plaisir de se voir encore. Pour que l'amitié conserve ainsi son bonheur et ses charmes, il faut l'avoir préférée aux honneurs, aux richesses, à la gloire, à l'amour même, et ne lui avoir préféré que la vertu.

Vous, dont les parens sont durs ou maussades, vous ne les aimerez pas autant que votre ami, cela n'est pas possible; mais vos devoirs envers ces parens vous seront plus sacrés encore que vos devoirs envers l'amitié: vous ne négligerez pas pour votre ami l'épouse qui vous aime, ni ces enfans qui vous doivent la vie et qui attendent de vous leur raison, leurs mœurs et leur bien-être; vous ne sacrifierez point la patrie à l'amitié: sacrifier pour elle les devoirs

de pere, de fils, d'époux, de citoyen, servir votre ami au mépris de la justice et des lois, ce serait vous avilir tous deux; ce serait à la fois dégrader vos caracteres et oublier votre contrat.

L'amitié, telle que je veux la faire concevoir aux instituteurs, n'est point une chimere; elle n'est pas commune, mais elle est possible. Nos mœurs, dit-on, ne lui sont pas favorables : je pense qu'un Français, un Espagnol, un Anglais, etc., peut être ami, selon l'idée que j'attache à ce mot. Nos mœurs sont en général plus déréglées que corrompues; il vaudrait mieux réformer nos idées que nos mœurs. Il y a un grand nombre d'hommes auxquels il ne manque que de connaître la route du bien pour la suivre : par exemple, ceux qui sacrifient leur vie et leurs intérêts les plus chers pour être utiles à leurs concitoyens.

Ne désespérez pas d'inspirer toutes les vertus chez des peuples où l'on trouve encore l'enthousiasme de l'honneur. Mais vous, qui, égarés par quelques sophistes spécieux, pensez si mal de l'homme et des peuples modernes, en avez-vous fait une étude approfondie? Avez-vous vu tous les ressorts du cœur humain? Savez-vous ce qu'un mobile de plus peut lui donner de force

et de mouvement ? Connaissez-vous tous les moyens par lesquels l'homme peut se rendre fort ou faible, sage ou déréglé ? Avez-vous combiné toutes les formes que votre nation peut prendre, et les causes de ces formes différentes ? Non, sans doute ; et ce que vous savez peut-être le moins c'est l'homme, c'est vous-même.

Ne prononcez donc pas légérement que l'amitié, telle que je vous la recommande, est une chimere comme l'amour platonique. Que votre fils, votre éleve soit homme de bien, et il aimera l'homme de bien comme on doit l'aimer. Vous serez étonné des effets de cette union. Que vos parens, vos connaissances donnent à leurs enfans l'éducation que je vous propose de donner aux vôtres ; que les principaux de votre nation vous imitent, et vous verrez ce que devient parmi les peuples un peuple où il y a des amis.

La reconnaissance.

Lorsque j'ai voulu prévenir dans mon éleve le vice de l'ingratitude, je l'ai instruit jusqu'à un certain point des devoirs de la reconnaissance ; mais il me restait beaucoup de choses

à dire sur cette aimable vertu. Je devais marquer l'étendue des devoirs qu'elle impose, indiquer plusieurs manieres de les remplir, prescrire les procédés de l'homme reconnaissant, et surtout relever les charmes et les avantages du sentiment de reconnaissance. C'est ce que j'avais fait dans une note à-peu-près semblable à celle qu'on vient de lire, mais lorsqu'elle fut écrite, je voulus revoir le Traité des bienfaits de Séneque; j'y trouvai la plupart des pensées qui composaient ma note, et dès ce moment je la crus inutile. Je renvoie donc au Traité de Séneque; mais après l'avoir lu, peut-être l'instituteur, et plus encore l'éleve, pourront-ils lire avec quelque fruit le récit que je vais faire.

Vers la fin du dernier siecle, le gouvernement féodal, détruit ou adouci dans les autres monarchies de l'Europe, régnait encore en Sicile avec tous ses abus. Ces belles contrées que fertilisent le soleil du Midi, les feux de l'Etna, les vapeurs des mers et une multitude de ruisseaux, languissaient sans cultivateurs; elles étaient infestées de brigands; les gênes qu'éprouvaient l'industrie et l'agriculture avaient forcé une partie du peuple à prendre cet indigne métier. Le peuple supportait ses maux avec impatience; et un jeune seigneur, plus

éclairé et plus juste que les prêtres et les seigneurs qui composaient la Junte, fut sensible aux larmes de ses concitoyens. Il plaida leur cause devant le vice-roi, et même il fit passer leurs plaintes à la cour d'Espagne. Son nom était Anguilara, sa famille était une des plus illustres du pays, on la faisait descendre des magistrats de l'ancienne Siracuse. Il aimait les lettres et la philosophie qui l'avaient rendu généreux et juste; son ame forte et tendre était réglée par la sagesse; mais l'amour de l'humanité, la reconnaissance, l'amour de ses devoirs étaient presqu'en lui des passions.

Les hommes intéressés à la perpétuité des abus devinrent ses ennemis du moment qu'il défendit avec chaleur la cause des peuples. On le peignit à la cour d'Espagne comme un séditieux qui voulait se faire un parti, et même on en parla comme d'un homme sans religion.

Cependant les mémoires qu'il avait envoyés à Madrid, avaient frappé les ministres, et on s'y occupait de modérer ce que les grands et le clergé appellaient leurs droits. Ils furent allarmés, ils s'assemblerent, et bientôt secondés de la populace de la capitale et des brigands de la campagne, ils firent eux-mêmes ce soulevement qu'ils avaient accusé Anguilara de préparer.

Palerme se révolta, chassa les Espagnols et appella les Français.

Avant leur arrivée, la Junte qui avait tout le pouvoir, voulut se venger d'Anguilara, et se servit de l'inquisition, qui n'est pas redoutable en Sicile, mais qui le devient lorsqu'elle est employée par ceux qui ont en main l'autorité. Anguilara fut défendu par le comte de Gaëtan qui voulait en faire son gendre, mais qui prenait moins d'intérêt à lui qu'il n'était indigné de voir un homme de qualité devenir la victime des prêtres. Il fut aussi défendu par Anselme, abbé de Nicolosi, très-opposé au parti qui avait appelé les Français en Sicile, parce qu'il ne pouvait faire sous leur gouvernement un certain commerce dont il sera parlé dans la suite. L'un et l'autre n'auraient pas sauvé Anguilara sans un commissaire français qui était arrivé avec le maréchal de Vivonne; ce commissaire, nommé Sainville, avait de la franchise, de la probité, de la bonté et une raison très-éclairée; il avait les bonnes qualités de sa nation sans en avoir les travers : il examina le procès d'Anguilara; il n'y vit que des calomnies artificieuses, des trames de prêtres, pas une accusation fondée. Il en parla au maréchal de Vivonne; les juges qui allaient condamner

Anguilara furent intimidés ; et bientôt, par les soins infatigables de Sainville, ce jeune seigneur recouvra sa liberté, son honneur et la jouissance de ses biens.

Anguilara qui aimait la vertu avant son infortune, prit pour elle cet enthousiasme qu'ont ordinairement les cœurs honnêtes et sensibles que l'injustice a persécutés. Il devint l'ami, le fils, l'esclave de Sainville ; il lui rendait une espece de culte ; il ne parlait que des services qu'il en avait reçus ; il aurait volontiers assemblé tous les peuples de l'île pour leur apprendre à quel point Sainville avait été son bienfaiteur.

Cependant le comte de Gaëtan songeait à terminer le mariage de sa fille : elle avait de la beauté, de l'esprit, des talens et une raison supérieure à celle de son sexe et de son âge. Anguilara s'occupait du bonheur dont il allait jouir, lorsque les Français abandonnerent la Sicile. Le roi de France n'était pas en état de soutenir le parti qui les avait appelés ; les Français s'étaient fait haïr, et tous les jours quelqu'un d'eux était victime de ces lâches vengeances si communes alors en Italie.

Anguilara avait pris de l'affection pour un peuple auquel il devait tout, et d'ailleurs comment n'aurait-il pas aimé les concitoyens de

Sainville ? Tout ce qui avait rapport à ce Français lui était cher, et surtout un neveu, nommé Sandras ; c'était un jeune officier de marine très-distingué. Anguilara en avait fait son ami ; ils se voyaient chez le comte de Gaëtan ; tous deux trouvaient sa fille aimable, tous deux paraissaient lui plaire ; cependant Isabelle semblait donner la préférence à celui que son pere lui destinait pour époux. Le jeune Sandras avait eu la permission de rester encore quelque tems en Sicile, et il eut une occasion de rendre un service signalé au comte de Gaëtan.

L'abbaye d'Anselme n'était pas éloignée de Palerme ; elle était célebre par les miracles d'une image de la vierge ; on y allait en foule, mais peut-être y était-on attiré par la beauté autant que par la sainteté du lieu. Cette abbaye était située sur une de ces montagnes chargées de fruits et de verdure qui environnent la montagne immense de l'Etna. Des terrasses du jardin et des fenêtres du couvent, la vue s'étendait sur de riches plaines semées de villes, de bourgs, de villages, et terminées par la mer où l'on découvrait les îles fécondes et les volcans qui sont entre les côtes de Sicile et celles de Naples. De l'autre côté, l'Etna couvert à son sommet de neiges et de tourbillons de fumée, surmontait

plusieurs riches montagnes, qui formaient un demi-cercle au fond duquel était placée l'abbaye.

Le comte de Gaëtan, sa fille, un fils de douze ans, et quelques-uns de leurs amis, au nombre desquels était Sandras, avaient passé la journée dans ce lieu charmant. L'abbé Anselme, qui leur en avait fait les honneurs, les avait retenus aussi long-tems qu'il lui avait été possible. Il était tard lorsqu'ils partirent, et il ne leur restait pas même assez de tems pour arriver à Palerme avant la nuit; ils en étaient encore à un quart de lieue et le jour était fini; mais le clair de lune, la lumiere des étoiles qui jettent un grand éclat sous le ciel pur de Sicile, la fraîcheur qui dans ce pays succede toujours à la chaleur de la journée, leur rendait le chemin et la soirée agréables.

Ils suivaient une plage étroite entre la mer et des rochers, lorsqu'ils virent sortir d'une caverne neuf ou dix hommes armés qu'ils reconnurent pour des Africains. L'un d'eux, qui parlait italien, leur dit de le suivre. La famille du comte allait être entraînée vers la mer, mais depuis qu'il y avait eu plusieurs Français assassinés dans Palerme, Sandras avait toujours avec lui un domestique armé de pistolets, il en avait aussi; tous deux firent feu sur les corsaires et en

tuerent trois qui entouraient le comte. Ils allaient sauver son fils, lorsque le domestique de Sandras fut tué, et que Sandras s'aperçut que deux corsaires enlevaient Isabelle : il s'élança sur eux, et il eut le bonheur de la tirer de leurs mains. Les Africains regagnerent leur galere où ils firent entrer le jeune Gaëtan. Son malheureux pere revint à Palerme avec sa fille, un ami, et Sandras qui perdait beaucoup de sang, quoique ses blessures ne fussent pas dangereuses.

Anguilara, instruit de cette avanture, courut chez le neveu de Sainville. Que ne vous dois-je pas, lui dit-il; vous avez sauvé l'honneur et la liberté d'Isabelle! Ah! si la chose avait été possible, vous auriez délivré son frere. Si je ne vous aimais pas, je croirais ne pouvoir jamais m'acquitter envers vous. Leur amitié devint plus vive et plus respectable encore; la reconnaissance lui donnait quelque chose de religieux et en rendait les devoirs plus sacrés.

Anguilara passa de chez Sandras chez le comte de Gaëtan, qui était d'autant plus désespéré de l'enlevement de son fils, qu'on ignorait quelle contrée d'Afrique habitaient les barbares qui l'avaient enlevé, et qu'on ne savait pas dans quelle ville et même sur quelle côte il fallait aller offrir sa rançon. Les soins d'Anguilara, ceux

de Sandras, ceux d'Isabelle, de Sainville et d'une fille aimable qu'avait ce commissaire soulageaient la douleur du comte. La perte de son fils l'avait rendu moins pressé de conclure le mariage de sa fille, il le différa beaucoup; mais enfin il en fixa le moment, et c'était dans un mois qu'Anguilara devait être l'époux d'Isabelle. Ce fut dans le même tems que Sandras reçut l'ordre de quitter la Sicile; une maladie de langueur l'avait fait rester quelque tems après le départ de la flotte de France, et quoique sa santé ne fut pas bonne, il prit congé de son pere, que les affaires du roi retenaient à Palerme, il embrassa ses amis et partit pour Toulon. Anguilara fut vivement touché du départ de Sandras, c'était la premiere fois que son cœur se séparait d'un ami, mais la fortune lui préparait des douleurs plus cruelles.

Quelques affaires l'avaient obligé de quitter Palerme pour quelques jours, et de les passer dans une campagne délicieuse, située entre Palerme et le Mont-Etna; ami tendre, mais sage, il s'y occupa de Sandras avec plus de tendresse que de regrets; il y jouit de l'espérance de posséder bientôt Isabelle, et son espérance était souvent accompagnée de cette volupté vive et pure, qu'ajoutent à tous les sentimens agréa-

bles les charmes d'une belle campagne dans la belle saison.

A son retour il apprit que depuis trois jours on n'avait pas vu Sainville. Peu de tems après le départ d'Anguilara, le commissaire était allé se promener avec un religieux de l'abbaye d'Anselme, et il n'était pas revenu depuis dans sa maison. Plusieurs français, comme nous l'avons dit, avaient été assassinés; et quoique Sainville dût être aimé dans tous les pays, on craignait qu'il n'eût le sort de plusieurs de ses concitoyens.

Anguilara trouva la fille de son ami, tantôt dans les plus mortelles alarmes, tantôt dans le désespoir le plus profond; personne, à la ville et dans les campagnes voisines, n'avait pu lui rien apprendre du sort de son pere; les recherches les plus multipliées ne lui donnaient aucune espérance. Anguilara fut d'abord dans un trouble terrible; je perds tout, disait-il, en fondant en larmes, je perds celui à qui je dois tout et qui m'aimait. Oh Sainville! Sainville, perfides Siciliens! malheureuse patrie! Il fut prêt à s'évanouir lorsqu'il revint chez son ami; Dorize, la fille de Sainville, était pâle, les cheveux en désordre, les yeux éteints, étendue sur des carreaux, et dans les bras d'Isabelle qui l'arrosait

de ses larmes : rien ne calme nos maux comme l'espérance de consoler ceux qui sont plus malheureux que nous. Anguilara pour s'occuper de la fille de son ami, semblait oublier sa propre douleur ; du moins elle était moins amere ; tous deux conserverent un peu d'espérance, tant qu'il fut possible d'en conserver ; elle se mêla quelque tems à leurs regrets, et lorsqu'ils la perdirent, ils avaient commencé l'un et l'autre à supporter leur malheur.

La santé de Mlle de Sainville fut altérée par un événement si fatal, sa vie fut quelque tems en danger. Les soins d'Anguilara et d'Isabelle, plus que sa raison, rendirent peu à peu le calme à son sang et à son esprit. Mais dans sa lente et faible convalescence, que prolongeait un chagrin profond, elle ne sentait pas le plaisir de renaître ; son pere ne lui laissait nulle fortune ; il était resté en Sicile par ordre de sa cour pour y payer les dettes de sa nation. Mais les fonds qu'on lui avait envoyés ne suffisaient pas, et sa générosité y avait suppléé ; Anguilara s'occupa tout entier de ce que son ami avait de plus cher, son honneur et sa fille. Il s'entretenait de cette infortunée avec Isabelle et le comte de Gaëtan, ils cherchaient ensemble les moyens d'adoucir sa

cruelle situation, mais il n'était pas facile de les trouver.

Dorize, avec les avantages de la jeunesse et de la beauté, avait ceux d'une imagination aimable, d'un esprit orné par les lettres; elle était tendre, douce et timide, mais ferme dans les principes que son pere lui avait donnés. Elle avait cette fierté des ames honnêtes, que l'infortune augmente, plutôt qu'elle ne la diminue.

Anguilara, Isabelle et le comte de Gaëtan qui savaient que Dorize n'avait en France ni des parens, ni des amis sur les secours desquels elle pût compter, la presserent de rester en Sicile; elle devait y vivre chez Isabelle qui la comblait des témoignages de son amitié, et qui allait être l'épouse d'Anguilara; celui-ci cédait en propre à Dorize un bien qui lui assurait son indépendance, et lui promettait toutes les commodités que peut desirer une fille qui a de la raison. Ces propositions si aimables toucherent Dorize, et ne furent point acceptées; elles étaient faites cependant avec toutes les instances et toute la délicatesse que la compassion et l'amitié peuvent inspirer à des cœurs généreux et tendres. Anguilara ne parlait à Dorize que des obligations qu'il avait à son pere; Isabelle ne lui parlait

lait que de sa tendresse pour elle, et du plaisir de s'assurer les moyens de la voir à tous les momens de la vie. Quelqu'aimable que fut Isabelle, ses agrémens et son empressement n'avaient pas fait une forte impression sur l'ame de Dorize. Elles s'étaient vues beaucoup; elles avaient les mêmes goûts et à peu près les mêmes penchans; cependant on ne pouvait dire qu'elles fussent véritablement amies. Le cœur d'Isabelle s'était livré, mais celui de Dorize ne s'était donné qu'avec une extrême réserve; elle avait dans Anguilara cette confiance qui peut faire accepter des bienfaits, de plus elle pouvait sans rougir les accepter d'un homme dont son pere avait sauvé la fortune, et peut-être la vie. Cependant elle refusa le bien qu'Anguilara voulait lui céder, et le logement dans sa maison; mais elle consentit de très-bonne grace qu'il payât les dettes de Sainville. Elle voulut bien aussi recevoir la somme légere qu'il lui fallait pour être reçue dans un couvent où elle devait se faire religieuse.

Le comte de Gaëtan, Isabelle et Anguilara n'avaient pas tous les préjugés de leur pays. Ils savaient que Dorize pensait comme eux, et ils frémirent au moment où elle leur révéla ses desseins. Quoi! vous, lui disait

Anguilara, vous, élevée par un pere qui vous apprit à ne rendre à l'être suprême qu'un culte raisonnable; vous, Dorize, vous voulez vous renfermer avec une troupe dans laquelle vous ne trouverez pas un cœur qui réponde à votre cœur, pas un esprit qui entende le vôtre! Vous y serez environnée de malheureuses victimes, et vous ne pourrez les consoler. Songez que si la vie est supportable dans ces tristes asyles, ce n'est que pour quelques filles, que le tems, l'exemple et le lieu ont conduites à l'abrutissement; je dois tout à votre pere, et je ne vous offre qu'une faible partie des biens que je lui dois. Ah! croyez que ceux que je vous cede sont ceux dont je jouirai le mieux; après la perte d'un ami comme Sainville, quelle consolation puis-je avoir que le bonheur de me rendre utile à l'objet de sa tendresse? Anguilara, lui répondit Dorize, vous exagerez les services de mon pere pour autoriser l'extès de votre reconnaissance. Mon pere vous a rendu de bons offices, et vous voulez les payer d'une partie de votre fortune; croyez-moi, ce que je vous ai demandé avec confiance est le seul service que je puisse accepter de vous; quant à l'ennui que j'éprouverai dans mon couvent, il ne sera pas tel que vous le pensez: j'y pourrai lire et travailler: j'y deman-

derai votre bonheur à l'Etre suprême. Peut-être dans le nombre de mes compagnes pourrai-je trouver une amie ; partout où il y a des femmes on trouve des cœurs qui ne demandent qu'à aimer.

Après cette réponse, elle parut importunée des instances d'Anguilara ; celles d'Isabelle qui survint dans ce moment l'importunerent davantage, et jetant sur eux un regard fier et tendre, elle les quitta l'un et l'autre.

Isabelle et sa famille étaient affligées de la fierté de Dorize ; mais Anguilara ne pouvait supporter l'idée que sa fortune et son amitié seraient presqu'inutiles à son bienfaiteur. Les refus de Dorize lui avaient rendu dans toute leur amertume les regrets que lui avaient causés l'absence de Sandras et la perte de Sainville. Il n'entrevoyait plus de moyens de réparer ses pertes ; il cherchait du moins à distraire Dorize de sa douleur, et à lui montrer son amitié, tantôt par des soins, tantôt par ces légers présens qu'on peut faire aux riches mêmes, et qui ne semblent que des attentions ; il la quittait, toujours désespéré de ne pouvoir changer sa situation ; il éprouvait une tristesse humiliante, ce dégoût de soi-même, qu'éprouvent des ames

nobles et tendres quand elles s'apperçoivent qu'elles ne peuvent pas faire de bien. Il alla porter pendant quelques jours ces tristes pensées à la campagne : il espérait que ces beaux lieux que Théocrite et Virgile ont chantés, rendraient le calme à son ame, et que peut être dans sa retraite il imaginerait quelques moyens d'être utile à Dorize. Voici ce qu'il imagina.

Il se rendit à son retour chez Isabelle, et après avoir parlé de l'état et des refus de Dorize, Anguilara baissant les yeux et poussant un profond soupir : je connais votre franchise, dit-il à Isabelle, et j'espere que vous répondrez avec vérité à la question que je vais vous faire. Suis-je l'homme qui vous convient le mieux pour époux ? Et ne croyez-vous pas que vous pourriez être aussi heureuse avec un autre ? Isabelle lui répondit : je vous ai beaucoup étudié, et je n'ai vu en vous que des raisons de vous estimer. Vous m'aimez, d'autres peut-être auraient pu m'aimer davantage. Je vous demande, reprit Anguilara, si vous croyez nécessaire à votre bonheur de m'avoir pour époux ? Isabelle le regarda quelque tems sans lui répondre, et lorsqu'elle prit la parole ; je vous entends, dit-elle, vous êtes plus nécessaire à Dorize qu'à moi ; vous devinez mes idées, dit Anguilara, mais

peut-être ne rendez-vous pas justice à mes sentimens pour vous. Daignez m'écouter : j'aime les charmes de votre personne, ceux de votre esprit, votre enjouement, votre caractere qui réunit tant de noblesse et de bonté. Je sais, dit Isabelle, que vous m'épouseriez avec plaisir, et que vous ne m'aimez point avec passion. -- Je vous aime du moins avec préférence. Oui, vous m'aimez peut-être mieux que Dorize ; que vous avez dessein d'épouser, par des motifs qui ne m'ont point échappé et que j'honore. Ah ! dit Anguilara, en soupirant, et avec des yeux dont les pleurs étaient prêts à couler : si vous regrettez de n'être pas mon épouse, comment pourrai-je faire ce que me prescrit la reconnaissance ? Je vous avoue, dit Isabelle, que la maniere dont vous m'avez aimée m'a donné plus d'estime pour vos vertus qu'elle n'a touché mon cœur. Souvent votre amour est tendre, mais il est toujours sage ; j'ai pour vous de l'attrait, et je n'ai jamais sur vous d'empire. En vérité je crois que je ne vous ferais pas faire une faute ; ce n'est pas assez qu'un amant s'occupe de nous, il faut que nous lui fassions tout oublier. Nous ne sommes gueres touchées du zele le plus empressé, lorsqu'il n'est pas accompagné de quelqu'égarement ; nous préférons dans

notre amant l'excès d'amour à toute la perfection possible. Je dois porter plus loin encore ma franchise avec vous ; il faut vous dire qu'un homme plus passionné a fait quelqu'impression sur mon cœur. Il ne m'a jamais parlé de sa passion ; mais j'ai vu à quel point je regnais sur son ame ; il a de grandes vertus, et il ne ferait de folies que celles dont je pourrais lui savoir gré ; je n'ai pas eu de peine à sacrifier mon penchant pour lui aux vœux de mes parens et aux vôtres. Je m'étais fait une loi de ne pas faire rompre, de ne pas même faire différer notre mariage ; mais votre dessein me fait changer d'avis ; je ferai de mon mieux pour qu'on vous rende les paroles que vous avez données. Les circonstances nous sont favorables ; je suis persuadée que si nous avons le malheur de ne pas retrouver mon frere, le comte de Gaëtan sera charmé de me faire épouser un de ses parens, et de transmettre sa fortune à un homme de son nom. Je crois que dans ce moment il n'aura pas de peine à retarder notre union, et que si nous agissons de concert, il pourra prendre le parti d'y renoncer. Vous n'êtes pas amoureux de Dorize ; mais elle a de la raison et de la beauté ; elle est plus douce et plus tendre que moi, et vous serez avec elle un mari fort heureux.

Il y aura dans notre union, dit Anguilara, un charme qui ne se trouve pas dans les autres ; c'est que je jouirai toujours auprès de Dorize du plaisir d'avoir fait de grands sacrifices à la vertu ; peut-être sera-t-il difficile de la déterminer à m'épouser ; elle me renverra aux pieds d'Isabelle. Permettez-moi de lui confier que vous ne m'épouseriez que par déférence pour vos parens. J'y consens, dit Isabelle ; vous pouvez confier mes secrets à Dorize. Ils parlerent encore quelque tems des moyens de faire réussir leurs projets, et ils se séparerent fort contens l'un de l'autre.

Isabelle avait avoué plus d'une fois à ses parens qu'elle verrait différer volontiers le moment qui devait l'unir à Anguilara ; mais elle n'avait pas osé leur dire qu'elle avait quelque légere répugnance à l'épouser ; elle l'osa enfin, et leur dit en même tems le projet de son amant ; elle les assura qu'il ne la sacrifiait pas à Dorize, mais qu'il sacrifiait son penchant pour une fille riche et d'une naissance distinguée, à ce qu'il croyait devoir à une fille pauvre et d'une naissance commune. Le comte de Gaëtan traita d'abord Anguilara d'homme insensé, d'esprit faux qui exagerait ses vertus ; cependant il sentit bientôt pour lui ce respect que des cœurs qui

ne sont pas corrompus à l'excès, sentent toujours pour des hommes capables de faire de grands sacrifices. Enfin le comte touché des larmes et de la situation de Dorize, consentit à rompre un mariage qu'on devait célébrer dans huit jours. Isabelle écrivit à Anguilara : *Mes parens vous rendent votre parole, et c'est à présent à Dorize à faire votre bonheur.*

Dès qu'il reçut ce billet, il se rendit chez Dorize, et lui remit d'abord les quittances des créanciers de Sainville. Voilà, dit-elle, l'honneur de mon pere en sureté; il faut y mettre le mien, et je vais entrer dans l'asyle que je devrai encore à vos bontés. Vous pourrez, dit Anguilara, faire plus pour moi que je n'ai fait pour vous; il baissa les yeux, et lui remit le billet d'Isabelle. Dorize étonnée rougit, laissa tomber sur ses genoux la main qui tenait le billet, le relut, rêva un moment, et se leva de son siége. Anguilara la retint en se jetant à ses pieds : il ne tient qu'à vous, lui dit-il, de remplir ma vie entiere des sentimens les plus délicieux. Ah! dit Dorize, quelle idée! quelle proposition! mais rompre avec Isabelle! -- Elle n'y a pas de regret, dit Anguilara. Quoi! dit Dorize, vous n'en étiez point aimé! mais vous l'aimez?--J'avais pour elle, dit-il, ce goût qu'un

homme de mon âge prend aisément pour une belle fille qu'il doit posséder. Je vous parle avec vérité : je n'ai jamais prévu dans mon union avec elle, tout le bonheur que je puis espérer avec Dorize. --Dans ce moment, dit-elle, je ne puis ni accepter ni refuser votre proposition; vous voyez mon trouble, je ne puis vous répondre que dans quelques jours ; mais jusque-là ne me voyez point. Anguilara se soumit avec peine à la volonté de Dorize.

Pendant le petit nombre de jours qu'il ne put la voir, il eut soin qu'elle eût de fréquens entretiens avec Isabelle; il s'occupa uniquement de Dorize : l'image des charmes de cette belle fille, le besoin d'être consolé de la perte de Sainville et de l'absence de Sandras, lui rendaient plus nécessaires les douceurs de l'amour. La situation de Dorize augmentait son penchant pour elle. Le desir de signaler sa reconnaissance se mêlait à son goût, et en faisait une passion qu'il se savait gré d'éprouver, et qu'il nourrissait sans cesse de ces illusions vertueuses dont les ames honnêtes embellissent l'amour.

Dorize le fit avertir enfin de se rendre chez elle. Il la trouva dans le jardin de la maison de son pere qu'elle habitait encore; elle était au fond d'une allée de platanes autour desquels

s'entrelaçaient des jasmins et des chevrefeuilles : les fauvettes et les rossignols célébraient dans ce moment la saison où tout s'embellit, où tout sent le plaisir. Le ciel était pur et tranquille, le calme et le silence n'étaient interrompus que par le chant des oiseaux et par le bruit des vagues mourantes qu'un vent doux poussait sur le rivage. Dorize était couchée sur un banc de gazon environné de juliennes et d'œillets, qui mêlaient leurs parfums à celui des arbustes et des herbes en fleurs. Anguilara se jette à ses pieds avec toutes les ivresses de la vertu, de l'amour et de la saison. Levez-vous, lui dit-elle, asseyez-vous sur ce banc et daignez m'écouter.

Il y a quatre ans que je suis en Sicile, et lorsque j'y arrivai, je sortais à peine de l'enfance. Je n'avais éprouvé de sentimens vifs que pour mon pere et pour la meilleure des meres que j'avais perdue depuis peu. Vous fûtes le premier jeune homme que je connus. Mon pere, qui venait de vous rendre service, me parlait sans cesse de votre mérite : vous étiez, disait-il, le jeune homme le plus accompli de cette île ; je crus mon pere. J'appris bientôt avec un chagrin dont je ne tardai pas à demêler la cause, que vous épousiez la fille du comte de Gaëtan. Ah ! se peut-il, dit Anguilara, en se précipitant

aux pieds de Dorize.... Arrêtez, lui dit-elle, relevez-vous, écoutez-moi : je combattis mes sentimens, je parvins à les surmonter, je ne pus les détruire. Je me flattais quelquefois d'une victoire entiere ; mais un secret éloignement pour Isabelle qui me comblait de ses bontés, ma joie quand je voyais différer votre mariage, le plaisir que j'avais à vous voir, l'émotion que me donnaient vos moindres attentions, me prouvaient trop qu'il n'est pas facile de cesser de vous aimer.

La mort de mon pere suspendit en moi tous mes sentimens : je ne sentis que mes regrets ; je ne fus pas touchée des vôtres autant que j'aurais dû l'être. Souvent les soins et les attentions d'Isabelle ont été pour moi des importunités plutôt que des consolations. Mon premier mouvement fut toujours de repousser ses empressemens. J'aurais refusé vos secours, malgré mes besoins ; mais je m'aperçus qu'il était nécessaire à votre consolation de me faire du bien, et que je ne pourrais réfuser vos bienfaits sans mettre le comble à votre douleur. Quelle que soit la nature de vos sentimens pour moi, qu'ils soient de l'amour ou seulement de l'amitié animée par la reconnaissance, j'accepte votre main avec toute la tendresse que j'avais

depuis long-tems pour vous, et la certitude que je puis vous rendre heureux.

Anguilara éprouva dans ce moment tout le bonheur dont son ame affligée était susceptible. Il se mêlait au plaisir de son amour une satisfaction intérieure, un contentement vertueux, que l'amour, au comble de ses desirs, fait rarement connaître.

Peu de jours après, les deux amans se rendirent à la campagne pour y terminer leur mariage, et s'y livrer sans distraction à tous leurs sentimens de regrets et d'amour.

Anguilara fut d'abord occupé de montrer à son épouse les différentes possessions dont elle allait jouir. Il l'accoutumait par ses déférences à se croire maîtresse absolue de tout ce qu'il possédait ; il recevait d'elle en détail cette fortune qu'il lui avait donnée toute entiere ; c'était lui qui avait à chaque instant des actions de graces à rendre. Ils se parlaient souvent de Sainville ; il vivait dans leurs cœurs.

Il y avait dans le jardin un petit bâtiment entouré d'un bois, au bord d'une fontaine : c'était là que Sainville aimait à loger lorsqu'il venait passer à la campagne d'Anguilara le tems des grandes chaleurs. On y conservait avec soin tous les meubles dont il s'était servi. On tenait

l'appartement tel qu'il était lorsqu'il venait l'habiter. Les deux époux s'y rendaient souvent, et ils avaient l'air de venir l'y attendre. Là, tous deux versaient quelquefois des larmes que l'amour rendait moins ameres, mais qu'il laissait couler.

Ces deux époux venaient de sortir de ce logement et de s'arrêter au bord de la fontaine, lorsqu'ils aperçurent à travers des arbres deux hommes dont l'un assez âgé paraissait avoir de la peine à suivre l'autre ; celui-ci se présenta le premier : quel fut l'étonnement d'Anguilara et de son épouse quand ils reconnurent le jeune Sandras ! Ils s'élancerent vers lui et l'embrasserent avec transport. Quel bonheur inattendu, disaient-ils ! Quelle divinité nous ramene un ami si aimable et si cher ! Venez-vous vivre avec nous, jouir de notre amitié et pleurer Sainville ? Non, dit-il, je viens vous le rendre. A peine avait-il prononcé ces mots, que Sainville se trouva dans les bras de sa fille et de son gendre qui le baignaient de larmes de joie. Je me retrouve encore, dit-il, avec les personnes qui me sont les plus cheres ; c'est un bonheur dont je ne jouirais pas sans mon neveu.

Après les caresses les plus tendres et les épanchemens les plus doux de l'amour paternel et filial, après que Sainville eut montré toute

sa joie et sa reconnaissance du mariage de sa fille et d'Anguilara, il leur conta la maniere dont il avait disparu de Sicile.

L'abbé Anselme, dit-il, que j'allais voir assez souvent, parce que j'aimais ses jardins et que je le croyais ami de votre famille, me fit inviter un jour à venir à l'abbaie : il avait à me parler de choses intéressantes et qui demandaient le plus grand secret; il me fit même prier de ne dire à personne que j'allais le voir ce jour-là. Je partis seul. J'étais arrivé à cette partie basse des jardins, qui n'est pas loin de la maison, lorsque je fus entouré par six corsaires de Tunis; me saisir, me désarmer, me lier les mains et me faire entrer dans un petit bâtiment à rames et à voiles, ne fut que l'affaire d'un moment. Après quelques heures de navigation, nous rencontrâmes un navire plus fort que le nôtre sur lequel on nous fit monter, et nous y trouvâmes d'autres malheureux, enlevés comme nous aux environs de Palerme. On nous dépouilla de nos habits et l'on nous mit au banc des rameurs. Je m'armai de tout mon courage; je me dis que j'étais Français, et que depuis le bombardement d'Alger, les républiques Africaines avaient beaucoup de respect pour ma nation. Je demandai à parler au commandant du navire. Je lui dis que

le bey le punirait d'avoir enlevé un Français, et que s'il permettait à ses sujets de traiter en ennemis les sujets du roi de France, Tunis devait s'attendre à être traitée comme Alger.

Moharadan, c'était le nom du capitaine du vaisseau, me dit que depuis quelque tems il y avait guerre entre la France et les républiques Africaines; qu'elles étaient protégées par les Anglais et les Hollandais leurs bons et fideles alliés, et que pour recouvrer ma liberté, je n'avais pas d'autres moyens que de lui payer une riche rançon.

Je me vis dans ce moment séparé pour jamais des personnes qui m'étaient les plus cheres. Je me représentai l'état de ma fille, née sans fortune et abandonnée dans une terre ennemie; mais je me rappellai que dans cette terre habitait Anguilara, et cette pensée me rendit mon courage. J'essayai de supporter avec patience les travaux auxquels j'étais condamné. Ma philosophie m'apprit à supporter la maniere dont j'étais couché, nourri, vêtu. Le corps se fait à tout quand on a pris l'habitude d'en faire son esclave. L'abjection dans laquelle me tenaient mes maîtres, ne pouvait m'empêcher de sentir ma dignité d'homme de bien. Enfin, l'égalité de mon humeur, la douceur de mon caractere, la facilité que j'avais

à parler la langue franque, me valurent bientôt de bons traitemens; j'obtins même la confiance de quelques officiers du vaisseau. L'un d'eux qui avait appris que j'étais Français, me dit un jour dans notre langue, que je lui avais inspiré de la bienveillance et qu'il s'intéressait à mon sort. Il chercha par plusieurs moyens à me procurer des consolations.

La loi de Mahomet qui lui défendait le vin, ne lui en avait ôté ni le goût ni l'usage; souvent il en buvait en secret et avec excès : il m'associait quelquefois à ses orgies mystérieuses, et alors sa confiance n'avait plus de bornes.

Florent, c'était son nom, est né en Provence de parens pauvres; il apprit dans sa jeunesse le métier d'horloger et s'y rendit habile; mais il voulut l'exercer sans acheter de maîtrise, et il fut mis en prison. Le seigneur du village où il était né l'en tira; mais à peine fut-il libre, qu'indigné contre des lois qui faisaient acheter au pauvre les moyens de cesser d'être pauvre, il quitta la Provence et courut à Tunis où il prit le turban. Il n'a aucun principe de morale; mais il a deux points d'honneur, la vengeance et la reconnaissance; il porte au plus haut degré ce vice et cette vertu. Il a du courage, quelqu'humauité et un esprit fertile en expédiens.

Il

Il fit bientôt fortune à Tunis, et fut en état de faire la course en commun avec Moharadan. Il avait appris que le seigneur de son village, qui l'avait tiré de prison, avait été tué en Flandres et qu'il laissait sa famille dans l'indigence. Florent me confia qu'il voulait retourner dans quelque tems en Provence, y porter ses richesses, y reprendre sa religion et finir ses jours auprès des enfans de son protecteur. Sa confiance et son amitié me touchèrent, et je me consolais en parlant avec lui de ce qui nous intéressait l'un et l'autre.

J'appris dans une de ces conversations que cet abbé Anselme que vous respectez, entretenait des intelligences avec Tunis et Alger : il donne asyle à des corsaires auxquels il livre ses concitoyens, et même quelques-uns de ses religieux lorsqu'il n'a pas de marchandise plus précieuse à vendre. Ce mystere d'iniquité se conduit depuis long-tems avec tout l'art possible. C'est cet Anselme, ce religieux, sur l'amitié duquel nous avions droit de compter, qui m'a vendu aux corsaires de Tunis. La connaissance de ce secret affreux ajouta beaucoup à l'horreur de ma captivité. A quel point, ô ciel ! sous des dehors austeres et pieux, on cache la cupidité la plus effrenée et le cœur le plus barbare ! Je n'avais

pas imaginé jusqu'à ce moment à quel degré de scélératesse l'avarice et l'hypocrisie de la superstition, unies ensemble, peuvent conduire les hommes.

Je m'occupais de ces tristes pensées, lorsque nous rencontrâmes un chebec de Malte ; il nous était fort inférieur en forces, et malgré la belle défense des Maltais, qui se firent presque tous tuer, nos corsaires s'en rendirent les maîtres. Ce vaisseau était chargé de richesses, qu'il avait enlevées, quelques jours auparavant, à une galere Turque. Cette riche proie détermina Moharadan à finir sa course. Tout notre équipage était rempli de la joie la plus odieuse, et moi je faisais les plus tristes réflexions. Quoi ! disais-je, c'est pour verser le sang de leurs freres, ou pour se procurer les commodités de la vie, c'est pour échanger entr'eux les productions des différens climats ou pour se les ravir, c'est pour se secourir ou pour se déchirer que les hommes ont subjugué les vents et les mers ! Fatal mélange de biens et de maux attaché à tout ce que fait l'homme, comme à tout ce que fait la nature ! Ces réflexions étaient suivies d'autres qui n'étaient pas moins tristes. Je frémissais en pensant que des nations éclairées et puissantes s'alliaient à des barbares, dont le métier est de troubler le com-

merce des nations. Quoi ! disais-je, l'Angleterre et la Hollande, où coule à grands flots l'or de toutes les parties de la terre, fournissent d'armes, de poudre, de vaisseaux les pirates des côtes africaines ! Elles se lient avec eux par des traités ; elles les protegent ; et pourquoi ? dans quelles vues ? De peur que Gênes, Livourne, peut-être Luques ou Saint-Marin, ne jouissent d'une légere portion du commerce du monde.

Tandis que je m'entretenais dans ces pensées, nous voguions vers Tunis, et nous avions déjà doublé le cap Passaro, lorsque nous aperçûmes un vaisseau que les maîtres du nôtre jugerent être une frégate française : Moharadan donne aussitôt l'ordre de forcer de voiles pour éviter la frégate. Je fus alors dans la plus extrême agitation ; mon ame s'ouvrit à l'espérance ; je vis que la frégate nous approchait. Nous reçûmes l'ordre de jeter à la mer notre artillerie et tout ce que nous portions de plus lourd et de moins précieux. Je pensai mourir de douleur, lorsque je m'aperçus que notre vaisseau, devenu plus léger, s'avançait rapidement vers le port ; mais je passai bientôt de la douleur à la joie ; je vis que les Français pouvaient encore nous atteindre ; ils nous atteignirent en effet, lorsque nous étions

presque sous les batteries de Tunis. En jettant notre artillerie à la mer, nous nous étions mis hors d'état de nous défendre, et nous nous rendîmes sur le champ. Quel fut mon ravissement lorsque, dans le commandant du vaisseau français, je reconnus mon neveu ! je reconnus Sandras. Après l'avoir remercié et baigné de mes larmes, je lui recommandai Moharadan et le Provençal. Moharadan lui présenta l'or et les pierreries qu'on avait enlevés au vaisseau maltais. Sandras, en considération de la maniere dont on m'avait traité, laissa aux deux pirates une partie de leurs trésors. Il remit, quelques jours après, une somme considérable entre les mains du Provençal qu'il chargea d'une commission importante, et il lui promit de plus grandes sommes s'il s'acquittait heureusement de sa commission. Il rendit aux pirates leur vaisseau et la liberté.

Il était au plus beau moment de sa vie : il m'avait délivré de mes fers, il voyait ma joie, il prévoyait celle de ma fille et la vôtre. Mais hélas ! que nos maux et les siens sont loin d'être à leur terme ! Sandras a formé des projets, il a conçu des espérances, et si ses projets ne réussissent pas, si ses espérances sont trompées, il est le plus malheureux des hommes. Nous

pouvons tous le servir, et nous ne pourrions le consoler. Ah ! dirent Anguilara et Dorize, que pouvons-nous faire ? Tout ce qui est possible, nous le ferons pour Sandras ; s'il n'était pas heureux, qui d'entre nous pourrait l'être ? Je le crois, dit Sandras, et vous me servirez sans doute auprès du comte de Gaëtan ; je ne puis vivre sans Isabelle. Ils furent étonnés de sa confidence, et lui montrerent leur surprise. Hélas ! dit Sandras, peut-être Isabelle elle-même ne se doute pas de ma passion ; alors adressant la parole à Anguilara : peu de tems après qu'on eut décidé votre mariage avec Isabelle, vous me conduisites chez le comte de Gaëtan, et ce fut vous qui me fites connaître sa fille ; elle me reçut comme votre ami, et je la vis comme la maîtresse de ma destinée. Je me dis, au même instant, qu'elle allait être votre épouse, et qu'il n'y avait plus de bonheur pour moi. Enchanté d'Isabelle, rempli de ses perfections, certain qu'elle était la seule femme que je pusse aimer, je ne me permis ni le dessein, ni l'espérance de lui plaire ; je recevais de vous les témoignages de l'amitié la plus tendre. Ah ! que ne doit-on pas à l'homme de bien qui nous a donné son cœur ! j'aurais été le plus ingrat des hommes si j'avais pensé que je pouvais être votre rival. Je

passai tous les momens qui précéderent mon départ dans un trouble ou délicieux, ou terrible: je voulais combattre ma passion; mais je ne sais quel charme, attaché au sentiment de l'amour, même sans espérance, me rendait chere cette passion fatale. Je fus tenté souvent de vous peindre ma situation, mais je fus retenu par la crainte de vous donner de l'éloignement pour moi, et peut-être de l'inquiétude. Isabelle nous traitait à peu près également; un jour je pus me flatter de quelque préférence, et ce jour pensa me rendre coupable; je me résolus à partir, et je partis, certain d'aimer toujours Isabelle et son époux, et déterminé à ne les voir jamais.

A peine me fus-je éloigné de la Sicile que je me sentis moins agité; arrivé en Provence, j'obtins le commandement d'une frégate. L'occupation de mon emploi, et l'envie de me distinguer donnerent quelque distraction à mon amour; mais il restait au fond de mon cœur. J'aimais sans espérance et sans douleur; j'étais tendre et tranquille, mais que je suis loin de cet état! la seule présence de mon oncle, que j'avais vu souvent auprès d'Isabelle, me rendit de l'agitation. La vue de la Sicile l'augmenta bientôt, et depuis le moment où en arrivant à

Palerme, j'ai appris que vous aviez épousé Dorize, et que la main d'Isabelle était libre, je ne suis plus le maître de ma passion, je veux dire à Isabelle que je l'adore, et la demander à son pere. Je sais que je ne suis pas d'une naissance égale à celle du comte, et je connais ses préjugés; mais je suis gentilhomme, j'apporte ici des richesses immenses, le bonheur de m'être distingué à la guerre, et l'amour le plus pur et le plus constant. Voilà mes titres, et si j'ai le bonheur de plaire à Isabelle, ces titres sont des droits, et il n'y a rien que je ne sois capable de tenter.

Ce récit fût écouté avec toute la sensibilité de la compassion et de l'amitié. On plaignit Sandras, on ne le flatta pas, mais on lui promit tous les bons offices possibles, et dès le même jour Dorize eut un entretien avec Isabelle. Dès qu'elle lui eût parlé de l'état, de la passion et des intentions de Sandras, Isabelle se jetta dans ses bras, en rougissant, et après un moment de silence: Sandras, dit-elle, ne m'a jamais parlé de son amour, mais il me l'a laissé voir; j'ai même vu que j'étais aimée comme j'avais besoin de l'être. J'avais consenti à mon mariage avec Anguilara: sa sagesse et ses vertus m'avaient fait espérer qu'il me rendrait heureuse; mais

dès que j'eus entrevu le plaisir d'être passionnément aimée, je me sentis peu de penchant pour un bonheur qui ne serait que raisonnable, pour une union qui ne serait que douce et tranquille : le jour où Anguilara vint concerter avec moi les moyens de rompre mon mariage fut un des beaux jours de ma vie. Vous jugez bien que le retour de Sandras, la force et la durée de sa passion augmentent mon penchant pour lui ; peut-être même aurai-je de la peine à le dissimuler. Cependant j'ai bien peu d'espérance ; mon pere m'a toujours aimée, il est bon, il est généreux ; mais je crains, je l'avoue, que l'amour et les qualités de Sandras, ses richesses, sa réputation ne soient pour mon pere que des raisons de regretter que mon amant ne soit pas d'une ancienne noblesse, et non de lui faire grace de n'en pas être.

Dorize consolait Isabelle autant qu'elle le pouvait, mais ne lui donnait pas une espérance qu'elle-même n'avait pas ; cependant Anguilara qui entra dans le cabinet où étaient Isabelle et Dorize, prit avec elles la résolution de parler au comte de Gaëtan.

Il alla chez lui le lendemain : il le trouva auprès de sa fille qui avait l'air fort triste, et qui paraissait avoir pleuré. Le comte prit Anguilara

par la main, et l'entraîna dans une allée d'orangers qui était près de son appartement : vous voyez, lui dit-il, le plus malheureux des peres. J'ai peut-être perdu mon fils; du moins nos soins et nos efforts pour le retrouver n'ont-ils eu jusqu'à présent aucun succès. Ma fille qui me consolait fait à présent mon désespoir. Sandras est venu chez moi, je l'ai reçu avec un transport de joie, je l'ai présenté à ma fille; il s'est précipité à ses pieds, il lui a pris la main qu'il a baisée long-tems en l'arrosant de ses larmes, et ma fille l'a regardé avec des yeux que l'amour seul peut donner. J'ai fait passer ma fille dans une chambre où je l'ai suivie; je lui ai fait quelques reproches et beaucoup de questions; elle s'est bornée à me dire que la reconnaissance, l'estime et l'amitié l'attachaient à Sandras; mais je vois clairement qu'ils ont l'un pour l'autre le plus violent amour. Quelle est donc la pensée d'Isabelle ? Peut-elle se flatter que je lui laisserai prendre pour époux un noble sans nom ? Je suis du nombre des peres qui savent allier ce qu'ils doivent à leur nom et à leurs enfans. Mais, dit Anguilara, si vous refusez à votre fille un homme estimable que son cœur choisit, un homme qui a de grandes richesses acquises par sa valeur, et qui sans être d'une naissance égale

à la vôtre, est pourtant d'une famille distinguée, croyez-vous faire pour elle tout ce que vous lui devez? Je ferai ce que doit faire un bon pere qui ne se prête point à la folie de ses enfans. Mais, mon cher ami, répondit Anguilara, la reconnaissance n'a-t-elle pas des devoirs aussi sacrés que ceux que les préjugés vous imposent? Songez-vous que sans l'homme dont vous ne voulez point pour gendre vous seriez au service d'un musulman, et votre fille dans un sérail? Pesez les services de Sandras, voyez quel est son mérite, quelles sont les circonstances où vous vous trouvez; enfin ce que la reconnaissance.... Elle a ses bornes, dit le comte. Oui reprit Anguilara, elle a celles que lui donnent la justice et la vertu. Le comte, dont le cœur était noble et sensible, était touché malgré lui; ses yeux laissaient de tems en tems échapper quelques larmes, mais il préférait encore le malheur d'être ingrat à la honte de se mésallier. Sainville et Anguilara le virent plusieurs fois, et firent d'inutiles tentatives en faveur des deux jeunes amans. Isabelle trouva moyen de faire parvenir à Sandras un billet qui contenait ces paroles : *Je vous dois tout, mon honneur et ma liberté, et je ne serai jamais qu'à vous.*

Ce billet consola moins Sandras qu'il ne porta

sa passion jusqu'au délire ; il lui inspira un dessein, qu'il n'aurait pas conçu s'il avait conservé quelque empire sur lui-même : il vint trouver Anguilara, et lui montrant le billet, vous pouvez, dit-il, assurer le bonheur d'Isabelle et le mien.

La campagne de son pere n'est qu'à trois milles de la vôtre, et la vôtre n'est qu'à cinq milles de la mer. J'ai sur mon vaisseau des hommes sur le zele et le courage desquels je puis compter : je les ferai débarquer cette nuit sur la plage, et je les introduirai dans votre maison où ils resteront cachés pendant le jour. Demain à l'entrée de la nuit, nous enleverons Isabelle ; je la conduirai en France où elle jouira toute sa vie de ma fortune et de mon cœur. Oh ! mon cher Sandras, dit Anguilara, vous renoncerez à ce projet, et surtout vous ne penserez pas que je veuille le seconder. Ah ! vous m'abandonnez, s'écria Sandras. Non, dit Anguilara, mais mon amitié est celle d'un homme qui peut sacrifier à son ami sa fortune, sa vie, et non ses principes. Ils m'abandonnent, disait Sandras, moi, moi, qui ai tout fait pour eux ! Les services que vous nous avez rendus, reprit Anguilara, étaient des actions vertueuses, et c'est par des actions semblables que je dois vous montrer ma reconnais-

sance. Ah ! depuis quand, s'écria Sandras, la générosité n'est-elle plus une vertu ? Quand elle est contraire aux lois, dit Anguilara. Eh ! quelle loi peut défendre de tirer deux infortunés de la situation la plus cruelle, pour les placer dans la plus heureuse ? La plus heureuse ! dit Anguilara ; deux complices ne sont point heureux ensemble ; l'amour peut consoler de tout, hors du crime.

La force avec laquelle Anguilara parlait à son ami, était tempérée par des caresses, et quelquefois par les discours les plus tendres ; mais la tendresse ne le rendait pas faible et ne consolait pas Sandras. Celui-ci ne parla plus ; il ne se plaignit pas ; sa douleur devint un morne désespoir ; on craignit qu'il ne voulût attenter à sa vie. Anguilara et Sainville ne le quittaient plus.

Un jour qu'ils étaient ensemble, on leur annonça Florent ; c'était lui-même, il avait réussi dans la commission que Sandras lui avait donnée ; il conduisait un jeune homme de quinze ans. Je viens, dit-il, aux pieds de celui qui nous a rendu une partie de nos richesses et la liberté. Je lui ramene ce jeune homme dont Sainville et lui regrettaient tant la perte. Après bien des recherches je l'ai retrouvé à Tunis. Voilà le

fils du comte de Gaëtan : Moharadan a voulu payer sa rançon. Ah ! courons, dit Sandras, chez le comte de Gaëtan ; allons porter la joie dans ce cœur impitoyable, ce sera ma seule vengeance.

Il était tard, mais personne n'ouvrit l'avis de n'aller chez le comte que le lendemain. On s'entretint dans la route de l'abbé Anselme. Les preuves de ses crimes étaient claires ; le Provençal qui en apportait voulait qu'il fût puni du dernier supplice. Laissez-moi l'arbitre de son sort, dit Anguilara ; il m'a obligé, et je saurai satisfaire à ce que je dois à la justice et à la reconnaissance.

Cependant on arriva chez le comte de Gaëtan : son fils se jetta dans ses bras en lui montrant Sandras et le Provençal. Le comte, Isabelle, Anguilara, Sainville et Sandras étaient dans des transports de joie ; leurs yeux, leurs gestes, des cris inarticulés, des paroles entrecoupées exprimaient la foule des sentimens dont ils étaient remplis.

Après ces momens d'ivresse, le comte regardant le Provençal, Sandras et le jeune Gaëtan, resta quelque tems immobile et tendant la main à Sandras, en versant un torrent de larmes : c'est à mon gendre, lui dit-il, que je dois le bonheur

de retrouver mon fils. Alors, tous se jetterent aux genoux du comte, tous trouverent encore de nouvelles expressions de joie et de reconnaissance. Les préjugés du comte, quoique vaincus, lui inspiraient encore quelques scrupules.

Le retour du jeune Gaëtan fut bientôt répandu dans Palerme : tout le monde venait féliciter son pere ; l'abbé Anselme y vint comme les autres. Anguilara le tirant à l'écart, lui apprit que ses crimes étaient découverts, et qu'un corsaire de Tunis, pris et délivré par Sandras, en apportait les preuves les plus claires. J'ai empêché, dit Anguilara, qu'on ne vous dénonçât aux tribunaux qui vous auraient fait perdre la vie ; mais voici ce que j'exige de vous : quittez votre abbaye et retirez-vous dans un des couvens de votre ordre qui sont sur les montagnes ; donnez l'argent que vous avez amassé à un honnête homme que je vous indiquerai, et qui rachetera chez les Barbares les captifs que vous leur aurez vendus.

L'abbé Anselme, pâle, tremblant et confus, promit tout ce qu'on lui demandait, et tint parole. Le public qui lui vit racheter des captifs et quitter une riche abbaye, eut une grande idée de sa piété. Anguilara le laissa jouir de

sa considération, et ne voulut pas qu'on démasquât une hypocrisie qui ne pouvait nuire.

Sandras, après son mariage, ne quitta qu'avec un extrême regret le pays où vivaient le comte de Gaëtan, Sainville, Anguilara et Dorize; mais dans l'âge de servir sa patrie, il était de son devoir d'y retourner. Isabelle suivit en pleurant l'époux qu'elle adorait. Ils s'établirent en Provence, où l'on conserve encore le souvenir de leurs vertus et de leur amour. Sainville, que son âge dispensait du même devoir, se détermina sans peine à finir ses jours entre une fille raisonnable et tendre et un jeune homme nourri de cette philosophie, qui regle le cœur sans le déssécher, et qui donne de la constance aux attachemens et aux vertus. Il reprit son logement dans cette jolie cabane qui était au centre des jardins d'Anguilara.

Le Provençal, après avoir partagé ses richesses avec la famille de son ancien protecteur, et désespérant de se venger de ceux qui l'avaient fait mettre en prison, revint s'établir en Sicile: il s'y occupa du soin d'être utile à la vieillesse de Sainville, et de veiller sur les biens de son gendre.

Le comte de Gaëtan, son fils, Anguilara, Sainville et Dorize, conserverent toute leur vie

les sentimens qu'ils avaient les uns pour les autres. Ils leur inspiraient ces attentions affectueuses, ces égards tendres, ces soins délicats qui font le charme d'une société et les délices de la vie. Aucun d'eux ne se crut jamais acquitté de ce qu'il devait à l'autre.

Les vieillards jouissaient auprès des jeunes gens du bonheur que ces jeunes gens leur devaient: ceux-ci jouissaient auprès des vieillards du calme et des amusemens doux qu'ils procuraient à leur vieillesse. Chacun d'eux voyait dans l'autre la cause de son propre bonheur; inspirés par la même vertu ils semblaient animés par un seul esprit.

Ils avaient consacré les jours de l'année auxquels ils s'étaient rendus les plus grands services; il y avait entre le logement de Sainville et la maison d'Anguilara, un petit temple qui dominait sur le jardin, comme le jardin sur les mers; il était toujours orné de fleurs, et rempli des parfums les plus doux. Le provençal avait le soin de le décorer; c'est-là que cette heureuse société se rassemblait aux jours consacrés; ils venaient y recevoir les uns des autres de nouvelles actions de graces, et les preuves les plus touchantes de leur tendresse immuable. Ils invitaient à ces fêtes ceux de leurs voisins qui avaient

pu

pu leur être utiles ; ils y recevaient ceux qu'ils avaient obligés ; ils ne manquaient pas ces jours-là de rendre à quelqu'un de la contrée quelque service essentiel. Voilà le culte que demandait la divinité qu'on adorait dans ce temple : *La Reconnaissance.*

De l'émulation.

Ce penchant qui nous fait sentir le besoin de nous trouver des forces, ou supérieures, ou égales aux forces de tout ce qui nous environne, est le soutien le plus puissant de l'émulation ; mais elle s'allie à d'autres passions dont le même penchant est la cause, et ces passions ne sont pas toujours des vertus.

Elle est souvent accompagnée de la vanité, qui semble en être le mobile le plus actif ; l'émulation de ce genre est aisée à reconnaître. Elle a un besoin continu de louanges ; elle s'occupe de toutes les minuties qui ont des succès.

Souvent le penchant à imiter est une des causes principales de l'émulation, et si la vanité s'unit encore à ce penchant, vous avez alors de ces émules importuns qui peuplent les sociétés, et qui n'ont pas d'autre caractere.

Damon arrive dans une assemblée, et la salue avec la révérence d'Eraste, qu'il a répétée le matin devant son miroir. Lorsqu'il est entré on faisait un conte plaisant, et dont on riait beaucoup; Damon est humilié, et le sera jusqu'à ce qu'il ait fait un conte; il en a un tout prêt qui n'obtient que quelques souris de politesse. Il entend parler de l'adresse de Lindor à tirer de l'arc, et le voilà tireur d'arc. Deux de ses amis se disputent les bonnes graces d'Eglé; il se met sur les rangs et prétend l'emporter. Il n'avait de sa vie regardé de tableaux; on vante en sa présence le cabinet de Dorante; il faut bien que Damon ait un cabinet. Etes-vous sobre? Il va vivre en anachorète. Vante-t-on votre bonne chere? Il devient un Apicius. Il n'avait jamais cultivé les sciences; mais un jeune prince étudie la chymie avec succès; Damon passe les jours et les nuits dans un laboratoire. On dit que son voisin est un bon raisonneur; Damon laisse là sa chymie, et pour se former au raisonnement, il prend l'habitude de disputer. Il entend parler de d'Alembert et de Diderot; il voudra demain être philosophe. Les qualités les plus minutieuses et les plus sublimes excitent son émulation. Vous n'avez sur lui aucun avantage

qu'il veuille vous laisser ; c'est l'émule de tout le monde, le rival universel, mais trop ridicule pour être détesté.

L'émulation est rarement active dans l'émule qui n'est pas un peu jaloux, à moins qu'il n'ait l'espérance fondée de surpasser ou d'égaler bientôt son rival.

L'émulation portée à un certain degré d'activité, ou sur un trop grand nombre d'objets, a souvent pour compagne la présomption.

Je passe aux objets de l'émulation.

Il faut les choisir, il faut les borner. Pour réussir dans ce dessein, l'instituteur doit bien connaître l'esprit de son éleve, les formes et le fond de son caractere, l'état auquel il est destiné, et par conséquent l'espece de mérite que sa situation l'oblige plus particuliérement d'acquérir.

C'est vers ce mérite qu'il faut diriger l'émulation de votre éleve ; alors elle n'aura rien d'inutile, de vague, de ridicule ; elle ne détournera pas notre attention de la chose dont nous devons nous occuper tout entiers. Si le jeune homme déstiné à la magistrature, prend de l'émulation pour devenir un excellent musicien, il pourrait être un médiocre magistrat. Si l'homme destiné à l'administration, devient

l'émule d'un géometre profond, il pourrait bien ne pas devenir un excellent administrateur. Je dirai plus : si l'homme qui possede un talent veut en réunir les différens genres, il est vraisemblable qu'il n'excellera dans aucun. Je sais que plusieurs hommes très-extraordinaires ont possédé plusieurs talens ou ont excellé dans plusieurs genres du même talent, mais ce n'est pas pour ceux qui leur ressemblent qu'il faut diriger un système d'éducation.

Cependant votre éleve marque-t-il à la fois un goût vif, constant, persévérant pour deux genres de talens ? Ce goût est-il capable de lui faire faire de grands efforts ? Vous pourrez soupçonner qu'il a de l'aptitude pour l'un ou pour l'autre de ces genres ; mais cela ne suffit pas pour en être assuré ; il faut qu'en cultivant ces deux talens, il ait des succès dans l'un et dans l'autre ; ce n'est pas assez encore, il faut qu'il ait des succès qui lui aient médiocrement coûté. Sans ces conditions, bornez l'émulation de votre éleve au seul genre dans lequel il peut se rendre habile. Mais n'allez pas montrer peu d'estime pour le genre auquel votre éleve n'est pas propre ; vous augmenteriez en lui un défaut trop commun parmi les esprits bornés, le mépris du talent qu'ils n'ont pas, du mérite auquel

ils ne peuvent prétendre. Apprenez-lui, au contraire, à aimer, honorer, louer toute espece de talens et de mérites, qui contribuent à rendre la société ou plus tranquille, ou plus vertueuse, ou plus aimable.

Observez si l'ambition d'égaler ou de surpasser un frere, un compagnon d'études, ne lui fait pas faire des efforts inutiles ou seulement trop pénibles; alors son ame éprouverait l'envie et la haine.

Si vous avez fait cette observation, donnez à votre éleve tout autre mobile que l'émulation; préservez-le même de celle qu'il pourrait prendre.

Ne lui demandez de travail qu'après lui en avoir fait sentir l'utilité. Répétez-lui les préceptes sur la nécessité d'être laborieux. Présentez-lui souvent les tableaux des malheurs qui suivent la paresse ou l'ineptie, et des avantages que les connaissances et le travail procurent. Employez plus rarement encore l'émulation pour exciter votre éleve à la vertu; faitez-la voir à ses yeux, et il courra l'embrasser; présentez-lui alors, non des concurrens qu'il redoute, mais des modeles qu'il peut atteindre.

Il y a certaines qualités dont les défauts opposés sont punis dans la société par la honte ou

le ridicule, vous pouvez faire naître en lui par l'émulation ces qualités, qui augmenteront le sentiment de ses forces.

L'admiration.

Admirer est un très-grand plaisir, mais il faut s'y préparer par des connaissances. L'enfant s'étonne, il n'admire pas; tout le surprend et rien ne le transporte. Il n'y a de vraie admiration, d'admiration passionnée, que celle qu'on se justifie à soi-même par des sophismes ou par des raisons.

Dans les beaux jours de la jeunesse, l'homme enchanté de se trouver sensible, cherche à exercer et à augmenter sa sensibilité. Son imagination ajoute des qualités et des charmes d'abord à l'objet de son amour, et bientôt à toutes les productions des arts et de la nature; c'est l'âge des illusions heureuses. C'est alors que l'admiration est plus appuyée sur des sophismes que sur de bonnes raisons.

Quoiqu'il y ait bien peu d'erreurs qui ne corrompent le jugement, je ne serais pas fâché de trouver à un jeune homme de la disposition à exagérer ses éloges et même à les défendre par des

sophismes. J'aimerais mieux qu'il eût ce défaut que celui de n'admirer jamais.

Ce qu'il y a de mieux sans doute, c'est que l'admiration soit raisonnable; mais cela est impossible jusqu'à ce qu'on ait des idées justes sur les qualités réunies qui rendent un objet propre à exciter dans une ame éclairée et sensible un étonnement mêlé d'amour.

Ce n'est guere avant quatorze ou quinze ans, et même après la puberté, que les enfans peuvent prendre l'habitude d'une admiration fondée en raison; parce qu'auparavant, leurs connaissances sont en trop petit nombre, et que leur ame n'a pas le degré de sensibilité qu'elle doit avoir un jour.

Cependant avant cet âge, il faut disposer l'enfant à l'admiration : portez-la d'abord sur la nature, rendez-le sensible à sa grandeur, sa majesté, ses beautés, ses présens, et vous ferez naître un sentiment qu'il pourra dans la suite opposer aux sentimens que feront naître les rigueurs de la nature. Commencez par faire remarquer à votre éleve tous les objets qui tombent sous le sens de la vue, les couleurs et les formes qui plaisent à ses yeux. La curiosité qui emporte sans cesse ses regards d'un objet à l'autre, lui permet rarement de les arrêter

sur ceux même qui lui sont le plus agréables, et ceux-ci n'excitent pas en lui un sentiment bien profond. Le plus grand plaisir qu'il éprouve lorsqu'il voit pour la premiere fois un spectacle qui l'étonne, c'est le plaisir de recevoir une sensation nouvelle et de s'enrichir de quelques idées; mais peu-à-peu les idées accessoires viennent ajouter à son plaisir.

Quand il a joui des fruits de l'été et de l'automne que promet le printems, il sent mieux les beautés de cette saison charmante. Les belles voûtes de ces forêts, les bords fleuris de ce ruisseau, ces gazons frais qu'il voit long-tems avec indifférence, il ne les admirera que lorsqu'il y aura goûté la fraîcheur et le repos après la fatigue et la chaleur; mais il y sera peut-être plus sensible que vous-même lorsqu'il pourra dire :

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Licori,
Hic nemus, hic ipso tecum consumerer ævo.

Il ne faut pourtant pas attendre qu'il ait une Licoris pour le rendre sensible aux richesses et aux beautés de la nature. Il y a peu de jeunes hommes, j'en conviens, qui admirent vivement une belle nuit avant de savoir tout ce qu'on peut faire d'une belle nuit; mais il faut convenir aussi

qu'il y a bien peu d'enfans qu'on cherche à disposer au sentiment d'admiration.

Intéressez l'amour-propre de votre éleve à placer dans sa tête ces astres qu'il regarde quelquefois avec vous ; dites-lui leurs distances et leur grandeur ; parlez-lui de l'usage qu'on a fait de ces astres pour parcourir la terre et les mers ; liez ces idées à celle de l'infini, à celles des biens que le genre humain, que lui-même doit à la connaissance des astres, et vous mêlerez quelque amour à son étonnement. Mais quand il aura joui, ou espéré de jouir, avec Licoris, de la paix et du silence de la nuit, de la douce lumiere de la lune, de l'absence des importuns, il pourra éprouver, pour un beau ciel et pour une belle nuit, les transports de l'admiration.

Les orages, les tempêtes, les tonnerres, d'autres phénomenes donnent aussi de l'admiration ; mais comme elle est mêlée de quelque terreur, ce n'est pas celle que je veux inspirer d'abord à mon éleve ; je ne lui parlerai de ces grands accidens de la nature que pour le faire passer aux momens de calme et de fraîcheur dont ils sont suivis.

Je ne dirai rien sur l'utilité de faire naître dans les enfans l'étonnement et l'amour pour les chefs-d'œuvre des beaux arts, parce qu'on

s'en occupe dans toutes les éducations Il n'y a pas d'instituteur qui ne fasse lire à son éleve Homere et Virgile, Demosthene et Cicéron. Quand il ne lui en ferait connaître et sentir les beautés que très-imparfaitement, il lui rendrait du moins le service de le préparer au plaisir de les admirer un jour.

L'admiration qu'inspirent les richesses et les beautés de la nature, doit charmer, dans ses momens d'un repos nécessaire, le laborieux cultivateur : elle charme aussi le repos du citadin; mais c'est surtout l'admiration qu'inspirent les arts, qui change en momens délicieux les momens de son ennui.

Hâtez vous de porter l'attention de votre éleve sur les belles actions, les vertus, l'héroïsme des grands hommes. C'est pour Socrate, Caton, Epaminondas, Phocion que je veux exciter son étonnement et son amour. Il opposera la mémoire de ces grands hommes aux sentimens tristes qu'exciteront en lui le spectacle des actions et des vices de son espece, et vous le préserverez de la misanthropie, la plus triste modification de notre ame.

Cependant, avant l'âge où il entend bien le catéchisme, l'enfant ne peut avoir pour les grands hommes, pour les grandes vertus, pour

plusieurs genres de belles actions, une admiration profondément sentie; il faut qu'il ait appris à connaître les avantages que la patrie, le genre-humain et lui-même peuvent tirer de la vertu, et qu'il ait acquis les idées dont se compose ce mot *vertu*.

Dans le nombre des connaissances préliminaires qu'il doit avoir, ne faut-il pas comprendre les obstacles que la vertu doit vaincre, soit les faiblesses que l'homme de bien trouve dans son cœur, soit les oppositions qu'il trouve dans la société? Comment d'ailleurs avoir une juste admiration pour un beau caractere, tant qu'on n'est pas en état d'analyser ce caractere?

Il y a une erreur assez généralement reçue par les moralistes, et qu'il faut détruire : ils disent que nous n'admirons jamais que les actions ou les ouvrages qui sont au-dessus de nos forces. Certainement, lorsque nous nous croyons capables de ces ouvrages ou de ces actions, ils nous inspirent moins d'étonnement, mais ils nous inspirent beaucoup plus d'amour. Cette vérité est prouvée par les faits. Voyez si jamais un poëte fut loué par un lecteur ordinaire ou par un poëte médiocre avec cette chaleur et ce plaisir que vous trouvez dans Voltaire lorsqu'il loue Corneille, Virgile, Racine, etc. J'ai vu

les hommes les plus illustres de mon siecle se rendre les plus grands hommages, et faire mieux encore, chercher à s'unir et s'aimer.

Pour les mêmes raisons que les enfans ne peuvent encore admirer les belles actions, les ouvrages sublimes, etc., les esprits pauvres d'idées, les petites ames les admirent très-médiocrement : ce n'est pas toujours l'envie, c'est souvent la médiocrité sans lumiere qui dénigre tout ce qui s'éleve au-dessus du commun; c'est la paresse et l'ignorance qui forment les censeurs de tout ce qui excelle. Momus, ce dieu si plaisant, ce dieu de la satyre, est fils du sommeil et de la nuit.

Je sais que la plupart de ces censeurs finiront par louer le mérite qu'ils ont dénigré d'abord, mais ils le loueront pour ne pas se commettre avec les bons juges; ensuite ils mêlent leur voix à celle de tous les hommes, et leur sentiment d'admiration est l'effet de cet enthousiasme social dont j'ai parlé.

Je vais finir en proposant aux instituteurs quelques regles sur le choix du genre d'admiration qu'ils doivent inspirer à leur éleve, et en disant quelques mots sur la maniere de l'inspirer.

Avant tout je conseillerai aux instituteurs de

ne pas imiter trop exactement le pere d'Horace, qui montrait plus à son fils ceux qu'il devait mépriser, que ceux qu'il devait admirer. Les exemples de ce dernier genre doivent être cités plus souvent que ceux du premier; surtout si vous remarquez dans votre éleve peu de dispositions à croire au mérite.

Quand vous lirez en sa présence les vies des grands hommes, ayez avec vous quelques auditeurs sensibles à la vertu; ce sera souvent dans la même compagnie que vous raconterez à votre éleve des traits de bonté, de justice, de désintéressement, etc. Vous exprimerez avec énergie les sentimens, que ces grands hommes ou ces traits de vertu vous inspirent. L'approbation de vos amis sera aussi vive que la vôtre; ces sentimens pénétreront le jeune cœur de votre éleve; il se livrera au plaisir attaché à ces douces émotions, et bientôt vous le verrez se donner des raisons bonnes ou mauvaises pour justifier et pour multiplier ses approbations.

Que les hommes les plus estimables de votre siecle et de votre patrie, soient ceux dont vous vanterez le plus les talens, les vertus et les services; parlez-lui de préférence des hommes respectables dont l'état est plus près du sien.

Socrate et Vincent de Paule peuvent être cités aux hommes de tous les états.

Conduisez-le à ces spectacles où l'on représente les belles actions et les caracteres des héros; c'est là qu'il verra les hommes rassemblés s'abandonner au plaisir d'admirer les talens et les vertus. Il sera forcé d'éprouver le même plaisir avec une multitude composée de toutes sortes de caracteres, mais qui applaudissent également à tout ce qui est héroïque et beau.

Si votre éleve est très-égoïste, s'il est peu sensible à ce qui est utile à son espece, à ce qui la releve et l'honore, s'il a des prétentions, de l'orgueil, de la vanité, etc., vous ne l'amenerez pas aisément à l'admiration du vrai mérite, et surtout du mérite contemporain.

Mais si vous l'avez rendu le sincere et vif admirateur des vertus et des talens dans les hommes qui courent sa carriere, vous serez sûr de l'avoir préservé de la funeste et détestable envie. Alors vous pourrez, avec moins de danger, faire usage du ressort de l'émulation; celle qu'il pourra prendre n'aura rien de vague ni d'exagéré; il pourra même beaucoup aimer celui dont il veut être l'émule.

La bienveillance.

Dans les notes sur la méchanceté, la cruauté, la haine, etc., en préservant mon éleve de ces vices funestes, je le disposais à la bienveillance, et j'ai essayé dans plusieurs autres notes de faire naître en lui les sentimens dont ce sentiment est composé. J'ai entretenu dans son cœur la tendresse pour ses pere et mere, pour ses freres et sœurs, pour ses amis, pour ses compagnons. Je l'ai fait jouir des plus douces affections de l'ame, et il s'en est fait une habitude. Il ne laisse échapper aucune occasion d'ouvrir son cœur à l'amour. Cet amour qui s'est exercé d'abord autour des foyers paternels, peut à présent s'étendre à tous les hommes. Mon élève ne voit dans son espece qu'une collection d'êtres semblables à ces parens, ces amis, ces concitoyens qu'il aime.

Je lui ferai sentir, autant qu'il sera possible, tout ce qu'il doit à la masse entiere du genre humain. Je lui dirai dans les occasions favorables : les hommes des pays les plus éloignés contribuent plus à votre bonheur que tous les êtres dispersés sur la surface de la terre, et que toutes les richesses de la terre, si elles ne sont

préparées et présentées par la main des hommes. Chacun d'eux doit tout à ses semblables, et surtout, comme je vous l'ai déjà dit, il leur doit son industrie et ses lumieres, il ajoute leur expérience à son expérience, leurs idées à ses idées, leur raison à sa raison.

C'est par la communication que les nations ont entr'elles aujourd'hui, qu'elles commencent à s'élever aux vrais principes de la législation, de l'administration, de la morale. Nous nous sommes éclairés dans les ouvrages des anciens, et nous nous éclairons dans ceux des nations étrangeres. L'imprimerie inventée en Allemagne, est en usage au cap de Bonne-Espérance, au Mexique et à Tobolsk. La boussole inventée à Naples, conduit les vaisseaux du Pérou, de l'Afrique et de l'Inde. L'art de mesurer le tems, perfectionné en Europe, est transporté à la Chine. Les étoffes de ce pays habillent les peuples de nos climats, et nos manufactures font les vêtemens du Tartare, de l'Africain, des habitans du Chili et de la baie d'Hudson. L'or de l'Amérique sert à nos échanges, et chez tous les peuples nos fers et nos cuivres sont utiles aux commodités de la vie. Nos subsistances sont augmentées par le travail de toutes les nations. Le froment, le riz, le manioc, le sagou, le poisson

poisson salé, etc. etc. Les alimens de l'Afrique, de l'Asie, de l'Europe, de l'Amérique, ceux de la zône torride, ceux des zônes froides, ceux des zônes tempérées, sont la nourriture de tous les peuples.

Ainsi les hommes dispersés sur le globe travaillent pour se préparer les uns aux autres, non seulement ce qui leur est nécessaire, mais ce qui leur est agréable. L'Arabie vous envoie son café, l'Américain son sucre, le Japonais son thé, les Moluques et Ceilan leurs épiceries; j'envoie partout mes vins, mes eaux-de-vie, mes huiles, etc. Le ginseng, le quinquina, la rhubarbe, la casse, l'opium, etc., les fruits, les écorces, les racines, les gommes salutaires des pays les plus éloignés nous rendent ici la santé et prolongent notre vie.

Voilà des idées que je jetterai d'abord en détail et à mesure que l'occasion s'en présentera, dans la jeune tête de mon éleve; je les rassemblerai comme je viens de faire, lorsque je les lui aurai données et fait sentir en détail. Il prendra peu-à-peu l'habitude d'unir les idées de son bonheur et de ses plaisirs à l'idée de son espece; et bientôt les étrangers ne seront plus pour lui des étrangers, mais des hommes.

Je ne lui permettrai pas d'adopter certains

préjugés qu'on dit patriotiques, et qui ne sont que barbares. Il saura qu'il faut combattre avec courage les ennemis de son pays, mais qu'après la victoire il ne faut plus leur montrer que de la bienveillance. Il pensera que l'homme juste sait voir et louer dans les ennemis de sa patrie ce qu'ils ont de talens et de vertus, et que s'il lui doit de desirer l'abaissement d'un peuple ambitieux, il ne doit désirer ni l'avilissement ni la destruction de ce peuple.

Il est aisé aujourd'hui de préserver les enfans de ces haines nationales, si communes encore dans le siecle passé. Les préjugés qui divisent les peuples, deviennent plus rares de jour en jour, et l'amour de la patrie n'est plus la haine du genre-humain.

Il est plus difficile de préserver l'enfant de cette haine naturelle contre tout ce qui s'éleve au-dessus de lui. L'aversion pour ceux qui sont d'un rang, d'un état au-dessus du sien, peut s'opposer dans son cœur au sentiment de la bienveillance. Mais il ne conservera pas cette espece d'aversion, si dès l'âge le plus tendre je lui ai donné des idées justes de l'organisation des sociétés : alors il aura vu que les grandes places, les classes supérieures sont celles où l'on fait le plus de bien aux hommes, et que ceux

qui nous conduisent et ceux qui nous défendent sont encore plus nos bienfaiteurs que ceux qui travaillent pour nous.

Nos supérieurs ne le sont ou ne doivent l'être que parce qu'ils nous sont plus utiles que nos égaux. On peut donc aimer beaucoup le prince, les ministres qui nous gouvernent, les magistrats qui nous protegent, les nobles qui nous défendent, le riche qui fait jouir de ses richesses, le génie qui éclaire, le talent qui amuse ; mais pour faire aimer à vos enfans ceux qui sont au-dessus d'eux, je renvoie à ce que j'ai dit en parlant de l'amour de la patrie, et à ce que je dois dire dans la derniere partie de cet ouvrage.

Si vous voulez qu'ils aient de la bienveillance pour les hommes des classes inférieures, il faut les préserver de ce mépris si naturel à l'homme en société, pour ceux de son espece que les institutions ou la fortune ont mis au-dessous de lui. Le mépris conduit à l'indifférence et même à l'aversion.

Gravez donc dans le cœur de vos enfans ces vérités que vous leur avez déjà fait entendre sur l'utilité des hommes du peuple et sur l'intérêt tendre que leurs peines doivent inspirer.

Les mots entraînent *les choses ;* une expression d'usage influe sur la maniere de penser et sur les

mœurs d'une nation. Si dans un pays les nobles ou les riches se servent, en parlant des hommes du peuple, des mots de *vilain*, *de manant*, *de canaille*, ils auront du mépris pour le peuple; c'est une vérité qui a eté sentie par ceux des fondateurs de religion qui ont voulu engager les hommes à s'aimer.

Le musulman riche appelle un musulman pauvre, un vrai croyant, un élu de dieu. Les parsis de toutes les conditions se donnent entre eux le nom de freres; c'est le nom que se donnaient les premiers chrétiens.

Accoutumez votre éleve à substituer aux expressions méprisantes que je viens de citer, celles de citoyen, de concitoyen, de travailleur, de cultivateur, d'artisan, etc. C'est pour le vice qu'il doit employer les termes d'aversion ou de mépris : qu'il appelle l'homme désœuvré un fainéant; qu'il donne au méchant le nom d'insensé ou d'ennemi; qu'il dise d'un grand, dur ou altier, qu'il rencontre : voilà celui qui est étranger à l'homme; ou seulement : voilà l'étranger; enfin qu'il prenne l'habitude de regarder ceux qui ont des vices comme les ennemis, et ceux qui ont des vertus comme les amis de leur espece. L'idée de vertu se liera dans sa tête avec l'idée de l'amour des hommes; l'idée de vice s'y liera avec

l'idée de haine ou seulement d'indifférence pour les hommes.

Lorsque vous lisez dans l'histoire, ou lorsqu'on vous raconte quelque vile perfidie ou des crimes atroces, doutez long-tems avec votre éleve que le récit soit véritable; insistez sur ce que la nature humaine est rarement capable de ces excès; ne croyez le fait, ne le laissez croire qu'après les plus fortes preuves. Est-ce d'une action héroïque, d'une conduite sublime dont on vous fait le récit ou la lecture? livrez-vous d'abord au plaisir de le croire et de l'admirer; accoutumez votre éleve à penser avec vous que tout ce qui est beau, noble, grand et bon, est naturel à l'homme, et que ce n'est que par une suite de circonstances rares qu'il est conduit aux grands crimes.

Entretenez dans votre éleve le penchant à la *compassion*; et par ce mot je n'entends pas la *pitié*, je le prends dans le sens des anciens: *compatir*, expliqué ou traduit, veut dire *sentir avec*. Laissez prendre à votre éleve l'habitude de partager les sentimens de ses compagnons; qu'il s'associe volontiers à leurs jeux, à leurs travaux, à leurs projets, à celles de leurs petites passions qui n'ont rien de vicieux; que dans quelques occasions il se plaise à leur ressem-

bler, à penser comme eux ; les différences désunissent. Si les hommes se plaisent quelquefois par leurs différences, c'est par leurs ressemblances qu'ils se lient. L'homme s'isole par orgueil plus que par vertu ; c'est la vanité qui fait ici presque tous les hommes singuliers.

Apprenez partout à régler et à modérer dans vos enfans ces penchans à la compassion et à l'imitation. Chez des peuples corrompus, il faut bien que l'homme vertueux soit différent de ses concitoyens. Socrate ne pouvait ressembler à l'homme du peuple d'Athènes ; mais il est vraisemblable qu'il se rapprochait des mœurs générales dans tout ce qu'elles avaient d'innocent. Il est si dangereux d'être singulier que s'il y avait un homme parfait, il devrait peut-être se permettre quelques faiblesses.

C'est dans ceux que la bienveillance domine que la pitié est vraiment utile et généreuse. Vous avez vu souffrir des hommes qui vous étaient indifférens ; soyez sincere, et avouez que vous étiez souvent importuné de leurs plaintes, tourmenté de leurs douleurs et pressé de vous éloigner d'eux. Vous avez vu souffrir des amis ; leurs plaintes vous ont attendri, leur situation vous les a rendus plus chers, leur présence vous est devenue nécessaire, et vous trouviez une

douceur extrême à leur rendre des soins. Ce que l'amitié faisait en vous, auprès de vos amis, la bienveillance le fera auprès des hommes qui vous sont étrangers. Si vous avez le sentiment de la bienveillance universelle, il n'y aura plus de malheureux qui vous soient indifférens.

Lorsque vous lisez avec votre éleve l'histoire ou les voyages, lorsque vous observez avec lui la société, éprouvez tous deux une sorte de honte des vices de votre espece; mais ne vous arrêtez pas sur ce sentiment; hâtez-vous de vous rendre fiers l'un et l'autre des vertus dont vous êtes les témoins ou que l'histoire vous raconte; dites-vous alors l'un à l'autre : voilà ce que l'homme peut faire, voilà ce qu'il peut devenir; et je suis homme.

Si vous n'avez point asservi votre éleve à des maîtres durs, si vous ne lui avez pas donné des domestiques brutaux, si son enfance n'a point été malheureuse par les rigueurs ou par l'indifférence de ceux qui l'environnaient, il ne vous sera pas difficile d'exalter dans son cœur le sentiment de la bienveillance, et il ne le perdra pas si vous continuez en lui l'envie de plaire.

La vraie politesse en est le moyen; elle nous apprend à ne point contrarier les hommes mal à propos dans leurs intérêts, dans l'emploi de

leur tems, dans leurs passions, dans leurs opinions, dans leurs prétentions; elle rend les autres contens de nous sans les tromper et sans les corrompre. Nous voyons leurs défauts; mais en nous occupant de leurs bonnes qualités, nous oublions leurs fautes légeres, et nous n'oublions pas ce qu'ils ont fait de bien.

Je dirais à mon élève: ménagez la censure, ne prodiguez pas la louange; montrez souvent de l'estime, et bien rarement de l'enthousiasme. Soyez justes dans la politesse même; prenez-garde qu'elle ne gagne du terrain sur la vérité et sur le bon sens. Ne cherchez pas trop à persuader aux autres que vous leur donnez sur vous toutes sortes de préférences; vous auriez la politesse d'un courtisan: bornez-vous à leur persuader par votre ton, vos manieres et vos égards, que vous les estimez et que vous êtes prêt à les servir.

Si vous portez dans votre cœur le sentiment de la bienveillance, il vous sera facile d'être poli sans être faux. Si vous n'éprouvez pas ce divin amour de l'humanité, soumettez-vous souvent à prendre le ton et les manieres qui l'expriment, ce sera moins le feindre que vous exciter à le sentir; vous commencerez par être poli, et vous finirez par être humain.

La politesse que je desire à mon éleve, celle qui convient à l'homme de bien, ne doit être que l'expression du sentiment de la bienveillance; mais elle ne doit pas être la même entre les hommes de différens états, avec les gens en place, avec les grands. Avec ceux qui, par leurs talens ou par leurs services, ont mérité la gloire, que votre politesse exprime une bienveillance zélée et respectueuse; avec vos égaux, une bienveillance mêlée d'estime et d'égards; avec vos inférieurs une bienveillance attentive et tendre.

Les hommes ont établi une multitude de petits devoirs qui les préservent de s'accuser réciproquement de mépris ou d'indifférence, sans donner à ces devoirs la même importance qu'à d'autres plus essentiels. Il faut apprendre à votre éleve à ne pas les dédaigner. Les visites, certains soins, certaines attentions sont des dettes qu'il faut payer avec scrupule et qu'il ne faut pas exiger avec rigueur. Celui qui examine sans cesse si les hommes lui rendent ce qu'ils lui doivent, a beaucoup d'égoïsme. Il faut dans ce genre recevoir avec reconnaissance, et se plaire à donner plus qu'à recevoir.

Ne mettez point entre les mains de vos enfans les livres de ces moralistes dont l'orgueil et l'humeur sont le génie, et qui n'ont observé

l'homme qu'avec les préventions de leur caractere ; éloignez d'eux ces déclamateurs empressés à censurer leur siecle et leur patrie, et qui ferment les yeux sur les vertus dont ils peuvent être les témoins. *Mépriser les hommes*, dit le Chu-King, *c'est ruiner la vertu.*

Prévenez donc vos éleves contre les sophistes qui prétendent que notre espece se dégrade de jour en jour, et qui ne voient pas que depuis un siecle, elle a peut-être autant gagné par les mœurs que par les lumieres. Faites-leur voir que l'homme, forcé par la nature de chercher le bonheur, ne l'a jamais fait dépendre, autant que dans ce siecle, du bonheur des autres, et qu'enfin il tend sans cesse à devenir meilleur, parce qu'il tend sans cesse à devenir plus heureux.

Les enfans d'un censeur amer sont rarement les amis de leur espece ; les enfans de l'homme tendre et juste savent aimer et pardonner. Leur aversion pour le méchant est mêlée de pitié, et leur admiration pour l'homme vertueux est mêlée d'émulation et d'amour.

Présentez souvent à vos enfans les tableaux ou sublimes ou agréables des sociétés les plus heureuses. Transportez-les aux beaux jours de la Grece, mettez-les sur la scene des jeux olympiques, où ceux des Grecs qui s'étaient distin-

gués par de belles actions, par des services rendus à leur patrie ou à l'humanité, étaient applaudis par un grand peuple, rassemblé pour décerner des prix au génie, à l'adresse ou à la beauté. Montrez-leur Athènes au retour de Platée et de Salamine, et dans le tems où ont régné les douces lois de Solon, ils verront un peuple que distinguaient l'amour de la patrie, la science militaire, l'amour de la gloire, l'amour des arts, la simplicité des mœurs et l'amitié.

Rappelez à vos éleves le génie, le goût des poëtes, des historiens, des orateurs, des sculpteurs, des peintres d'Athènes; mais parlez-leur plus souvent encore d'Aristide, de Socrate, de Phocion; conduisez-le dans les jardins d'Epicure, ce berceau d'une philosophie qui dès sa naissance a été utile au monde et le devient toujours davantage.

Passez d'Athènes à Lacédémone; admirez avec vos éleves un peuple heureux par les seules vertus qui tiennent au courage et à la puissance sur soi-même, un peuple chez lequel l'enthousiasme pour la patrie et pour les lois étaient une habitude.

Citez à vos éleves les Thermopiles, mais citez-leur surtout ce roi Théopompe qui créa les

éphores pour modérer l'autorité des rois. Préférez-le à Léonidas même, parce qu'il est plus difficile de sacrifier son pouvoir que sa vie. Cependant ne vous arrêtez pas long-tems à Lacédémone : on n'y voit pas assez le sentiment de la bienveillance universelle ; et en admirant ce peuple il est impossible de l'aimer.

Vous verrez chez les Romains le plus grand caractere, se développant toujours avec la plus grande énergie. Aimez avec vos éleves Publicola, Camille, Paul Emile, les deux Scipions, Cicéron, Caton d'Utique; ils avaient de la bienveillance. Plaignez-vous de trouver trop peu ce sentiment dans les mœurs romaines et même dans les écrits qui nous sont venus des Romains. En admirant ce peuple destiné à de si grandes choses, il faut bien se garder de l'appeler le premier des peuples, et ses héros les premiers des héros.

Je lui préférerai les Arabes, quoiqu'ils aient eu le fanatisme de religion et celui des conquêtes. Je montrerai que si les Romains ont excellé dans la guerre, leur politique a été plus funeste au genre-humain que le prosélitisme conquérant des Arabes. De plus, les Romains ont retardé dans tous les genres les progrès de nos connaissances, et nous devons aux Arabes

de nouvelles lumieres sur la chymie, l'astronomie, la médecine, la botanique, la géographie, la science des nombres.

Une nation placée à l'extrémité orientale de notre continent, se regarde depuis des milliers de siecles comme une seule famille : ses lois antiques, les édits de ses empereurs, les rites qui prescrivent les manieres, tendent à y établir le gouvernement paternel et l'opinion que tous les hommes sont freres. Arrêtez long-tems les regards de vos éleves sur ce peuple, humain jusques dans son code criminel. Le châtiment du Chinois coupable, s'il est pauvre, est souvent d'être condamné aux travaux publics ; s'il est riche, à secourir de son argent la vieillesse et la pauvreté. L'esprit de bienfaisance y regne dans l'administration comme dans le peuple : tandis que le prince y fait creuser des canaux, construire de longues routes, établir des hôpitaux, on voit des citoyens de tous les états bâtir à leurs frais des hôtelleries, travailler volontairement à la réparation d'un chemin, y planter des arbres et préparer aux voyageurs des hospices et de l'ombrage.

Parmi les peuples qui doivent rendre à vos enfans leur espece ou respectable ou chere,

gardez-vous d'oublier les anciens Péruviens ; rappelez leurs jours de fêtes, employés à cultiver le champ du vieillard ou de l'orphelin ; faites mention de leurs belles lois qui obligeaient les hommes à se faire mutuellement du bien ; parlez de cette humanité qu'ils portaient jusques dans la guerre : ils semblaient n'attaquer leurs voisins que pour leur ôter des usages barbares ; ils voulaient les attirer à leurs mœurs aimables, et desiraient moins la soumission que le bonheur des vaincus.

Il n'y a peut-être pas à présent de nations qui aient d'aussi belles lois et un aussi beau caractere ; mais si dans une grande partie du globe on voit les effets cruels de la superstition, de l'ambition, d'une politique erronnée, de l'avarice nationale, on voit de jour en jour les progrès de la bienveillance universelle. Déjà disparaissent peu-à-peu les différences exagérées, les préjugés mal conçus, les institutions qui séparaient trop le citoyen du citoyen, l'homme de l'homme. *L'Europe se chinoise*, disait, il y a quelque tems l'abbé Gagliani ; cela veut dire que nos lois deviennent moins barbares, que nos mœurs s'adoucissent et que notre raison se perfectionne. Chez la plupart des peuples, l'état actuel des choses

ne donne pas encore un plaisir bien pur au philosophe qui les observe, mais il lui donne beaucoup d'espérances.

Faisons revenir un moment Babouc sur la terre, et avec cette justesse d'esprit et cette aimable indulgence qui faisaient son caractere, donnons lui un peu de cette philosophie qui prévoit les effets que doit avoir tôt ou tard l'augmentation qu'il voit dans notre luxe. Il y trouve plus de commodités que de faste; il voit que depuis son voyage, l'industrie est augmentée, et que l'homme force la nature à multiplier ses jouissances avec un goût plus sûr et moins de vanité. Il trouve sur les phisionomies plus d'espérances et moins d'inquiétudes qu'il n'en voyait autrefois; il y voit plus de bienveillance et d'amour. Et de quels sentimens généreux, de quels travaux, de quels sacrifices, de quelles vertus cette aimable passion n'est-elle pas la cause? C'est elle qui fait fonder des institutions pour rendre l'homme plus sage, ou pour le mettre à l'abri de toutes les miseres. Babouc trouve que le magistrat et l'administration veillent partout à la défense du laboureur et de l'artisan. Ce que Babouc croit voir, et qui lui plaît beaucoup, c'est que la récompense la plus desirée par ceux qui sont à la tête des

nations, c'est de faire dire aux hommes qu'ils conduisent : *Vous m'avez bien conduit.* C'est que la récompense la plus vivement sentie par les hommes des classes inférieures, est de se faire dire par leurs concitoyens, par leurs chefs : *Vous m'avez bien servi.* Babouc voit bien encore un peu de folie, des passions vicieuses ; mais elles se voilent, en attendant qu'elles se corrigent. En vérité, dit Babouc, cette nation devient véritablement estimable ; sa raison se perfectionne : ce qui pourrait hâter le moment de son bonheur, ce serait la connaissance de certaines vérités qui ne sont pas encore assez répandues.

Laissons le génie reprendre son vol vers les cieux, et disons encore quelque chose du sentiment de la bienveillance. La nature nous a compris dans le nombre des animaux que ce sentiment unit entr'eux. Le tigre, isolé du tigre, ne voit dans les vastes régions qu'il effraie que sa proie ou ses ennemis ; le lion n'attend pas du lion sa force et sa sécurité ; il cherche seul ce qu'il doit combattre et dévorer, tandis que les castors, utiles aux autres castors, forment leur république paisible ; que des abeilles innombrables construisent de concert leur cité, et que plusieurs animaux qui travaillent moins

au

au bien commun, s'assemblent et vivent réunis.

L'homme suit comme eux le troupeau de son espece ; ses besoins et ses réflexions l'y attachent sans cesse. L'humeur et la mélancolie le poursuivent dans la solitude, et il retrouve dans la société le contentement et la joie. Avec quel transport le voyageur dans une île déserte reconnaît-il la trace de son semblable ? La nature, qui était morte à ses yeux, a repris la vie, et toutes ses espérances renaissent.

L'homme a besoin de deux guides, la raison et l'amour. Le premier nous montre la route, et l'autre nous donne la force de la suivre. L'amour semblable au soleil vivifie et réjouit la nature ; celui qu'il enflamme est l'ami de tout ce qui l'environne ; il l'est des hommes les plus éloignés ; il franchit le cercle étroit de sa famille, de son pays et de son siecle. Il voudrait être utile aux peuples de tous les climats, aux races futures. Si Jupiter et Saturne étaient habités par ses semblables, ils ne lui seraient pas indifférens ; il voudrait savoir s'ils sont heureux, et peut-être s'affligerait-il quelquefois de sentir qu'il ne peut contribuer à leur bonheur.

L'amour est la santé de l'ame ; c'est lui qui la préserve de toutes les passions funestes. L'ame

que remplit le divin sentiment de la bienveillance, peut-elle haïr, rechercher la vengeance, être tourmentée par l'envie, accessible à la cruauté ? Eh ! la douleur de ses semblables est sa propre douleur ; leurs plaisirs sont ses plaisirs ; elle s'honnore de leurs talens ; elle jouit de leurs succès. Pourrait-elle être sans activité et sans courage ? Non, elle veut servir ou défendre ce qu'elle aime, malgré la peine et le danger ; elle ne forme que des projets bienfaisans ; elle les suit avec force, avec persévérance. Le sentiment de la bienveillance nous rend censeurs scrupuleux de nous-mêmes ; nos moindres fautes nous paraissent graves, celles des autres nous paraissent légeres.

La vertu sans l'amour, dit Hiérocles, est une vertu impie et sans dieux. Lorsque l'amour ne remplit pas notre cœur, nous avons quelquefois de l'exactitude et jamais du zele ; nous nous abstenons du mal par la crainte de ses suites, et nous faisons le bien avec froideur. La sécheresse gâte nos bonnes actions. Si nous pouvons être utiles, nous ne pouvons être agréables. Celui qui n'est bon pere, bon époux, bon ami que par principes, ne contente ni ses enfans, ni son ami, ni sa femme. Rarement même il fait pour eux tout ce qu'il doit faire ; et s'il ne leur

manque pas dans leurs besoins, son cœur manque toujours à leurs cœurs.

Le vertueux sensible marche sans contrainte dans la route de ses devoirs ; ses pas sont libres, sa démarche est facile ; il a les graces de la vertu. Il voit naître dans les autres la bienveillance qui est en lui.

De toutes les passions vertueuses, la bienveillance est la plus promptement imitée ; la sentir c'est l'inspirer, la voir c'est la partager. Est-elle dans votre cœur ? elle est dans vos regards, dans vos manieres, dans vos discours. Votre présence reconcilie les ennemis, et la haine qui ne peut pénétrer dans votre cœur, n'habite pas même autour de vous.

Ce sentiment d'amour qu'on cherche en soi et qu'on desire dans les autres, les hommes s'apperçoivent bientôt si vous en êtes privés : alors ils vous soupçonnent d'être injustes et ingrats. Auront-ils tort ? Quelle raison l'homme juste peut-il avoir de ne pas aimer les hommes ? De quel service sera-t-il reconnaissant, s'il ne l'est pas de ceux qu'il doit à son espece entiere ?

Pour moi, je penserai toujours que le plus indipensable de mes devoirs est de cultiver en moi le sentiment de la bienveillance. J'étudierai les obligations que ce devoir m'impose, elles me

seront cheres; je me dirai, et je dirai à mon éleve, à quoi nous obligent les nœuds de l'amitié, de la parenté, de la patrie, etc.

Je ne croirai pas qu'il y ait en moi de véritables vertus, si je n'y trouve pas la bienveillance. Je préférerais l'exercice de ce sentiment aux richesses, à la puissance, aux honneurs, et même à la gloire. Je penserais comme Périclès mourant, à qui ses amis parlaient de ses victoires et des succès de son administration. Vous oubliez, leur dit-il, que dans le tems de ma puissance, je n'ai affligé aucun de mes concitoyens. C'est ainsi qu'exempt des remords que doit entraîner l'oubli du premier des devoirs, je conserverai le calme et la sérénité dans mon ame. Si je venais à perdre le sentiment de la bienveillance, je ne reconnaîtrais plus mon cœur. Je ne serais plus moi-même; humilié de ma métamorphose, il me semblerait que dégradé de la qualité d'homme, j'en conserve à peine la figure.

De la bonté.

On demandait à Mme de Montausier, qui visitait fréquemment les hôpitaux, comment elle pouvait supporter le spectacle de tant de douleurs : c'est, dit-elle, parce que je les soulage. Voilà la bonté. Sans doute elle tient beaucoup à notre organisation. Cette *douceur du sang*, comme Driden l'appelle, n'est pas accordée à tous les hommes ; mais il n'y en a point que la nature ait condamnés à ne pas être bons.

Les passions nuisent plus en nous à cette aimable qualité que notre constitution ; elles peuvent nous occuper assez de leurs objets pour éteindre en nous le sentiment de la bienveillance et celui de la pitié, qui composent la bonté. L'avare, l'ambitieux, le voluptueux, l'homme avide des jouissances du luxe, ne peuvent avoir une bonté continue, mais ils peuvent en éprouver les mouvemens ; que ces mouvemens ne soient pas long-tems étrangers à votre éleve.

Il ne faut pas commencer par lui démontrer les avantages que procure à ceux qui la possedent la qualité que vous voulez lui inspirer.

Lorsque vous avez à combattre dans votre élève ces passions odieuses dont j'ai parlé dans la premiere partie de ce commentaire, vous pouvez employer les raisonnemens, les dogmes, les préceptes; par la même raison que vous employez les menaces, les châtimens, les privations, vous liez les idées d'ennui, de dangers, de douleur avec celle du vice dont vous voulez faire perdre l'habitude. Vos leçons seront la premiere des punitions de l'enfant, et ne seront pas inutiles; 1°. parce qu'elles l'ennuieront; 2°. parce que vos démonstrations sont éclaircies et appuyées par sa conscience; il a souffert des passions que vous voulez guérir, et des remedes dont vous faites usage.

Commencez d'abord par multiplier en sa présence vos actions de bonté. Vous le pouvez, quel que soit votre état. Si vous êtes riche et puissant, dit le livre de Job, qu'à votre arrivée la veuve et l'orphelin chantent de joie. N'avez-vous rien à donner, dit encore le même livre, soyez l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.

Vos biens, sans doute, seront la ressource du pauvre; mais les hommes avec lesquels vous vivez, ont de l'aisance; cherchez à multiplier ou à leur faire sentir plus vivement leurs plai-

sirs. Secondez-les dans le dessein d'être toujours vertueux ; consolez, dissipez leurs douleurs passageres. Sont-ils humiliés de leur état ou de leurs fautes, relevez leur courage ; étudiez leurs volontés, et autant que cela se peut sans faiblesse et sans crime, conformez-y la vôtre : l'homme bon est complaisant.

Que votre éleve, confident de vos bonnes actions, le soit plus encore de la joie qui les a suivies ; que vos discours, vos regards, vos gestes l'expriment ; soyez heureux par la bonté, et votre éleve sera bon pour être heureux.

Après avoir essayé le pouvoir de vos exemples, il ne faut pas tarder à faire faire à votre éleve de bonnes actions ; mais si vous lui faites donner à un pauvre auquel il ne prend aucun intérêt, vous le rendez libéral, et vous ne commencez pas encore à le rendre bon. Qu'il donne à quelqu'un qu'il aime ; c'eſt ainsi qu'il faut lui faire essayer le plaisir de donner.

Vous pouvez cependant faire parler la pitié à son cœur. Qu'il soit d'abord importuné de la peine qu'il va consoler ; en attendant qu'il sente la joie d'avoir été bon, il sentira le plaisir d'être soulagé.

Parlez-lui de ceux qui souffrent, plutôt dans les momeus de ses peines que dans les mo-

mens de ses plaisirs ; sa compassion en sera plus vive.

N'employez que le plus tard et le plus rarement que vous le pourrez, le desir des louanges, l'amour de la considération ; vous mettriez la vanité à la place de la bonté, et il s'en manque bien que leur maniere d'obliger soit la même.

S'il voulait différer une bonne action, parce qu'il en serait détourné par quelque passion, faites-lui comparer les plaisirs qui suivent la bonté, aux plaisirs que lui promet sa passion ; ces derniers, pour peu que vous soyez habile, perdront à la comparaison.

Faites-lui faire quelques réflexions sur les secours sans nombre que promet à la bonté le sentiment de la reconnaissance. Qu'il l'espere ; mais il ne doit jamais le demander. Saisissez les occasions de lui faire voir que la bonté fait supporter la sottise et pardonner à la folie ; disposez-le à l'indulgence, c'est l'effet d'une patience raisonnée ou de la bonté. La bonté indulgente est la vertu qui convient le plus à l'homme : la justice exacte semble ne devoir être exercée qu'entre les dieux. Que la bonté soit soumise à la justice, et qu'elle accorde de préférence ses soins, ou ses bienfaits,

au mérite malheureux et au travail peu récompensé.

La générosité.

L'homme bon s'occupe des intérêts des autres, et quelquefois ne voit pas les siens. L'homme généreux les voit et les abandonne ; la bonté s'oublie et la générosité se sacrifie. Il entre d'ordinaire plus d'amour et de pitié dans la bonté ; l'élévation de l'ame, le plaisir de jouir du sentiment de ses forces, le vrai courage, ont plus de part aux sacrifices que la générosité s'impose. Si les actions généreuses étaient l'effet d'un calcul et d'un résultat ; si, comme dit Larochefoucauld, le généreux donnait tout pour avoir tout, il serait louable encore, il serait utile ; mais il n'aurait rien de cette aimable qualité que je voudrais faire germer dans le cœur de mon éleve.

S'il est véritable bon, et qu'il ne soit pas faible, il deviendra facilement généreux ; ferme dans ses peines, il versera en secret de nobles larmes sur le sort de la vertu malheureuse. La passion à laquelle il se sent forcé de consacrer la plupart des momens de sa vie, c'est ce desir de procurer ou de la sécurité ou du

contentement ou des plaisirs à tout ce qui l'environne ; il se trouve sans contenance avec ceux qu'il ne peut obliger.

Donnez à votre éleve l'habitude de protéger le faible, soit parmi ses compagnons, soit même dans les animaux, de défendre l'absent, de rapprocher de lui ses inférieurs. Faites-lui un devoir des actions de ce genre, faites-lui-en un point d'honneur ; apprenez-lui à compter pour peu les sacrifices des petites jouissances, à sacrifier de grands plaisirs et les intérêts du moment. Le malheur est que les grandes récompenses sont dans l'avenir, que l'enfance ne les connaît pas, et que l'adolescence ne sait point les attendre.

L'homme généreux ne doit pas, ne peut pas, lorsqu'il sacrifie ses intérêts à ceux des autres, compter sur leur reconnaissance ; il ne l'attend pas, il ne la voit pas : au reste, il n'y a pas un grand nombre d'hommes qu'on puisse rendre généreux ; c'est à vous à bien connaître votre éleve avant de faire cette noble tentative.

La générosité est une vertu qui peut convenir à tous les états ; mais il est plus nécessaire, et en même tems plus facile de l'inspirer à ceux qui doivent avoir le plus d'influence sur la destinée de leurs semblables ; c'est l'espece de vertu

qui les préservera le plus sûrement des abus de la puissance.

Au reste, d'après ce que j'ai dit de l'effet des passions les unes sur les autres; d'après ce que j'ai dit sur la maniere de prévenir l'égoïsme, d'inspirer l'activité, la bienveillance, la bonté, &c. vous pouvez deviner les moyens de rendre votre éleve généreux. Quel que soit son état, il peut l'être.

Sous le regne du grand calife Aaron Al-Rachild, vivait à Bagdat le célebre Barmécide. Il était né dans une famille nombreuse et opulente, et il était le plus opulent de sa famille; on parlait dans tout l'Orient de ses immenses trésors et de l'usage qu'il en savait faire; on n'avait point eu jusqu'alors l'idée d'une magnificence telle que la sienne. Les sujets et le prince avaient également part à ses dons. Un fleuve séparait-il deux provinces, Barmécide y faisait construire des ponts; la sécheresse avait-elle rendu stérile une des contrées de l'empire, Barmécide y faisait creuser des canaux; des peuples s'étaient-ils réunis contre le calife, Barmécide lui ouvrait ses trésors. Le calife lui fit voir un jour des pierres précieuses que des rois de l'Inde lui avaient envoyées; Barmécide lui en offrit le lendemain de plus précieuses.

Il donnait à ses amis et à ses ennemis ; l'envieux même avait part à ses richesses et cessait de les envier. Au pauvre, il procurait de l'aisance ; à l'homme aisé, des richesses ; à l'homme riche, des plaisirs. On ne voyait plus ensemble le mérite et l'indigence. Barmécide apprit que les Ommiades étaient errans et pauvres dans les montagnes du Candahar ; il obtint d'Aaron qu'il les laisserait tranquilles ; et lui, quoiqu'ils eussent persécuté sa famille et lui-même, il leur fit passer en secret des sommes assez considérables pour qu'ils pussent vivre selon leur rang. Un jour on s'entretenait d'une fête que Barmécide avait donnée au calife, et des présens qu'avaient reçus tous ceux qui avaient seulement entrevu la fête : il faut convenir, dit Aaron, que Barmécide est le plus généreux des hommes.

Le visir Osman s'approcha du calife et lui dit : il y a dans le Mézanderan un descendant des mages plus généreux encore que Barmécide. Aaron fut étonné et demanda ce qu'avait fait ce Guebre pour qu'on pût le comparer au plus généreux des Musulmans.

Commandeur des croyans, répondit le visir, ce Guebre, fils d'un laboureur du Corazan, qu'on nomme Meruza, n'avait qu'une sœur ; elle était belle, sensible et sage : ces enfans

avaient l'un pour l'autre le goût et la tendresse que la nature et leur religion devaient inspirer à deux jeunes gens aimables destinés à s'épouser ; mais ils n'avaient pas cette yvresse, ce délire de l'amour qu'éteint nécessairement l'habitude d'être toujours ensemble. Cependant tous deux attendaient avec impatience le moment de leur mariage. Mohu (c'est le nom du jeune Guebre) disait à sa sœur : que ma vie sera heureuse ! Je l'emploirai toute entiere à vous servir et à vous aimer. Ils avaient un parent pauvre qui, de la culture d'un petit champ, vivait avec son fils à peine dans l'adolescence. Ce parent mourut. Mohu dit à son pere : le fils de notre parent est sans force et sans expérience ; donnez-lui un asyle dans votre maison ; vous l'instruirez à la sagesse et à l'agriculture ; je cultiverai avec lui son champ. Elmin (c'est ainsi qu'on nommait le jeune Guebre) fut reçu chez Meruza : ce jeune homme était beau, vertueux et tendre.

Il jouit avec yvresse des services et de la bienveillance d'une famille innocente et sensible. Mohu lui donna son cœur, et reçut le sien ; mais la jeune Elija, sa sœur, sentit auprès d'Elmin une inquiétude et des sentimens dont elle n'avait pas eu l'idée. Le jeune Elmin ne

pouvait détourner ses regards d'Elija. Ils se cherchaient sans cesse, et ils se trouvaient toujours. Ils avaient mille choses à se dire, quoiqu'ils ne dissent pas celle qu'ils avaient le plus d'envie de se dire. Elija ne répondait plus qu'avec distraction aux soins délicats et empressés de son frere. Il lui en fit des reproches doux et tendres; il affligea sa sœur et ne put la changer. Il fut malheureux, mais sur-tout d'avoir affligé sa sœur. Il devint triste et sombre; ses yeux étaient abattus; les roses de la jeunesse n'embellissaient plus son visage. Un jour après l'avoir attendu long-tems, on le chercha dans sa chambre, où l'on trouva ce billet pour Méruza : unissez, par le lien sacré, Elmin et Elija; leurs cœurs sont unis, et ils vous aiment. Vous recevrez d'eux les soins que vous pourriez attendre de mon cœur. Je vais chez Alsofan, ce riche parent que nous avons à Bassora; il m'a promis de m'employer dans ses affaires. J'espere que mon travail me procurera des richesses, qui augmenteront le bonheur d'Elmin et d'Elija, et l'aisance de votre vieillesse.

Alsofan était le négociant le plus opulent de Bassora; il envoyait des vaisseaux à Mélinde, dans le Gange et au Cathai; il possédait à la campagne une belle maison, environnée de

jardins, de vignes, de champs de riz et de froment. Il plaça dabord Mohu dans ses comptoirs; en fort peu de tems il fut frappé de ses talens et de son exactitude. Un jour il le fit venir dans sa chambre et lui dit : Porozi, le chef de mes facteurs, est un homme qui marche dans les voies de la vertu; mais le rayon de Mitra n'a pas éclairé son intelligence. Il fait des fautes qui nuisent à mon commerce, et il n'est pas assez assidu à son travail. Je compte dans peu lui ôter sa place, et vous l'occuperez. Mohu donna depuis ce moment des conseils à Porozi; bientôt celui-ci le consulta dans toutes ses affaires, et cessa de faire des fautes. Ce chef des facteurs avait une femme qu'il aimait beaucoup, et des enfans en bas âge. Depuis qu'il était secondé par Mohu, il pouvait donner plus de tems aux plaisirs d'époux et de pere, et il était heureux. Alsofan fit encore venir Mohu dans sa chambre, et lui dit : j'avais mal connu Porozi; c'est un homme aussi habile que vertueux, et je lui conserverai sa place. Mohu fut charmé, et continua de donner ses conseils à Porozi. Cependant Alsofan fit encore venir Mohu, et lui dit : Mohu, je vous estime, vous m'êtes cher, et je veux avancer le moment de votre fortune. Voilà 100 tomans que vous

pouvez mettre dans mon commerce. Quelque tems après Alsofan envoya Mohu à sa maison de campagne ; vous méritez, lui dit-il, toute ma confiance. Le fils de Meruza doit posséder à fond la divine science de l'agriculture ; voyez si Mocodor conduit mes biens avec intégrité et avec intelligence : je vous donne un pouvoir absolu sur lui et sur mes esclaves. Mohu partit après avoir laissé des mémoires à Porozi sur la conduite qu'il devait tenir dans plusieurs affaires.

Mohu trouva la campagne d'Alsofan bien cultivée : Mocodor était intelligent, laborieux, éclairé, mais dur envers les esclaves qui étaient sous ses ordres. Les infortunés devinent aisément le cœur de l'homme généreux. Un jour les esclaves d' Alsofan, dépouillés de leurs vêtemens, se présenterent devant Mohu ; le plus vieux d'entre eux prit la parole et lui dit : jettes les yeux sur nos membres décharnés et livides ; voilà l'état où nous a réduits l'excès des travaux ; nous languissons, et on nous punit de languir. Plusieurs d'entre nous sont morts ; le reste demande aux dieux de pouvoir bientôt ensevelir dans le sein de la terre ces membres énervés qui ne peuvent plus la rendre féconde. Fais-nous mourir, et venges-nous de Mocodor. Mocodor, dit

dit Mohu, sera sacrifié à la justice et non à la vengeance. Vivez pour servir et pour aimer Alsofan qui est innocent de vos maux. Mocodor fut renvoyé. Les esclaves reprirent leurs forces et leur santé. Mohu leur fit présent d'une partie des 100 tomans que lui avait donnés Alsofan. Tout le monde, disait-il, doit des dédommagemens à l'innocent qui a souffert l'injustice et la douleur. Mohu emporta dans Baſſora l'amour et les bénédictions des esclaves d'Alsofan; celui-ci augmenta les gages de Mohu; et crut pouvoir lui confier un vaisseau qu'il envoyait au Cathai. Il lui fit encore présent de 100 tomans qu'il lui permit de placer sur les fonds du vaiſſeau.

De la premiere somme que Mohu avait reçue d'Alsofan, il en avait d'abord envoyé 20 tomans à son pere, et autant à l'époux d'Elija; il écrivit à cette sœur si chérie : je veux vous annoncer que tout me réussit; mais voici le premier jour où je jouis de mes succès. Consolez notre pere; aimez toujours Elmin, et souvenez-vous de Mohu.

Au moment où il s'occupait du soin de faire charger le vaisseau, il vit un de ses matelots qui versait des larmes; il lui en demanda la cause. J'ai une mere, dit ce matelot, elle commence

à éprouver les infirmités de l'âge avancé; mais, lui dit Mohu, pendant votre voyage, restera-t-elle sans secours ? Elle vivait, dit le matelot, du prix de mon travail, et d'une rente placée sur un des plus riches habitans de Bassora. Depuis quelques mois, cette rente et mon travail ne suffisaient pas pour rendre sa vieillesse douce et tranquille : j'ai vendu la rente, j'ai laissé le tiers des fonds à ma mere, j'emporte le reste, avec quelque espérance de l'augmenter par le commerce. Je ne dépenserai pas les gages que vous me donnerez ; ce qui pourra m'en rester et les profits de mon commerce, serviront à remplacer les fonds que ma mere va consumer. Pendant votre absence, dit Mohu, personne ne prendra-t-il soin d'elle ? Seigneur, reprit le matelot, elle aura une parente sage et douce qui lui donnera ses soins; mais, ajouta-t-il, en fondant en larmes, elle n'aura pas ceux d'un fils. Mohu l'embrassa, et lui dit : restez avec votre mere ; travaillez auprès d'elle et pour elle ; laissez-moi l'argent que vous destiniez au commerce, je le ferai valoir, et permettez-moi d'y ajouter les gages que je vous destinais.

Il y avait auprès de Bassora, dans une petite maison entourée d'un jardin, un Guebre et sa femme, que leurs mœurs avaient rendus respec-

tables, malgré la pauvreté et leur religion. Ils n'avaient qu'une fille; elle était de la plus grande beauté; elle avait toutes les vertus que les leçons et les exemples de ses parens avaient pu lui donner. Ils avaient éprouvé dans leur petit enclos des inondations et d'autres accidens que leur pauvreté ne pouvait réparer. Leur fille, affligée de leur situation, leur proposa de la vendre à Bagdad, et d'employer pour eux le prix de sa liberté. Le Guebre et sa femme ne pouvaient se déterminer à ce sacrifice, dont la seule idée leur déchirait le cœur; il était plus cruel encore pour celle qui l'avait proposé. Mohu alla les trouver : vous avez, leur dit-il, 20 tomans sur le vaisseau que je vais monter; à mon retour ils seront au moins doublés; recevez encore ces 10 tomans, et employez-les à réparer votre héritage. La belle Neriza, la fille du Guebre, arrosa les mains de Mohu de larmes de joie. Mohu fut frappé de sa beauté et de son air noble et tendre; il crut démêler dans la joie de cette belle fille le plaisir de conserver la liberté de donner son cœur.

Mohu partit enfin sur un vaisseau chargé de richesses. Il avait déjà doublé Ceïlan, et il arrivait au cap de ces Malais dont les courses désolent toutes les mers; il vit un faible vaisseau

attaqué par un puissant corsaire de Malaca. Vos Etats, seigneur, étaient alors en paix avec les pirates de ces contrées; mais Mohu pensait que la défense du faible nous donne les mêmes droits et nous inspire plus de devoirs que la défense de nous-mêmes. Il vole au secours de l'Indien, et prend le corsaire qu'il renvoie après l'avoir désarmé.

Arrivé au Cathai, il vendit sa cargaison dans peu de jours, parce qu'il voulait, en gagnant beaucoup, que ceux qui négociaient avec lui, gagnassent quelque chose; par la même raison, il eut bientôt acheté les marchandises qu'il devait rapporter à Bassora: il n'y en rapporta qu'une partie; son vaisseau était trop chargé, et dans une tempête il fit jeter à la mer quelques-unes des richesses qui lui étaient propres. Il sauva toutes celles des malheureux qui avaient fondé sur son voyage leurs plus grandes espérances.

De retour à Bassora, il se trouvait assez de biens pour lui-même, mais trop peu pour les autres. Il dissimula sa situation, dans la crainte que quelque malheureux n'osât plus implorer ses secours.

Il allait souvent voir le pere et la mere de Neriza; ils étaient dans l'aisance. Neriza était

plus occupée d'eux et du soin de soulager la veuve et l'orphelin, que des hommages que lui rendaient les jeunes gens de la ville les plus distingués. C'était sur-tout au milieu de cette famille heureuse que Mohu jouissait du bien qu'il avait pu faire. Il leur confia un jour qu'il voulait quitter Bassora et acheter une métairie dans le Mézanderan : c'est, disait-il, un pays abandonné que nos ayeux ont fait fleurir. Les canaux du grand Cosrou y attendent des mains industrieuses pour recevoir encore les eaux des fleuves et fertiliser la terre. Mon industrie et mes bienfaits y rappelleront l'aisance ; sans une grande fortune, j'y ferai de grands biens. Avec peu de richesses, on peut rendre heureux le pauvre des champs, et il faut beaucoup de richesses pour rendre heureux le pauvre des villes. Je regretterai mon bienfaiteur Alsofan. Je vous regretterai ; cependant si j'apprends que Neriza trouve un époux digne d'elle.... En prononçant ces mots, ses yeux devenaient humides, et retenaient des larmes ; les yeux de Neriza étaient en pleurs. Les parens de cette belle fille laisserent voir le desir qu'ils avaient de l'avoir pour gendre ; il tressaillit de joie ; mais il n'accepta qu'après s'être assuré que Neriza serait heureuse. Je le serai, s'écria-telle, d'être unie à

l'homme que j'aime, et de ne faire usage que pour lui de la liberté que je lui dois.

Avant d'épouser Neriza, Mohu fit venir son pere à Bassora; c'est de lui qu'il voulait recevoir la bénédiction nuptiale : il fit venir sa sœur et Elmin; il voulait les avoir pour témoins de son bonheur, augmenter leur bonheur et en jouir.

Porozi, qui par les soins et l'intelligence de Mohu, avait fait une fortune considérable, quitta sa place et voulut le suivre dans le Mézanderan. La place de Porozi fut donnée à Elmin, qui était digne de l'occuper. Mohu acheta la liberté des plus vertueux de ces esclaves d'Alsofan qui avaient été si maltraités par Mocodor; il se faisait un plaisir extrême de les faire jouir de quelque propriété et des douceurs de l'aisance champêtre. Il partit, et il acheta une métairie et beaucoup de terrain dans la partie la plus inculte du Mézanderan. Il cultiva ce pays avec art et avec soin. Porozi, les parens de Neriza, quelques sages et quelques pauvres sont devenus d'excellens agriculteurs. Mohu s'occupe d'eux, les éclaire de ses conseils, les secourt de ses dons et quelquefois de son travail. Neriza s'occupe avec succès de la maison, des plaisirs de son époux et du bien qu'il veut

faire. La santé, le contentement pur, une aisance modeste, la douce joie, grace à Mohu, regnent encore dans les campagnes du Mézanderan.

Lorsqu'Omar eut fini son récit, on agita beaucoup la question, lequel était le plus généreux de Barmécide ou de Mohu. Ceux qui attendaient du riche, ou de grands secours, ou des fêtes et des amusemens, prononcerent en faveur de Barmécide; mais les sages prononcerent en faveur de Mohu.

Conclusion.

Il est tems de terminer ce long commentaire: je n'ai pas tout dit; mais dans quel ouvrage faut-il tout dire? Je vais présenter un résultat au jeune homme que j'ai instruit; il y verra le but auquel doivent le conduire les routes qu'il a parcourues; et ce but est cette perfection de caractere que les anciens moralistes se sont proposée dans leurs leçons. Si mon éleve a fermé son ame aux passions vicieuses, s'il a cette disposition habituelle à aimer, à servir ses semblables, qui est véritablement la vertu, il a fait un heureux usage des années de son éducation; mais il reste homme, et il ne doit

pas se flatter qu'il sera vertueux tous les momens de sa vie ; il sera encore obligé de résister à l'égoïsme ; et plus souvent trompé ou subjugué par les illusions, ou par la puissance des passions, elles déconcerteront quelquefois sa prudence ; elles lui feront faire des actions qui seront opposées à ses projets d'habitude ; enfin, trop occupé des détails de sa vie, il en oubliera quelquefois l'ensemble, &c.

Ce qui reste à faire à l'instituteur, c'est de perfectionner dans son éleve cette constance de caractere et cette force de raison avec lesquelles on ne perd pas de vue ses principes, et on ne perd pas le courage de les suivre. Ce sont les ames amollies et non les ames égarées qui ne peuvent se pénétrer du sentiment de la vertu. Il n'y a point de condition que la raison et le courage ne puissent rendre supportable. Il n'y a point de conduite qu'elle ne rende meilleure.

Lorsque dans la premiere enfance j'ai familiarisé mon éleve avec les objets extraordinaires, et que je lui ai fait sentir que ce qui paraît terrible ne l'est pas toujours ; lorsque j'opposai en lui la crainte de la honte et le mépris de lui-même à la crainte excesisve de la mort et de la douleur ; lorsque je lui fis voir les dangers sans nombre attachés à la crainte du danger ; lorsque

je fortifiai son corps par le régime et l'exercice, et lui fis acquérir ainsi le sentiment de ses forces ; lorsque dans des jeux, quelquefois pénibles, je lui fis prendre l'habitude de supporter facilement les petites douleurs ; lorsque dans l'enfance je lui appris à opposer à ses maux physiques les joies morales ; lorsque je lui fis tâter toutes les douleurs, et lui fis avouer qu'il pouvait les compter pour peu de chose, je le guéris de la peur, je fis de lui un brave homme ; je lui donnai cette espece de courage qui n'est pas rare et qu'on appelle la valeur ; mais je le lui donnai à un dégré qui n'est pas commun.

En formant en lui l'homme qui garde bien son poste dans une bataille, je le préparais à devenir l'homme qui garde bien le poste où la vertu l'a placé. Il a le courage qui triomphe d'un ennemi, et celui qui triomphe du vice ; cependant cette espece de courage n'est point un effet nécessaire de l'autre, il est le fruit de la sagesse, et la sagesse, dit Seneque, n'est jamais tombée par hasard dans la tête de personne.

J'ai fait entendre à mon éleve les préceptes d'une bonne logique ; du moment que l'expérience lui a donné une partie des idées que ces préceptes renfermaient, je lui ai montré leur

application, et je lui en ai fait prendre l'habitude. Il a donc du jugement, et il peut se préserver des fausses idées que donnent les passions, et des faux raisonnemens qu'elles font faire. Il connait leurs sophismes et il s'en défie. Ses opinions morales sont fixées, ses principes sont assurés; avec la force il peut donc avoir la prudence.

Les hommes dont l'esprit est incertain n'ont que des volontés vacillantes. L'incertitude et la faiblesse vont toujours de compagnie. Mon élève est un homme qui juge bien et qui a la force d'obéir à son jugement. Le desir de plaire et l'amour des plaisirs ne lui ôteront pas plus cette force que la crainte de la douleur. Il a non-seulement de la raison, mais il en a l'amour, et cet amour préserve son ame d'erreur et de faiblesse.

Voici quelques moyens dont je me suis servi pour lui donner cette passion pour guide. Je l'engageais, comme vous savez, à suivre ou ses desseins, ou ses études avec une application constante; je disposais sa volonté à cette persévérance sans laquelle on n'acheve rien de grand ou de difficile, sans laquelle on n'est point égal à soi-même, sans laquelle enfin on n'est jamais sûr de résister ni aux attaques ni aux

séductions qui nous écartent ou de nos projets ou de nos principes. Nous regardions comme une distraction coupable, ou comme une dissipation puérile, l'attention et le travail que nous donnions à un ouvrage même utile, lorsque notre premier ouvrage n'était pas terminé.

En même tems que je faisais de mon mieux pour donner à mon éleve une volonté persévérante, je lui faisais prendre l'habitude de résister à la mode, à l'opinion vulgaire, aux séductions de l'enthousiasme national. La masse du genre humain ne sera peut-être jamais assez éclairée pour que le parti de la foule soit souvent le parti de la raison. Je lui disais : voyez si cette opinion que vous allez embrasser est conforme aux principes de la saine morale, si elle ne contredit pas ce que vous devez penser d'après les instructions que vous avez reçues. Ce goût qu'on vous inspire est-il compatible avec l'amour de vos devoirs, avec le genre de plaisirs que vous devez rechercher et qui conviennent à votre caractere et à votre situation ? Cet usage auquel vous vous soumettez, n'est il pas opposé à des pratiques plus sensées que la prudence vous conseille ?

Après lui avoir parlé ainsi, je le tenais en

garde contre deux ennemis très-puissans dans nos sociétés, le ridicule et la mauvaise honte; je l'associais quelquefois à de jeunes gens qui avaient toute la légéreté et les mœurs de leur siecle et de leur âge. Ils lui proposaient des actions que sa raison désapprouvait, et il savait leur résister. On tournait en ridicule mon jeune Caton; ce rôle était d'abord difficile à soutenir, et il le soutenait avec quelque peine. Mais je lui disais : en quoi avez-vous manqué à vos devoirs ? comment avez-vous blessé la justice ? quel bien avez-vous négligé de faire ? quel tort avez-vous fait aux autres ou à vous-même ? Ces questions suffirent pour lui faire sentir l'ineptie et les inconvéniens de la mauvaise honte. Quant au ridicule, je lui ai fait remarquer depuis long-tems qu'il tombait sur la conduite hors d'usage, et que lorsque l'usage n'était pas raisonnable, être ridicule pour y avoir manqué, c'était être plus sûr qu'on était sage et sensé.

Au reste, j'ai promptement fait passer mon jeune homme de cette folle compagnie à la société des hommes qui ont de la raison. Ceux-ci l'ont accueilli, caressé; ils ont senti ce qu'il méritait d'estime. Il jouit des agrémens de cette bonne compagnie; mais je veux qu'il jouisse

plus encore de sa conscience. J'ai voulu depuis long-tems qu'il n'attendît pas d'un éloge ou d'une censure ce qu'il doit penser de sa conduite; je ne veux pas que les opinions variables d'un public inconstant décident de ses opinions, ni la mode, de ses actions.

L'amour extrême des amusemens et des plaisirs attaque ou mine insensiblement la plupart des vertus. Je n'ai pas épargné à mon éleve les leçons de tempérance; mais je fais plus : je veux qu'il puisse s'arracher à ses jouissances, il est tems qu'il en prenne l'habitude.

Nous avions l'occasion de former ensemble une partie agréable, rien ne semblait s'y opposer, nos devoirs étaient remplis, et nous étions au moment de nous amuser sans remords. J'ai fait naître tout à coup de nouveaux devoirs : un des compagnons de mon éleve va être puni comme coupable, et nous sommes sûrs qu'il est innocent; il faut courir le justifier. Il me survient une incommodité, je ne puis sortir, et il convient que mon éleve reste auprès de moi. Un de nos voisins est affligé, allons le consoler; une famille que nous connaissons est dans le besoin, portons-lui des secours.

Voilà des actions que j'obtiendrai facilement de mon éleve quand il aura les idées et le sen-

timent des vertus, et lorsque le plaisir de les exercer est devenu pour lui une jouissance.

Je puis lier dans sa tête les idées du plaisir à celle du sacrifice du plaisir ; à ce sacrifice j'aurai soin de faire succéder des amusemens plus piquans que ceux que nous avons sacrifiés. Je n'aurai pas l'air d'avoir rien préparé, et sans que je fasse moi-même, ou sans que j'engage mon éleve à faire aucune réflexion, j'aurai fait agir sur lui le pouvoir de la liaison des idées.

Les sens commandent à l'enfance. Dans la jeunesse, le sixieme sens est terrible, et à tout âge les sens conservent sur la plupart des hommes une redoutable puissance. J'ai appris à mon éleve à commander à ses sens ; mais je veux à présent qu'il jouisse de son empire. Il sait résister à lui-même, et il est de tous les hommes celui qu'il refuse avec le moins d'embarras. Tantôt il s'applaudit de renoncer à des mets qu'il trouve délicieux, à des parfums qu'il aime, à des spectacles qui l'enchantent ; tantôt il est content de s'être arraché aux douceurs du sommeil, de s'être privé d'un vêtement agréable, d'un siege voluptueux ; il s'essaie à braver toutes les températures de l'air ; il veut apprendre à connaître la pauvreté qui ôte tant de jouissances, il vit quelquefois comme s'il était pauvre, et

il ne se trouve pas fort à plaindre; dans la suite il ne sera pas tourmenté de la soif des richesses ni de la crainte de les perdre; il sent que s'il vient jamais à changer de fortune, il ne fera que changer de vertus. Le voila disposé pour jamais à la tempérance, prise dans le sens que les anciens lui ont donné.

Convaincu que les chagrins qui durent, tuent toute espece de courage, j'aurai soin que les siens ne soient pas durables; je ne l'abandonnerai pas même à cette douce mélancolie, qui accompagne les douleurs dont on s'honore, mais qui affaiblit les ames sensibles.

J'ai voulu qu'il sût s'opposer aux intérêts les plus chers de son cœur; je lui ai tendu des pieges, dont il s'est démêlé seul ou avec peu de secours, et que j'ai su lui cacher. Son ami ou le domestique qu'il affectionne, ont eu avec des étrangers une querelle dans laquelle ils avaient tort; mon éleve a été choisi pour juge: je lui ai rappelé ce qu'il devait à l'amitié et à la reconnaissance; j'ai vu son cœur plein de ces sentimens. Il s'est rappelé les idées de la justice sans laquelle il n'y a pas de vertus; la justice, qui est la bâse essentielle de tous les devoirs, sans laquelle il n'y a ni société ni patrie; la justice enfin, à laquelle il faut savoir sacrifier

les passions vertueuses. Alors il a condamné, en pleurant, celui qu'il aime; mais il a été consolé par le plaisir de sentir que dans les circonstances les plus délicates il pouvait être juste.

Si l'on n'a point le courage d'esprit sans avoir pris l'habitude de donner à sa volonté de la persévérance, on n'a point parfaitement ce courage lorsqu'on ne sait pas changer à propos de vues, de projets et de travail. L'orgueil fait des opiniâtres qui se croient fermes; leurs têtes étroites conservent leurs idées parce qu'elles sont incapables d'en recevoir de meilleures. On peut être persévérant par paresse; la paresse aime à finir comme elle a commencé. Souvent pour s'épargner la peine d'examiner les raisons d'un changement, on se détermine à ne pas changer. Vous revenez quelquefois par habitude au genre de vie auquel votre raison vous avait fait renoncer.

Après avoir vu que l'impossibilité de changer ou de fixer le cours de ses idées était également contraire au courage de la raison, j'ai appris à mon éleve à quitter un travail pour un autre; celui qui est de son goût pour celui que j'ai choisi; la pensée qui l'occupe pour celle dont je veux l'occuper. Il conserve cependant sa force

force de volonté, puisqu'il est toujours déterminé à faire ce qu'il y a de plus honnête, de plus juste et de plus utile. Cependant son esprit ferme et flexible apprend à passer avec courage d'une occupation à l'autre, selon que la raison l'exige. Il sait non-seulement ce qu'il faut faire, mais il est en état de choisir le moment où il peut à propos agir ou ne pas agir.

Ce qui lui a le plus assuré cet heureux avantage, c'est qu'après lui avoir donné une bonne logique, les idées de l'ordre, et l'amour de l'ordre, toutes ces idées l'ont éclairé sur le choix de ses actions, de ses vues, de ses projets, sur la sage distribution de son tems, sur l'emploi de toutes ses facultés, sur les regles auxquelles il doit soumettre toute sa vie. Ces regles sont celles de la justice. Les premieres, dit Cicéron, c'est de ne faire jamais de mal à personne que dans le cas de sa défense personnelle et celle de ses propriétés : j'y ai ajouté le respect pour l'emploi du tems, pour les goûts, pour les besoins des autres.

Je voudrais ne point répéter ce que j'ai dit au commencement de ce commentaire ; mais je ne puis me dispenser de dire encore ici que c'est à l'habitude de se conduire par les idées de l'ordre et à l'amour de l'ordre que mon éleve

devra l'attention d'examiner si l'action qu'il va faire, la passion qu'il éprouve, le dessein qu'il veut suivre, le travail qu'il va commencer, ne sont point contraires au plan général de sa vie.

Voilà les moyens qui lui ont servi à le rendre maître de lui-même ; mais l'étude assidue de son caractere et du genre de son esprit a dû contribuer beaucoup à lui donner cet heureux empire. Je l'ai accoutumé dès l'enfance à s'examiner : il a été convaincu de l'intérêt qu'il avait à se connaître ; il a osé se parler vrai ; c'est l'acte le plus courageux de l'homme, et le plus nécessaire à celui qui tend plus à la sagesse qu'il ne se flatte d'être sage.

L'éleve que j'ai essayé de former, est sage cependant à peu près autant que l'homme peut l'être. Docile à la nature sans en être l'esclave, il cede à ses penchans et ne leur est point soumis. Il ne se dit point cette phrase de Malebranche, qui est même le titre d'un de ses chapitres : *Il faut fuir le plaisir, quoiqu'il rende heureux* ; mais il se dit que les jouissances ne doivent nuire ni à sa santé, ni à ses devoirs, et qu'elles doivent le plus souvent servir au bonheur des autres. Ce sont les sentimens des passions vertueuses qu'il a soin de nourrir dans son cœur, et qui occupent ses pensées. Il honore son pere

et sa mere comme des dieux ; il regarde ses freres et ses sœurs comme des amis qu'il doit chérir et servir. S'il a une épouse, il la rend heureuse, et il jouit avec elle des succès et du bonheur de ses enfans. Il jouit de l'amitié, de la reconnaissance, de sa bonté, de sa générosité, de tous les sentimens les plus délicieux de l'ame. Il est utile à ses concitoyens par son travail, ses secours, ou ses exemples. S'il se croit capable de les servir dans des emplois distingués, il sollicite ces emplois ; mais dans la route de l'ambition, il n'est ni le détracteur ni l'ennemi de ses rivaux : les a-t-il dévancés ? il les soutient ou il les guide. Il peut demander des récompenses et non des graces. S'il trouve que ses richesses ne suffisent ni à ses besoins, ni à sa bienfaisance, c'est par une industrie active et innocente qu'il veut les augmenter. S'il a besoin d'ajouter au contentement que lui donne sa vertu, la jouissance de la gloire, c'est par de nobles efforts et de grands travaux qu'il cherche à la mériter ; mais il n'est jamais censeur sévere de ceux qu'il voudrait ou égaler ou surpasser. Le plaisir d'admirer, la certitude que ceux qui prétendent à la gloire rendent des services à l'humanité, le préservent de l'envie. Il connaît les supplices que fait souffrir cette affreuse

passion, ainsi que la colere, la haine, la vengeance, &c. Il ne leur permet pas d'occuper son cœur; il y entretient toutes les passions qui tiennent au sentiment de l'amour, et la douce persuasion d'avoir été raisonnable et juste. Dans la solitude, il jouit de sa vie passée, de sa vie présente, et des jours que la nature lui promet encore. Il lit sur les visages de quiconque a des vertus, l'estime, la confiance et l'amour qu'il inspire. Dans les privations qu'il s'impose, et que les esprits pusillanimes trouveraient pénibles, il jouit du plaisir sublime d'avoir sacrifié ses jouissances à la bonté, à la justice, à la prudence, à la tempérance; il dirait, comme Agésilas: j'aime mieux dompter une passion qu'une ville. Son imagination ne prête ni de la force aux obstacles qu'il rencontre, ni des charmes aux objets de ses passions, ni du terrible au danger. Il n'a de maux que ceux qui sont inséparables de la nature humaine; ils l'instruisent sans l'accabler. Quelle douleur, quelle infortune n'est pas accompagnée en lui de voluptés nobles et pures! La vertu intrépide est le caractere distinctif de son ame; il rassemble dans le moment des tentations dangereuses les forces que ses belles passions et ses principes lui ont données. Dans les momens

ANALYSE
HISTORIQUE
DE LA SOCIÉTÉ.

ANALYSE

HISTORIQUE

DE LA SOCIÉTÉ.

INTRODUCTION.

DANS cette analyse j'ai rapidement esquissé les tableaux des Peuples les plus célebres. On y verra leurs gouvernemens, quelques lois morales, leurs habitudes, leurs succès, leur décadence, les effets des lois, des circonstances, des situations, &c. C'est peut-être la partie de mon ouvrage où je remplis le moins mal l'espérance que donne ce titre : *les Principes des Mœurs chez toutes les Nations.* J'ai terminé cette analyse en 1788. J'ai été long-tems depuis sans m'en occuper : lorsque j'ai voulu la corriger, j'ai senti les effets de l'âge, qui ajoutent à ma faiblesse naturelle : je n'ai plus le tems de différer ; et le bonheur où j'aspire, c'est toujours que mes essais fassent faire quelque chose de meilleur.

INTRODUCTION.

ANALYSE HISTORIQUE DE LA SOCIÉTÉ.

Des fragmens de l'histoire ancienne nous ont transmis le tableau de quelques peuples composés d'un petit nombre de familles, qui vivaient sans chefs et sans lois aux bords des grands fleuves, dans le fond des forêts, ou environnés de vastes prairies. Telles ont été quelques hordes de Scythes et de Sarmates; tels étaient plusieurs peuples Germains du tems de Tacite, quelques Bretons, lorsque César descendit dans la Grande-Bretagne; une foule de petites nations d'Afrique et d'Arabie au tems de Diodore; tels sont encore ces peuples que nous nommons sauvages, et qui sont semés de loin en loin au nord de l'Asie, sur les bords des mers australes, dans quelques îles de la mer Pacifique, dans plusieurs contrées du Nouveau-Monde.

Nous ne trouvons dans aucune histoire la maniere dont l'homme a passé de l'état sauvage à la civilisation : nous la trouvons dans les écrits de quelques philosophes, et mieux encore dans

les fictions des poëtes. Ici, la déesse de l'agriculture, Cérès, a fait les premieres lois; là, Mercure, le dieu de l'industrie et de la persuasion, a civilisé les peuples; Pan, le dieu des troupeaux, traîne à sa suite les faunes et les satyres. Suivons ces emblêmes, et, avec le secours de la philosophie, développons les vérités qu'ils laissent appercevoir.

La chasse, la pêche, les fruits de quelques arbres sont la subsistance des premiers sauvages. Au retour de la pêche où de la chasse, faites en commun, les membres de la société partagent le poisson ou le gibier. Les fruits des campagnes appartiennent à la nation entiere; chacun des individus ne possede en propre que sa cabane et ses armes.

Mais des sauvages voisins viennent chasser dans la forêt, pêcher dans la riviere, enlever les fruits qui nourrissaient la peuplade : elle combat pour ses alimens, les vainqueurs font quelques prisonniers, en sacrifient plusieurs à la vengeance; ils leur font souffrir les plus horribles tourmens, que ces malheureuses victimes supportent avec le plus grand courage. La peuplade adopte quelques-uns des prisonniers auxquels on a laissé la vie; ce vieillard donne à l'un d'eux la place de son fils qu'il a perdu; une femme dont le mari a

été tué, le remplace de même. Ces prisonniers sont agrégés et point soumis. Il a fallu du tems à l'homme pour inventer l'esclavage.

On fait la paix, on en stipule les conditions, et les deux nations indépendantes s'imposent des lois qu'elles jurent d'observer. Ainsi le droit des gens est né avant les lois des sociétés. Les premieres lois sont celles qui lient les nations entr'elles, tandis que les membres de chaque nation ne sont liés que par un petit nombre de conventions et d'usages auxquels on est toujours libre de manquer.

Cependant le gibier, lassé par des chasses fréquentes, déserte la forêt qu'il habite; les poissons des mers se sont transportés sur d'autres rivages; les rigueurs du froid, l'excès des chaleurs ou les tempêtes, ont détruit les richesses des campagnes; la société souffre, une partie périt, le reste languit misérable.

Dans cet état l'un s'est nourri de quelque plante ou de quelque grain qu'il avait vu manger aux animaux. On découvre le secret de faire naître ces grains ou ces plantes.

Les soins que demande cette faible agriculture sont d'abord confiés aux femmes; la chasse, la pêche, la guerre, sont encore les seules fonctions de l'homme.

Lorsque le sauvage passe quelque tems sans voir courir dans la forêt, ou nager dans les eaux les êtres qui feront demain sa subsistance, il donne plus d'attention à l'avenir; bientôt les produits de la nouvelle agriculture sont distribués également dans toutes les cabanes.

Content de ces nouveaux alimens, le sauvage veut les multiplier; il cherche les moyens d'en rendre la culture plus facile, il fait dans ce genre des découvertes qui le menent à d'autres; sa curiosité a pris un degré de force; il observe la nature avec un intérêt qui s'augmente; il médite, et l'espérance d'un nouveau plaisir, ou d'échapper à de nouvelles privations, lui donne enfin quelqu'invention; mais elle est long-tems lente et bornée.

La nécessité de s'occuper ensemble de plusieurs manieres de subsister, établit de nouvelles relations de l'homme à l'homme. On a un peu plus de raisonnement, quelques motifs de plus de se lier ensemble, quelques motifs de se diviser. L'habitude de se nourrir de végétaux, et de ne plus dévorer si souvent leur proie sanglante et vivante encore, ôte quelque chose à la férocité des hommes.

Les femmes, dont les soins et les travaux assurent une subsistance facile, deviennent plus

été tué, le remplace de même. Ces prisonniers sont aggrégés et point soumis. Il a fallu du tems à l'homme pour inventer l'esclavage.

On fait la paix ; on en stipule les conditions, et les deux nations indépendantes s'imposent des lois qu'elles jurent d'observer. Ainsi le droit des gens est né avant les lois des sociétés. Les premieres lois sont celles qui lient les nations entr'elles, tandis que les membres de chaque nation ne sont liés que par un petit nombre de conventions et d'usages auxquels on est toujours libre de manquer.

Cependant le gibier, lassé par des chasses fréquentes, déserte la forêt qu'il habite ; les poissons des mers se sont transportés sur d'autres rivages ; les rigueurs du froid, l'excès des chaleurs ou les tempêtes, ont détruit les richesses des campagnes ; la société souffre, une partie périt, le reste languit misérable.

Dans cet état l'un s'est nourri de quelque plante ou de quelque grain qu'il avait vu manger aux animaux. On découvre le secret de faire naître ces grains ou ces plantes.

Les soins que demande cette faible agriculture sont d'abord confiés aux femmes ; la chasse, la pêche, la guerre sont encore les seules fonctions de l'homme.

Lorsque le sauvage passe quelque tems sans voir courir dans la forêt, ou nager dans les eaux, les êtres qui feront demain sa subsistance, il donne plus d'attention à l'avenir ; bientôt les produits de la nouvelle agriculture sont distribués également dans toutes les cabanes.

Content de ces nouveaux alimens, le sauvage veut les multiplier ; il cherche les moyens d'en rendre la culture plus facile, il fait dans ce genre des découvertes qui le menent à d'autres ; sa curiosité a pris un degré de force ; il observe la nature avec un intérêt qui s'augmente, il médite, et l'espérance d'un nouveau plaisir, ou d'échapper à des nouvelles privations, lui donne enfin quelque invention ; mais elle est long-tems lente et bornée.

La nécessité de s'occuper ensemble de plusieurs manieres de subsister, établit de nouvelles relations de l'homme à l'homme. On a un peu plus de raisonnement, quelques motifs de plus de se lier ensemble, quelques motifs de se diviser. L'habitude de se nourrir de végétaux, et de ne plus dévorer si souvent leur proie sanglante et vivante encore, ôte quelque chose à la férocité des hommes.

Les femmes dont les soins et les travaux assurent une subsistance facile, deviennent plus

cheres. Ce desir si naturel à l'homme, d'être mieux quand il commence à être bien, anime encore ses recherches. Il connaît des grains comestibles d'une autre espece ; il voit qu'on peut apprivoiser certains animaux, et se trouver de nouveaux compagnons dociles et sensibles. Le lait de quelques animaux ajoute à la nourriture du sauvage.

Il reste dans la peuplade quelques hommes attachés à l'antique indolence de leurs peres. Des femmes industrieuses et actives ont plus contribué que leurs voisines à l'abondance du canton.

Peut-on partager sans quelque regret, le fruit de ses travaux avec ceux qui consomment sans reproduire ? Est-il juste que le plus laborieux ne soit pas le mieux traité dans le partage ? On se plaint de ces paresseux ; ils sont en grand nombre, et il n'y a ni loi qui les condamne, ni autorité qui les punisse. La femme active, l'homme laborieux sont prêts à se décourager.

Une femme de sens propose un jour à son mari et à sa famille une grande nouveauté : partageons, dit-elle, le terrein qui nous environne, et que chaque famille recueille seule le fruit du champ qu'elle aura semé.

Cette proposition révolte le grand nombre; les uns tremblent qu'on ne néglige trop la chasse et qu'on ne devienne moins propre à la guerre; d'autres prévoient qu'ils vont être forcés au travail : on craint que les intérêts s'étant divisés, il n'y ait moins d'union entre les familles; et ce qui est bien pis, qu'il ne s'introduise quelqu'inégalité. On n'en connaissait pas, lorsque les produits de la chasse, de la pêche et de la culture se distribuaient en commun. La maniere uniforme de vivre donnait à tous les corps à-peu-près le même degré de santé, d'agilité et de force. La supériorité de l'esprit ne se faisait point remarquer : l'homme n'ayant que les idées nécessaires à une subsistance toujours la même, la guerre n'étant qu'une chasse, l'amour qu'un besoin physique, l'éducation de l'enfant étant terminée dès qu'il pouvait abattre sa proie ou cueillir le grain, tous les hommes n'avaient à-peu près que les mêmes idées.

Cependant les alimens nouveaux qu'a fait découvrir l'agriculture ne plaisent pas d'une maniere égale à tout le monde. Faut-il les conserver tous pour les cultiver en commun? faut-il en rejeter une partie? Le sens du goût devient difficile dès qu'on l'exerce, comme l'organe de différens

différens plaisirs. Il demande à l'un ce qu'il ne demande pas à l'autre, et c'est un motif de plus de se disposer à cultiver chacun pour soi.

Dans les saisons où la campagne verte et féconde offre des alimens à tous les êtres, chaque famille laisse errer ses troupeaux dans les forêts voisines ou dans de vastes prairies. Mais il faut pendant l'hiver préserver ces troupeaux des rigueurs des saisons et de la faim. Il se forme des amas de grains et de fourages, et il est difficile que ces amas puissent être distribués en commun.

Je pense que les peuples à demi pasteurs et à demi cultivateurs, ont connu les premiers la propriété; je pense aussi que c'était dans des pays où la nature n'était ni prodigue ni avare, et compensait ses rigueurs par ses bienfaits.

Enfin on a partagé les terres, et ce moment fait naître beaucoup de biens et quelques maux. Le nouveau cultivateur jette sur ses champs, ses magasins, ses animaux un œil de complaisance. Sa femme a plus d'autorité dans la cabane qu'elle n'en avait dans la hutte. Ces animaux qui se sont multipliés, c'est elle qui en a le soin et qui les rend heureux; c'est elle qui met la commisération dans le cœur de son époux. La nouvelle situation de cet époux en a fait un pere tendre;

sa propriété qu'il partage avec ses enfans lui attache quelque tems leurs cœurs; il aime, gouverne, protege, et l'ordre domestique se perfectionne.

Quand il travaillait pour les autres, l'intérêt personnel se confondait en lui avec l'intérêt de la société; ce dernier n'était pas bien vif et nuisait cependant à l'autre. Il avait peu de cette invention, qui est le fruit de l'attention persévérante, que les passions seules peuvent donner. L'agriculture fit de rapides progrès lorsqu'elle eut été quelque tems exercée par des propriétaires; l'instinct de curiosité se développa de jour en jour; on acquit quelques arts nouveaux, des propriétés inconnues, une existence plus heureuse. Un des habitans du hameau trouva le secret d'être mieux couché; un autre, celui d'être mieux vêtu; un troisieme, la maniere de préparer une branche d'arbre pour en faire un instrument de labourage. Ce fut un puissant génie, celui qui le premier fit cuire la terre et forma des vases d'argile. Les inventeurs répandirent leurs secrets, et tous les hommes en firent usage: alors la communauté de raison, de découvertes, d'instructions, rapprocha plus l'homme de l'homme que la communauté des biens; l'esprit de l'un fut long-tems l'esprit

de l'autre ; et les jouissances furent à-peu-près les mêmes. L'amour de l'égalité et l'envie n'en voulaient encore qu'aux inventeurs utiles ; le propriétaire moins fatigué qu'il ne l'avait été par les grandes chasses, était tranquillement occupé ; il avait du loisir. Les sons mesurés, la poésie, la danse le préserverent de l'ennui ; ses sens commencerent à acquérir quelque chose de cette délicatesse qui ajoute à nos jouissances.

Cependant on observa mieux l'ordre de la nature et la marche variée du soleil ; le tems fut divisé en parties moins étendues ; on connut mieux les momens de préparer la terre et de recueillir ses dons. Le propriétaire divisa ses possessions en différentes classes ; les productions de l'une sont détruites par l'intempérie des saisons ; les productions de l'autre sont épargnées, et l'homme jouit du nécessaire. La science des nombres et des mesures ne fait pas encore de grands progrès ; il faut plus d'art, de variété dans les travaux et les jouissances, pour faire bien sentir la nécessité des longs calculs et des mesures exactes. Il s'introduit quelque commerce ; il est bien faible dans sa naissance ; les échanges sont rares et difficiles. Mais le commerce qui commence ne tarde pas à tromper ; c'est dans sa perfection qu'il a de la bonne foi ; dès son

origine, il ajoute au sentiment que les hommes ont déjà depuis long-tems, de l'impossibilité où ils sont de se passer les uns des autres, et bientôt de vivre sans lois.

Cependant les paresseux qui s'étaient opposés au partage des terres, sont restés dans leur indolence; ils dérobent avec impudence ou en secret quelques parties des troupeaux, quelques-unes des richesses de l'agriculture. La plantation de mon champ nuit au champ de mon voisin; les limites de mon verger ne sont pas assez déterminées; il y a dans un hameau une plante savoureuse; dans un autre les fourrures sont les plus douces et se trouvent en abondance.

Des hameaux manquant de la poterie que fabrique un troisieme hameau, il devient commun d'enlever ce qu'on devrait échanger. La femme qu'on préferait est préférée par d'autres; c'est la massue, où l'arc à la main, qu'on se dispute sa possession; des freres prétendent que les biens de leurs peres, ne doivent pas être partagés également. Là, un homme robuste s'empare du champ de la veuve et de l'orphelin; la nature variée des terreins, les maladies, les dégâts des brigands, ont mis de l'inégalité dans les richesses; la bienfaisance corrige un peu les effets de cette inégalité, mais elle ne la fait pas

oublier. L'envie mêle son fiel amer aux faibles douceurs des sociétés naissantes. Dans ces tems où le sentiment de l'égalité est si profondément gravé dans les cœurs, l'envie est atroce ; si les propriétaires aisés forment le plus grand nombre, elle ronge ses serpens dans le silence, ou nuit en secret ; ici elle empoisonne un troupeau, là elle brûle une moisson pendant la nuit. Enfin, on sent en mille manieres le besoin d'un ordre social, d'une force impérative et réprimante ; il faut des lois, il faut des chefs, il faut des juges.

De la démocratie à la naissance des sociétés.

L'histoire qu'on appelle ancienne, parce qu'elle l'est par rapport à la nôtre, ne nous donne pas assez de lumieres sur les genres de gouvernemens qu'ont adoptés les sociétés naissantes. Il paraît que les circonstances, le nombre des habitans, le genre des alimens, la nature du climat, ont décidé de l'espece des lois constitutionnelles. La guerre a pu rendre d'abord ces petites sociétés monarchiques. Ici le respect pour les vieillards, et le besoin que les hommes en état de travailler avaient de leur tems, ont pu commencer l'aristocratie. Là, des fourbes religieux ont prétendu posséder la science de l'avenir, ôter aux hommes leurs craintes, et

leur donner des espérances. ; ils ont fondé la théocratie. Dans de beaux climats, sous un ciel pur, sur une terre féconde, au milieu de voisins paisibles, a commencé la monarchie paternelle ; mais dans les situations les plus ordinaires, quel gouvernement les hommes ont-ils choisi : la démocratie ?

Rappelons-nous ces besoins continus de l'homme de sentir sa force personnelle, ce fol amour de l'indépendance, cette crainte que lui inspire toute espece de supériorité, ce desir de ne voir que des égaux tant qu'il n'a pas l'espérance de devenir un maître ; rappelons-nous ce que j'ai dit de ces penchans qui composent notre amour-propre et qui forment le véritable instinct de l'homme, et nous verrons quelles idées ont pu composer les premieres combinaisons politiques, quelles ont dû être les premieres formes des gouvernemens.

C'est d'après l'avis général qu'on a créé les lois. Les premieres ont reglé la forme des assemblées, l'âge auquel on pouvait y être admis, quand et comment il fallait les convoquer et les dissoudre. On s'est occupé ensuite de former un conseil plus ou moins nombreux, qui devait proposer la paix ou la guerre, faire exécuter les lois civiles, politiques, criminelles. Ce conseil jugeait les causes des citoyens. Il s'est

passé des siecles avant que les gouvernemens eussent appris à séparer les pouvoirs législatifs, exécutifs, judiciaires.

Dans la plupart des élections et dans les assemblées où il était question d'établir de nouvelles lois, les opinions ont été souvent partagées, et l'humeur a régné quelques jours dans le parti de la minorité. Ces hommes, trop près de l'état de nature, avaient de la peine à sentir sans chagrin la supériorité d'une partie sur l'autre.

Les lois faites pour établir la sécurité de la personne et des biens, ont dû être cruelles; elles étaient encore inspirées par ce sentiment de la vengeance si puissant dans l'homme sauvage. Chacun de ces démocrates nouveaux a regretté long-tems le plaisir de se venger lui-même.

Les dernieres lois établies ont été celles qui regardaient les engagemens; et ce n'est pas l'espece de lois qu'on fait observer le plus facilement: elles blessent l'intérêt et le sentiment de l'indépendance.

Cependant, comme dans ces sociétés nouvelles il y a plus de sécurité, de tems libre, et de paix, que dans l'état sauvage ou dans l'état des propriétaires sans lois, il y a plus d'invention.

On avait déjà fait usage des métaux fondus,

mais on se bornait à les employer à l'agriculture.

La découverte de la hache a suivi de près celle de la bêche et de la faulx ; les hommes ont abattu les arbres avec facilité, ils en ont divisé les troncs, façonné les branches. Les maisons avaient dans leurs constructions plus de variété : on y a remarqué de la propreté, quelques commodités.

Les propriétés rendues plus fécondes, plus utiles, et plus agréables, ont inspiré de l'attachement, du respect pour l'ordre établi ; l'amour de l'ordre s'oppose à l'instinct de l'indépendance, à celui de l'égalité.

En même tems la licence des mœurs, les querelles, l'amour du jeu, les délicatesses outrées de l'amour-propre sauvage, sont devenus rares, et ce changement n'est pas plus l'ouvrage des lois que de la situation de l'homme. Cette situation devient de jour en jour physiquement meilleure ; et les lois, ces regles morales, auxquelles se sont soumis les membres de la société, acquierent de jour en jour quelque puissance.

De la découverte et de l'usage des métaux naquirent des classes d'ouvriers qui eurent des métiers plus sédentaires et moins fatigans que l'agriculture. Une autre découverte multiplia

le genre des ouvrages peu pénibles; la navette employa d'abord quelques femmes, et bientôt quelques hommes.

La population augmenta; ceux qui avaient des propriétés, furent secondés dans leurs travaux par ceux qui n'étaient pas propriétaires; les soins et les bras de ceux qui avaient des terreins en propre, rendirent ces terreins féconds; les autres tirerent de ces champs une subsistance que leurs propriétés ne leur avaient pas toujours donnée.

Cependant les distinctions de riche et de pauvre arrivaient; le pauvre ne put se plaindre que du riche avare et du riche trop libéral. Celui-ci le corrompait, parce qu'il entretenait en lui le goût de l'oisiveté; l'autre lui refusait les moyens de vivre.

On fit de nouveaux usages des métaux, et on inventa de nouveaux métiers: on trouva dans les animaux de nouveaux serviteurs; le nombre des hommes qui se consacraient aux arts, put encore augmenter; la république acquit des richesses; la société fut plus douce; le sentiment de bienveillance fut éprouvé plus souvent; enfin, on aima sincérement la patrie.

On vit bientôt dans les assemblées dominer le parti des riches: il était composé de ceux

des citoyens qui avaient le plus d'intérêt au maintien de l'ordre et des lois, et qui n'employant gueres leurs journées qu'à disposer du travail des autres, avaient de longs momens de repos pendant lesquels ils pouvaient s'instruire des vrais intérêts de la république. Dans l'élection des emplois, ils obtinrent souvent les suffrages de ceux qui avaient besoin d'eux.

Des brigues qui avaient eu du succès ne tarderent pas à exciter des haines, allumées déjà par l'envie; quelques riches adroits et ambitieux tramerent des conspirations; il firent retentir aux oreilles du pauvre le mot *égalité*; il y eut des combats, une suspension de travaux, de la disette, de l'anarchie. On se calma quelque tems, et on ajouta des lois aux anciennes. Elles devaient prévenir de nouveaux troubles: mais avant l'invention de l'écriture, plusieurs de ces lois étaient souvent oubliées. Pour les graver dans la mémoire, on eut recours à la poésie. Les sauvages s'en étaient servi pour retenir certaines maximes d'usage qui sont les proverbes des sociétés réglées. La poésie faisait plus encore; elle excitait des sentimens qu'on voulait éprouver ou répandre. Les Bardes, les disciples de Zoroastre, ceux d'Orphée, beaucoup de Chinois, les Scandinaves, les Erses,

les Américains, les Guiriots d'Afrique, ont mis en vers des actions qu'on se proposait d'imiter, des préceptes qu'on voulait suivre.

Toutes les nations ont eu leurs chants politiques ou moraux, leurs chants de guerre, leurs chants d'amour. Quelques-unes même ont mis en vers, jusqu'aux complimens qu'elles voulaient mettre en usage. La plupart de ces vers ont été mis en chant, et la musique fut encore un secours qu'on donnait à la mémoire.

Mais il est souvent dangereux d'exercer trop l'imagination chez des hommes qui n'ont pas assez cultivé leur raison. Les poëtes excitaient des troubles aussi souvent qu'ils en pouvaient calmer. Ils chantaient avec moins de verve la soumission aux lois, que la cause du parti qu'ils avaient embrassé; et s'ils inspiraient souvent le mépris de la mort, ils n'inspiraient guères un sage emploi de la vie.

On trouva pour la conservation de l'ordre social, et pour fortifier la morale et le gouvernement, un secours plus efficace dans la religion.

Cette juste admiration qu'inspire à l'homme l'ordre de l'Univers, les promesses d'un plus heureux avenir, des récompenses assurées à la vertu, furent souvent le meilleur supplément

qu'on ait pu donner à la morale et à la force des gouvernemens. Souvent, lorsqu'on a tout refusé à la patrie, on fait tout pour les dieux. Le fanatisme est la jeunesse des religions; c'est du moins le moment du zele; et lorsque ce zele est dirigé par des hommes qui desirent sincérement le bien public, il maintient le calme et il inspire des vertus.

Chez des peuples ignorans et pauvres, on ne pouvait appuyer la religion par l'éloquence; on ne pouvait lui donner ces cultes ou pompeux ou agréables, qui entretiennent la persuasion par le respect ou par le plaisir. Souvent on douta si l'intérêt particulier n'avait pas dicté les oracles; il y eut des doutes, mais peu de disputes religieuses, parce que le raisonnement n'était encore ni avancé ni corrompu.

Il semble que la vertu la plus ordinaire dans la démocratie, soit moins le desir vif du bien-être de tous, que l'oubli du bien-être; et que l'état parfait de ce gouvernement, est celui où on possede peu, et où on a peu à se disputer. La curiosité y est faiblement excitée; elle y est même affaiblie par le danger de montrer aux ignorans, ou aux hommes sans propriétés un grand talent, un grand bonheur. Dès qu'il y a quelques richesses, et que les affaires publiques

sont plus compliquées, l'enthousiasme social décide le plus souvent dans les assemblées; et il donne rarement à la raison le tems de s'y montrer.

Comme les riches par des acquisitions de terre, ou en dirigeant des manufactures, ont chaque jour quelques moyens de se rendre plus riches, ils acquierent une considération à laquelle le pauvre ne peut plus prétendre. Tout est pour la premiere classe; la seconde n'arrive à rien, et mérite peu de chose. Le remede serait de faire passer l'ambitieux qui montre quelques talens, fût-il riche ou pauvre, par de petits emplois, qui le conduiraient à d'autres; ce serait le moyen de rétablir une sorte d'égalité; mais ce secret n'est pas connu dans les premiers âges de la démocratie.

Le mécontentement de l'état où l'on est, dure presque toujours. La populace qui n'aspirait d'abord qu'à l'égalité, reprend une sorte de supériorité; elle ne respecte plus les magistrats auxquels elle avait confié les pouvoirs: on commence à leur désobéir froidement et avec réflexion; dans les premiers tems des sociétés les révolutions y arrivent lentement. L'art de la parole est encore inconnu; les démagogues

ne savent point enchaîner une suite d'idées qui étonne et séduit les peuples; ils ont des mouvemens, des figures vives, qui ébranlent un moment la pensée; l'art de séduire n'est point perfectionné.

Il y a un penchant de l'homme qui est bien puissant dans ces momens d'indifférence pour le gouvernement, et d'incertitude sur ce qu'on peut faire; c'est le besoin de sentir vivement notre existence. Ce besoin qui paraît d'abord ne nous inspirer que des goûts qui nous amusent et nous arrachent un moment à nos occupations, devient une passion insensée, un besoin irrésistible de mouvement. Rien ne donne des émotions comme les troubles intérieurs; on s'y livre avec transport; de moment en moment on cherche à les augmenter; il se mêle à ce plaisir de l'émotion, une foule d'espérances dont l'objet n'est pas déterminé : et on sait combien le vague des idées augmente en nous l'énergie et le délire des penchans et des passions. On entretient dans le peuple le vague des idées, en lui répétant sans cesse les mots de *liberté*, d'*égalité* et d'autres, qui n'auront jamais pour lui un sens clair et précis.

Ordinairement les riches se sont armés, ont

combattu le peuple, l'ont vaincu, et ont donné d'abord plus de pouvoir à leurs magistrats; mais ils ont laissé subsister la démocratie.

Cependant si la médiocre aisance, si l'industrie bornée font quelques progrès; si les différentes manieres d'augmenter sa fortune se multiplient, avec de nouveaux moyens de lésions et d'offenses; si la différence dans les parts des successions, si les rapines secrettes, si les abus de l'industrie ingénieuse, et du pouvoir qu'on n'ose troubler dans ses actions deviennent moins rares, alors naissent tous les jours des mouvemens particuliers, qui renouvellent les partis et les guerres.

On fait quelques lois pour le moment; elles ont d'ordinaire un caractere d'inconséquence, et sont aussi souvent un inconvénient qu'un remede; c'est alors que la démocratie est celui de tous les gouvernemens où regne le plus l'envie, parce que ceux des hommes qu'on envie le plus, sont ceux de nos égaux qui sont près de s'élever au-dessus de nous. Ce vil sentiment éteint tous ceux qui pourraient entretenir le calme et l'amour de l'Etat.

Pour exister encore ensemble, on ne voit pas chez les anciens qu'un peuple démocrate

ait eu d'autres moyens que de se soumettre à un chef unique que la multitude n'avait ni la force ni l'art de réprimer, ou de passer sous les lois d'une aristocratie qui n'avait pas encore l'autorité et la modération de celles des âges suivans.

Des premieres aristocraties.

Le gouvernement aristocratique s'est introduit sans doute par bien des causes; je viens de parler de la plus ordinaire, le dégoût insupportable de la démocratie. Une autre cause qui a pu faire naître l'idée de l'aristocratie, c'est la nécessité que la république soit conduite par un conseil durable. Des hommes qui pensent continuement aux intérêts publics, sont plus dignes de leurs places, que d'autres, qui ne l'occupent que dans un tems limité. Il doit y avoir des lois qui donnent les moyens et le droit de renvoyer ceux qui ont montré ou peu d'intégrité ou de l'ineptie.

Pour se préserver de la conquête, pour conduire une guerre, pour faire des alliances, pour saisir l'occasion d'augmenter la puissance du petit Etat, il faut un conseil particulier et permanent.

Pour

Pour la confection des lois, il faut un grand conseil. Le peuple souverain avait des agens, il s'est choisi des souverains. Le grand conseil se sépare quelquefois, et se rassemble souvent; il tire de son sein des corps de magistrats, dont les uns sont chargés de la police intérieure, ceux-ci du pouvoir exécutif, d'autres du pouvoir judiciaire; leur autorité est extrême; plus ils en ont, plus on en abrege la durée. Mais ce secret est rarement employé dans la naissance des aristocraties. Dans quelques Etats, le grand conseil a nommé long-tems ses successeurs; dans d'autres c'est le peuple. Souvent ces conseils étaient trop nombreux, et ils avaient les inconvéniens de la démocratie.

De nouvelles richesses, une plus grande inégalité dans les fortunes, plus de différences dans les états en ont mis de sensibles dans les différentes classes. Il a été possible de trouver des hommes de beaucoup de mérite dans ceux qu'on voulait élever au rang d'aristocrates; cependant comment s'éclairer quand l'esprit a trop peu de secours, pour graver les idées dans sa mémoire? Un art nouveau vient changer la tête humaine.

Tantôt il fallait faire des relations de faits de guerre qui s'étaient passés dans des pays éloignés;

tantôt les négociateurs avaient à faire entendre les avantages et les inconvéniens d'un traité qu'on leur ordonnait de conclure : on était obligé d'entrer dans des discussions où la mémoire du passé ne fournissait pas assez d'idées au besoin présent. La poésie et la musique ne pouvaient plus être des secours ; il fallut essayer de peindre après avoir chanté. Chez toutes les sociétés qui faisaient quelques progrès, l'écriture a commencé par des hiéroglyphes.

On figurait les lieux dont on voulait parler, on représentait les objets, les actions. Il fallut d'abord beaucoup de peinture pour exprimer peu de chose ; on trouva bientôt des symboles et des signes de convention ; il y en eut pour exprimer les substantifs physiques et abstraits, les verbes, les tems des verbes, les propositions, les genres, les especes, etc. tous les sons de la langue eurent leurs signes.

Le passage des signes hiérogliphyques à l'écriture n'a dû se faire nulle part avant la propriété, et peut-être avant que les démocraties aient pris quelque chose de l'aristocratie ; l'écriture servit bientôt la politique, la morale, le commerce, toutes les sciences ; elle créa entre les hommes une nouvelle distinction. Celui qui devait son

tems au travail ne put apprendre à lire et à écrire, il ne put apprendre ces deux arts à ses enfans. On vit peu-à-peu l'instruction d'un côté, et l'ignorance de l'autre ; on ne put nier la supériorité de quelques esprits ; 1°. parce qu'on s'accoutumait à voir différentes sortes d'inégalités ; 2°. parce que le peuple commençait à s'appercevoir que ses chefs servaient beaucoup à son bonheur.

Les prêtres qui, dans presque toutes les religions, n'ont pas eu besoin de travailler pour vivre, furent du nombre des hommes instruits ; on avait eu d'abord en eux de la confiance parce qu'ils étaient prêtres, on en eut parce qu'ils savaient écrire et lire ; tant qu'ils parlerent au nom des dieux, de concert avec le gouvernement, ils furent très-utiles dans les sociétés nouvelles.

Les aristocrates avaient senti d'abord que pour conserver leur pouvoir, il fallait conserver leurs vertus ; ils montrerent la passion du bien public, un noble désintéressement, l'amour de l'ordre, et celui de la religion ; ils apprirent enfin à commander à l'homme son propre bonheur, et à le lui commander avec une modestie et des égards qui ne laissaient voir de la supériorité que ce qu'il en fallait pour faire attendre des services et le repos de l'Etat.

Alors l'homme eut moins de peine à contraindre ces penchans dangereux dans l'Etat civilisé ; il fut moins emporté par le desir de sentir sa force personnelle, et il lui substitua peu-à-peu le sentiment de sa force de situation. Il se trouvait assuré du libre emploi de son tems, il goûtait le plaisir d'être chéri, d'être protégé par le souverain ; alors naquit le respect pour la loi, pour ceux qui la donnaient, pour ceux qui la faisaient suivre ; alors le sujet et le souverain eurent des mœurs, non très-austeres, mais aimables, et même assez pures.

L'homme vulgaire est l'imitateur ou l'ennemi des heureux. Il les imite lorsqu'ils lui sont utiles, lorsqu'il les aime. Il les envie, il les déteste lorsqu'il peut penser que leur bonheur nuit, ou seulement ne contribue pas à son bonheur. L'imitation, ce penchant si utile dans certains gouvernemens, on peut le faire naître dans l'aristocratie, et l'opposer encore aux penchans dont j'ai parlé.

Quoiqu'en général l'aristocratie soit celui des gouvernemens qui, chez les anciens, a été le plus tranquille, il a eu des troubles ; ils ont été l'ouvrage de deux sortes d'ambitieux, des démagogues populaires ; qui avaient des richesses et de l'ambition ; ils voulaient ramener la dé-

mocratie, ils la promettaient au peuple ; mais le plus fréquent de leurs desirs, et qu'ils n'avouaient pas, était celui de la tyrannie. Quelques ambitieux de l'ordre des aristocrates voulaient se délivrer d'une partie de leurs égaux et former une oligarchie. Quelquefois le corps des aristocrates voulut usurper de nouveaux privileges ; il y eut des factions, il y eut des guerres, le plus souvent elles ont été terminées par le retour à l'aristocratie ; quelquefois on y a renoncé, et on s'est reposé dans le sein de la monarchie.

De la monarchie.

Ce gouvernement s'est formé de plusieurs manieres, et il a été long-tems le plus universel. Il l'est encore. La Grece et l'Italie, les côtes de l'Afrique étaient, dit Tite-Live, divisées dans les tems héroïques en petits Etats qui obéissaient à des rois. Les Gaules du tems de César, les Scythes quand ils furent attaqués par Darius, les Espagnols du tems de Scipion, les Germains lorsque Tacite écrivait, avaient des monarques. On n'a trouvé dans le nouveau Monde que la seule république de Tlascala, et on ignore si la monarchie n'y avait pas précédé le gouvernement républicain. Les Arabes obéissent à leurs

sheiks, les Tartares à leur kans. Dans la liste que donne Homere des peuples qui s'unirent pour marcher contre les Troyens, on ne voit que la monarchie. Cherchons les origines de cet état des nations; qu'il me soit permis de commencer par la monarchie paternelle.

Je crois qu'elle est née chez des peuples pasteurs et agriculteurs; son berceau a pu être dans ces plaines d'Arabie, de la Chine, de la Mésopotamie, etc. où les pâturages étaient abondans, les champs fertiles, et séparés des autres nations par des sables immenses ou par d'impraticables rochers; Abraham était un roi pasteur.

Dans ces pays comme dans d'autres, les familles étaient devenues nombreuses depuis l'établissement de la propriété, parce que l'agriculture, les pâturages et quelques arts pouvaient donner une subsistance abondante à un grand nombre d'enfans. Les jeunes gens se sont mariés de bonne heure, et les différentes branches des familles, ont été en grand nombre. Enfin, une famille a formé un peuple. L'amour d'un vieillard sage et heureux pour ses nombreux descendans, lui avait mérité leur confiance; il devint leur juge, mais il n'avait pas le droit de récompenser et de punir; il lui fut conféré authentiquement. Il en fut de même de plusieurs

autres droits, comme celui de faire la guerre ou la paix, celui d'assembler une petite armée, celui de la commander ou de lui donner un commandant. Il n'était d'abord qu'un pere, il devint roi, et il resta pere. Il sut former son fils aîné à la science facile d'un gouvernement qu'on ne contrariait pas, et ce fils fut reconnu pour chef à la mort du pere universel. Ce nouveau roi eut des sujets moins dociles, il fallut ajouter des lois aux lois; le chef en fait plusieurs, quelquefois on les désapprouve; le chef en est averti, il les examine, et les bonnes seules sont conservées. La religion, dans cette espece de gouvernement, bien conduite par des rois sages et des prêtres citoyens, facilite tous les biens, et prévient tous les maux.

Cependant la société enrichie, la société composée d'hommes dont les fonctions, les vues, les caracteres ont chaque jour de nouvelles différences, devient plus difficile à conduire. Le roi a besoin d'un conseil nombreux qui doit lui parler de ses fautes, les prévenir, et seconder ses vues paternelles.

Ce conseil était respecté, il était composé des aînés de plusieurs branches de la famille, et on n'y parvenait point qu'on n'eût passé la maturité de l'âge. On avait commencé depuis

quelque tems à faire beaucoup de cas de l'esprit. Dans l'Iliade, l'esprit d'Ulysse emporte le prix sur la valeur d'Ajax ; mais on se confie davantage aux lumieres que donne l'expérience, qu'à l'esprit qui n'est qu'un don de la nature. Il n'y avait gueres de moyens de s'instruire beaucoup que de vivre long-tems ; c'est alors que la vieillesse a été honorée. Nestor était souvent écouté avec plus de respect qu'Agamemnon, roi des rois.

Il y a déjà quelque tems qu'on a fait des lois criminelles, elles sont séveres ; mais l'espece de fraternité qui regne encore entre les sujets de la petite monarchie fait partager aux uns la honte des autres. On veut que les lois soient effrayantes ; c'est sous la monarchie paternelle qu'a dû naître le droit de faire grace.

Quelquefois ces monarchies héréditaires deviennent électives ; on ne veut pas toujours obéir à une régence. Un roi odieux qu'on a détrôné, a rendu sa famille odieuse ; le conseil nomme un roi, ou le peuple veut l'élire ; l'esprit d'intrigue éleve à cette premiere place plus souvent que le mérite. Quelques hommes qui ont des talens obtiennent la royauté ; il est difficile qu'ils gouvernent en peres après s'être élevés en factieux. On trouve un remede aux minorités ; c'est la régence confiée à un parent du jeune

prince, mais éclairé par le conseil ; cette espece de régence pourrait menacer d'un retour à l'aristocratie.

Dans cette monarchie, l'amour de l'égalité, celui de l'indépendance, ce desir de sentir sa force personnelle, celui de s'élever à quelque supériorité, celui de sentir plus vivement son existence, sont encore éprouvés par le grand nombre des citoyens ; mais ils sont moins dangereux que dans les gouvernemens dont je viens de parler. Ils le deviendront davantage, lorsque cette monarchie augmentera en population et en étendue. On y a déjà formé des doutes sur la fidélité des provinces éloignées, et sur celle du peuple de quelques villes importantes ; il n'y a pas eu de cris licentieux, mais des murmures, pas de troubles, mais quelque indocilité.

Cette monarchie a dans son sein un remede à ces maux, une sorte de noblesse. Les familles des anciens aînés sont depuis long-tems respectées. On les rend plus respectables encore, par quelques distinctions flatteuses qui encouragent à la vertu, par quelques prérogatives dont les unes donnent le pouvoir de livrer aux lois le vice qui voudrait agir ; les autres augmentent dans cette noblesse les moyens de se faire chérir par les graces qu'elle obtient pour ceux qu'elle pro-

tége, par les services qu'elle rend à l'Etat, par sa bienfaisance. Enfin, l'amour regne, l'envie sommeille, on est content.

Je vois en Europe une monarchie étendue qui, depuis près de cent ans, est très-près d'arriver à ce gouvernement paternel; il ne lui reste plus que quelques pas à faire; mais on ne se presse pas assez de la faire arriver au but; peut-être même, on s'en écarte un peu dans ce moment. On égale trop les classes moyennes aux premieres; on ôte à celle-ci des honneurs, quelques prérogatives qu'il faudrait lui laisser; j'entends murmurer le mot d'égalité, j'ai détourné les yeux; mais je n'ai pu m'empêcher de voir l'envie qui espere.

De la monarchie qui succede à l'aristocratie.

Après la monarchie fondée sur le pouvoir paternel, la plus favorable au peuple, est celle qui succede à l'aristocratie. Le particulier qui usurpe l'autorité sur les souverains a long-tems à les craindre; mais les aristocrates n'ayant point eu cet art de plaire, ce soin de ménager dans le peuple, les penchans de l'homme qui le rendent redoutable à ceux dont il dépend, et même lorsqu'il est bien gouverné; les aristo-

crates, dis-je, ont de la peine à se former un parti puissant. Si le roi est sage, il les traite bien, les emploie peu, et les consulte quelquefois; s'ils paraissent obtenir des faveurs, le peuple qui les hait, sent ranimer sa haine, et il est tenté de se plaindre du roi.

Cependant si ce roi est populaire, s'il gouverne bien, il est aisément aimé. Les aristocrates se consolent par une ombre de considération, par de faibles distinctions, et quelques places, auxquelles sont attachés plus d'honneurs que de pouvoir. Les jouissances de la vanité temperent leur ambition. Il dépend du roi de leur faire prendre une partie du caractere et des mœurs de cette noblesse qui est née dans la monarchie paternelle.

Les familles patriciennes de l'aristocratie, les familles riches et considérées qui avaient eu du crédit dans l'ancien gouvernement, ont eu le tems d'établir de bonnes lois, une sage police. Le prince a plus à craindre des entreprises contre son autorité, que de la multitude des crimes; il a rarement à punir.

Les arts font aisément des progrès dans ces sortes de monarchies; elles s'en servent pour faire travailler et amuser le peuple, deux objets

dont tous les gouvernement doivent s'occuper. Homere et Hésiode ont fleuri en Grece dans le tems des petites monarchies ; le peuple peut être amusé par des combats simulés, par des chants, des danses, des jeux, par des fêtes religieuses.

Le monarque cherche à rendre la religion puissante, mais il veille mieux que dans les gouvernemens populaires, à ce qu'elle ne devienne pas une théocratie ; il la fait servir surtout à consacrer les préceptes utiles.

Il y a dans cette monarchie cette espece d'éducation qui apprend aux hommes à jouir ensemble des délices de la vie. Le desir de plaire, commencé sous l'aristocratie, augmente sous la monarchie, ainsi que le sentiment de l'honneur. Le peuple conserve la force de l'esprit, et fait de continuels efforts pour passer de sa classe dans une classe plus honorée. Il ajoute aux inventions, il ajoute à la perfection de tous les arts, il fait payer son travail fort cher, et par-là il augmente son existence en elle-même et dans l'opinion.

Les riches propriétaires, les grands, les nobles ne croient point s'abaisser en exerçant les arts. Pénélope faisait de la toile ou du drap. Les pre-

miers de l'Etat chez les Phéaciens s'honoraient de travailler à la construction des vaisseaux. Les ouvriers en acier, en cuivre, en argent et en or étaient des dieux ; Homere ne parle gueres d'aucun ouvrier dans ce genre, sans lui donner l'épithete de divin. C'est à ce moment surtout que les grands et les riches purent posséder ce que le peuple ne pouvait partager avec eux. Le peuple eut pour eux plus de considération et moins d'amour.

Quoique la machine du gouvernement dans ces petits Etats, n'ait pas été fort compliquée, elle exigeait cependant du chef, des soins, des fonctions, et quelques dépenses ; le peuple, avant l'usage de la monnaie, devait payer peu d'impôts. Les rois avaient des domaines. Homere en parlant de Pélée, d'Agamemnon, etc. fait mention de leurs troupeaux et de leurs terres labourées. Celui qui s'occupe sans cesse de l'intérêt public, mérite que le public s'occupe du sien.

La corvée fut le premier impôt ; on cultiva les terres du prince, et quelquefois celles du général de l'armée et des membres du conseil. Les travaux utiles au public, étaient un autre genre de corvée. Les rois qui imposaient ces travaux avaient quelquefois un zele indiscret. Les

monumens qui nous restent des ouvrages entrepris sous les regnes des Tarquins en sont la preuve.

De la monarchie qui succede à la démocratie.

Un peuple ignorant et désolé de ses propres fureurs, cherche avec impatience à sortir de son état ; chacun, victime du pouvoir de ses égaux et du sien, veut un pouvoir qui mette un frein à la licence générale et particuliere ; mais ce peuple si peu modéré quand il se gouvernait lui-même, ne sent pas même le prix de la modération dans le gouvernement qu'il va se donner. Il lui faut moins un guide, un juge, un pere, qu'un protecteur, un vengeur, un maître ; il croit ne pouvoir trop ajouter à la force du chef qu'il va nommer. Il ne lui en refuse aucune ; enfin, il aspire à ce repos stupide qui est souvent la suite de l'anarchie.

Sous ce nouveau gouvernement dont le caractere dépend du caractere du prince, il se forme des mœurs moins féroces qu'elles ne l'étaient sous la démocratie, mais elles deviennent timides. Dans les tems de l'excès de la liberté, l'homme le plus vertueux perdait insensiblement ses vertus, mais il conservait de la force, une

funeste énergie. Sous le nouveau gouvernement il reste paisible, obéissant, et quelque tems zélé pour l'ordre établi, cependant il en sent le poids.

C'est d'ordinaire après des guerres de quelque durée, que ce peuple redevenu courageux, est tenté de recouvrer une partie de ce qu'il appellait sa liberté.

Dans cette monarchie, ce que l'homme doit à l'homme d'égards, de soins, de bienveillance est trop peu connu; on obéit indistinctement à la loi, soit que le prince commande au nom de la loi, ou que sa seule volonté commande. Ce peuple est difficilement ému, et plus difficilement instruit; il est, ou redevient barbare. Ces hommes devenus étrangers aux affaires, n'en sont pas plus occupés de leurs travaux : ils conservent long-tems et sans regret leur ignorante frugalité; c'est la monarchie de Crotone.

Le caractere des nations fait plus de despotes que le caractere des souverains; celui qui n'est jamais averti de ses erreurs, passe sa vie à se tromper; celui auquel on ne fait pas de reproches, ne s'en fait pas à lui-même. Si le prince exerce trop la patience de son peuple, il s'éleve quelques-uns de ces mouvemens d'un enthousiasme aveugle qui renversent les trônes, mais

qui ne rendent pas la nation capable de corriger le souverain, de corriger les lois.

De la monarchie, née de la conquête.

Que de causes de divisions la nature a jetées entre les hommes! Quelles semences de discorde elle répand sans cesse dans la même société! Combien de penchans s'opposent à cet esprit de paix qui devrait concilier entr'elles les sociétés différentes! Que de fraudes occupent les sauvages en attendant les momens de la violence! Dans une contrée peuplée de quelques villages, de quelques villes entourées de murs, lorsqu'il se trouve entre ces petits Etats, quelque égalité de force et quelqu'inégalité dans les jouissances, on voit qu'il est impossible que les guerres ne soient pas fréquentes. Elles ont deux causes principales : l'amour de la rapine, et l'envie; car l'envie agit sur les nations en masse, comme sur les individus; il s'établit une rivalité de peuple à peuple, et même avant que l'un des deux soit à craindre pour l'autre. Cette passion qui est timide et mystérieuse, lorsqu'elle a pour objet un seul homme, se manifeste avec audace, quand elle a pour objet les nations; elle se pare alors du nom d'*amour de la patrie*, et dans ces

ces momens où tous les citoyens en sont infectés, elle se croit de l'héroïsme; l'enthousiasme social la porte aux derniers excès. Elle rend les guerres aussi cruelles, qu'elle les rend fréquentes; elle fait savourer le détestable plaisir de répandre le sang; elle s'égaie aux cris de la douleur dont elle est la cause. Les peuples les moins industrieux et les plus pauvres, sont le plus souvent les agresseurs; ils courent avec joie à des expéditions qui leur promettent du butin et des victimes.

Lorsque l'art de prendre des villes était moins avancé que celui de les défendre, ces guerres étaient rarement de longue durée : on les terminait d'ordinaire après quelques rapines; on faisait des traités qui étaient violés sous les prétextes les plus légers.

Les guerriers de ces Etats nouvellement policés, conservaient beaucoup de leur férocité sauvage; s'ils laissaient la vie aux vaincus pris les armes à la main, c'était l'intérêt plus que l'humanité qui leur inspirait cette indulgence; ils firent des esclaves. C'était après avoir fait usage du service des animaux; c'était après que le propriétaire eut trouvé qu'il lui coûtait trop de payer le travail de son concitoyen pauvre,

plus particuliérement dévoués à l'autorité qu'ils partagent, ils affectent de se séparer du peuple par des distinctions et des privileges. Mais je parlerai plus au long de cette classe de citoyens, lorsque je serai arrivé à des âges, où les guerres ont fondé de grands empires et donné naissance à la féodalité.

Les vertus qui ont élevé la monarchie, la soutiennent, et ces vertus sont long-tems les seules honorées; la justice est souvent oubliée, et l'humanité parle rarement au cœur. L'abus du pouvoir se fait sentir, mais la concorde n'est pas troublée, parce qu'on obéit, quoique souvent on n'aime ni le prince, ni les grands, ni les lois. Le tems sous les gouvernemens arbitraires n'amene pas les découvertes utiles; quand l'ame perd sa force, l'esprit perd de son invention; et tant qu'il faut disputer de faibles jouissances, on cherche rarement de nouveaux moyens de jouir.

Dans ces tems où régna l'amour effréné de la guerre et l'habitude du brigandage, on entrevit une vertu qu'on ne devait pas attendre de sitôt; *la générosité* des souverains qui voulaient vivre de leurs domaines et rendre leurs sujets heureux. Des souverains inspirés par la religion, d'autres, qui descendaient peut-être des mo-

narques paternels, ou de ces monarques qui succédaient à l'aristocratie, se liguerent entr'eux contre des hommes féroces et cruels, également ennemis de leurs propres sujets et de l'étranger. S'il y eut des Procustes, des Sinnis, des Scirons, des Antées, etc, il y eut des Hercule, des Thesée, des Pollux, des Castor, des Pyrithoüs.

Il faut avouer cependant qu'il y eut quelques femmes enlevées par les héros; ces demi-dieux ne rendirent pas comme nos anciens chevaliers, une sorte de culte à un sexe qu'il faut respecter pour le rendre respectable. Je dois avouer aussi qu'ils se liguaient quelquefois contre des princes extrêmement riches, dont ils voulaient enlever les richesses. La navigation était encore à sa naissance; il fallait traverser des mers dangereuses; on ne connaissait qu'imparfaitement le pays, les forces et les rivages de Colchos, lorsque la cupidité courageuse emporta les héros dans la Tauride. La Toison-d'Or qu'on voulait conquérir était les coffres d'Eétès. On voit toujours ces demi-dieux trop sensibles au plaisir de recevoir de riches présens, et de conquérir de beaux trépieds ou des vases d'or.

Cependant les mœurs, introduites par ces petites monarchies, dans lesquelles on avait souvent à se défendre ou contre ses concitoyens,

ou contre l'étranger; ce besoin d'ajouter à sa force personnelle l'assistance d'un homme généreux, firent naître l'amitié dans ces siecles comme dans ceux de la chevalerie. Cette amitié fut tendre, zélée, sublime même, mais rarement soumise à l'ordre et à la justice.

Des Théocraties.

Je parlerai d'abord de celles qui ont pris naissance chez l'homme encore sauvage, ou près de l'état sauvage.

Il est assez étonnant pour le philosophe, que ce ne soit ni les hommes les plus puissans d'une nation, ni les intérêts de la nation même, qui aient fait les premières lois. En parcourant l'histoire de l'ancienne Europe et de l'ancienne Asie, en observant l'état où était l'Amérique au moment de sa découverte, et celui où sont encore quelques îles de l'Océan pacifique et des mers orientales, on trouve que dans presque toutes ces contrées, c'est la superstition qui a subjugué l'homme indépendant : c'est du ciel que sont tombées les premieres chaînes; et le monde réel a été conquis par le monde imaginaire.

La superstition a fait d'abord des prophetes et des prophétesses, qui ont usurpé beaucoup

de crédit. Une femme chez les Iroquois, rêve que le canton est menacé par les Algonquins, et les Iroquois prennent les armes; une autre promet une pêche ou une chasse abondante. Si elle sait se commettre rarement, si elle annonce quelquefois la vérité, la nation prend pour elle le plus grand respect.

Il en était de même chez les Germains, les Scythes, les peuples du Nord, etc. Partout les femmes ont eu sur les hommes l'avantage de lire dans l'avenir; les plus célebres oracles de l'antiquité, ceux de Delphes, des Branchides, de Cumes et de Dodone, ont été rendus par des femmes.

Des hommes adroits n'ont pas tardé à s'unir à quelques-unes de ces inspirées; ils ont fait des réflexions profondes sur le pouvoir qu'elles pouvaient prendre, et ils se sont occupés du soin de les diriger. Quelques femmes ont continué à rester de bonne foi, d'autres ont suivi les conseils de leurs directeurs; ceux-ci ont fait croire qu'ils connaissaient, à certains signes, la volonté des dieux; quelques-uns ont supposé que ces dieux leur parlaient en secret; des peuples ignorans ont senti de la disposition à craindre ces favoris du ciel; et de la crainte à l'obéissance le passage est rapide.

Ces hommes divins prirent de jour en jour plus d'autorité ; la supériorité que redoute le moins l'égalité, c'est celle des prêtres : l'envie leur pardonne des avantages qu'elle disputerait avec fureur à d'autres citoyens. On les laisse en paix nommer les magistrats ou les chefs de guerre ; enfin, plusieurs de ces fourbes se sont faits souverains ; quelques-uns, avec regret sans doute, ont accepté le trône ; mais le dieu l'ordonnait : eh, comment faire pour ne pas lui obéir ?

Dans ces tems de la société naissante, la religion est utile aux prêtres et aux citoyens ; elle combat long-tems la raison spéculative, mais elle augmente le respect pour l'ordre établi ; elle donne des lois de morale, de police, de finances, etc. et tout est exécuté avec scrupule. Les Druides ont été les législateurs des Gaules, les disciples d'Odin l'ont été des Scandinaves, etc.

Les théocraties ont presque toujours honoré des dieux cruels, ils leur ont offert des sacrifices sanglans, et souvent des victimes humaines. Dans plusieurs pays le prêtre a réuni la science naissante de la médecine à celle de la religion, cela augmentait son pouvoir sur les hommes qui ont autant d'envie de se bien porter, que d'être heureux après la mort.

Avant que les arts se soient perfectionnés, le chant, la poésie, la peinture, etc. embellissaient le culte; et dans les théocraties, on y essaiait toutes les manieres de subjuguer l'imagination; mais la religion n'a pas été aussi révérée chez les peuples qui ont égaïé leur culte, que chez ceux qui l'ont rendu terrible. Les anciens Grecs n'ont jamais été aussi dévots que les Mexicains, et certains peuples d'Afrique et d'Asie.

Les droits de la propriété sont fréquemment attaqués par la théocratie; la famille des Incas s'empare des riches campagnes du Pérou; les domaines du Daïri au Japon étaient immenses; quand les théocrates ne se sont pas fait donner de vastes possessions, ils ont établi d'énormes impôts. Dans l'intérieur de l'Afrique, les droits des Marbuts sont sans bornes. Dans l'Inde, la caste des Brames a toujours été la plus riche; Dieu, chez les Juifs, accordait aux Lévites la dîme de tous les biens.

Mais toutes les idées de propriété disparaissent absolument, quand un prêtre habile, chez des peuples qui ne le sont gueres, s'avise de se déclarer dieu. Le chef des Natchez, qui est un dieu, est le seul propriétaire de ses Etats. Les sujets du roi de Loango lui demandent la pluie et le beau tems; il les refuse quelquefois, mais

il veut bien leur accorder une partie des terres de son empire. On sent bien que tant que les Tartares ont adoré sincérement le grand Lama, ils n'ont pu posséder de droit, que ce qu'il a bien voulu leur céder.

Je vais dire un mot de quelques lois théocratiques qui regardent les mœurs. Je ne connais qu'une théocratie qui se soit occupée d'inspirer par ses lois, la bonté, la reconnaissance, les services mutuels, c'est celle des Incas. Peut-on mieux ôter à un peuple l'idée de l'équité que par cette loi du code des Brames : *le magistrat dans ses jugemens doit se faire assister par un Brame savant ; mais s'il ne peut trouver un Brame savant, il doit se faire assister par un Brame ignorant*. Ce Brame avait voix délibérative. Quoi! vouloir faire penser à des peuples que la qualité d'homme éclairé n'est pas absolument nécessaire à celui qui doit décider de leur fortune et de leur vie!

Ce qui efface beaucoup encore chez les Brames toute idée de justice, c'est que la différence des classes, mette une différence extrême dans les châtimens ; celui qui brûle la maison ou enlève la femme de son voisin, s'il n'est pas de la caste sacrée, est puni de mort ; s'il est Brame, sa vie est en sûreté.

Dans d'autres théocraties, le prêtre est toujours jugé par ses pairs, et il échappe souvent à la peine qu'il a méritée.

Dans tous les gouvernemens théocratiques, les lois qui caractérisent et protégent le culte, sont toujours plus séveres que les lois qui punissent les offenses. Le peuple doit regarder comme l'action la plus criminelle, celle que les lois punissent le plus; il doit égaler aux plus grandes vertus, l'observance exacte des minuties que le culte lui prescrit.

Dans ces pays où le plus léger travail dans un jour de fête est puni de mort, tandis que l'assassin trouve des asyles dans les temples, la faute d'avoir rassemblé dans un jour sacré quelques bois, encore épars, doit paraître un plus grand crime que l'homicide.

Honorer le dieu dans la personne du prêtre est la perfection de la morale théocratique; être dévot, c'est être citoyen. Si l'on y sent quelque bienveillance pour les hommes avec lesquels on passe sa vie, c'est comme associé au même culte.

La théocratie donne un caractere particulier à toutes les passions, et elles ont une médiocre activité chez les prêtres, qui, pour être riches,

puissans, respectés n'ont besoin que de faire croire, et n'aspirent qu'à persuader.

On ne peut pas dire que les peuples soumis à la théocratie, soient sous l'empire de la force; ils sont sous l'empire des illusions, ils sont esclaves volontaires, esclaves zélés, toujours contens de recevoir la loi, toujours prêts à y obéir. Il n'y a pas de gouvernement qui ait moins à craindre la force, l'impétuosité, l'action continue de ces penchans qui troublent sans cesse la démocratie, inquietent l'aristocratie, occupent d'eux les gouvernemens mixtes, et menacent quelquefois la monarchie réglée; la théocratie les enchaîne, elle les engourdit, elle est la maîtresse de tous leurs mouvemens.

Je ne dis pas que la théocratie soit celui des gouvernemens qu'il faut préférer; je suis si loin de le penser, que j'en montrerais les inconvéniens, si, depuis long-tems, d'autres ne les avaient pas montrés et même en les exagérant; mais je dis que le pouvoir de la religion est un des moyens les plus puissans pour empêcher que ces penchans dangereux, qu'il faut toujours observer, diriger, calmer, ne troublent l'ordre général.

La religion unit entre eux les citoyens, mais

elle sépare trop les nations des nations. Tout étranger est presqu'un ennemi pour les peuples d'une théocratie ; tant qu'ils ont de l'aveuglement et du zele, le fanatisme ajoutant à leur valeur, ils sont des soldats terribles. Mais dans les siecles qui s'éclairent, dans ceux où la croyance est usée sans être détruite, ils sont les plus faibles des hommes ; il leur faut d'autres lois, et surtout d'autres erreurs.

Lorsque tous les gouvernemens dont je viens de parler furent établis, ils ne resterent pas tranquilles ; je prendrai pour exemples quelques villes de la Grece, de la Sicile, etc. et je montrerai ces petits peuples dans les différentes situations où les ont jettées leur inconstance, leur abandon aux penchans dont j'ai parlé, et l'incapacité où ils ont été si long-tems de se donner de meilleures lois.

Il paraît que les Grecs, sortis à peine de l'état sauvage, vivaient sous les lois imparfaites des démocraties, et de quelques autres gouvernemens, lorsqu'ils furent attaqués par les Titans, qui surent les vaincre et ne voulurent pas les assujettir ; ils durent leur apprendre quelques arts et leur donner quelques idées sur la société ;

mais ces Grecs furent plus instruits par des navigateurs qui aborderent sur leurs côtes. Ils furent enchantés du peu de connaissances qu'ils venaient d'acquérir, ils éleverent à la royauté quelques-uns de ces navigateurs ; l'Egyptien Cécrops épousa la fille d'Actée, roi de l'Attique, et il fut roi à la mort de son beau-pere.

Cécrops, dit-on, fonda l'aréopage, et lui donna une considération qu'il a toujours conservée jusqu'à Périclès.

Un Phénicien rendit les plus grands services à la Béotie ; il lui apporta l'écriture alphabétique : mais il était descendu chez un peuple féroce et stupide, qu'il ne pût soumettre ni à son pouvoir ni à la raison ; il bannit ou fit périr tout ce qui lui résistait ; il appella des étrangers, et fonda la monarchie des Thébains.

En même tems l'Egyptien Danaüs conquit et poliça l'Argolide. L'art de la navigation si grossier encore, se perfectionna de jour en jour ; les voyages de l'étranger dans la Grece augmenterent un peu les lumieres. Ce pays fut gouverné par une multitude de rois qui se firent aimer de leurs peuples ; mais les guerres fréquentes que les rois se faisaient entr'eux, affaiblirent dans leurs sujets l'amour de la royauté.

Ce fut alors qu'un roi d'Argos, lassé des divi-

sions de la Grece, imagina le tribunal des Amphictions. Douze rois des plus puissantes villes, s'il y avait alors en Grece des villes puissantes, se confédérerent pour envoyer des députés qui, tous les ans au printems, devaient s'assembler à Delphes, et en automne dans la ville d'Antéla en Thessalie. L'objet de cette ligue était de maintenir le respect pour le culte d'Apollon, et de punir les rois qui auraient blessé le droit des gens. Ce conseil de la Grece devait juger les contestations qui s'élevaient entre les différens souverains; et s'ils refusaient d'obéir aux jugemens du conseil, il avait le droit de convoquer contre eux toute la ligue des Amphictions.

Cette idée était belle; et si on avait donné plus de pouvoir à cette assemblée, si on avait pu déterminer les rois de la ligue à renoncer à celui de leurs droits, qui peut-être les flatte le plus, celui de faire la guerre quand ils le jugent à propos, cette institution aurait prévenu une partie des troubles de la Grece; mais bientôt méprisée par les princes les plus puissans, cette assemblée perdit toute son influence politique.

Ces monarchies où l'homme était à-peu-près aussi heureux qu'il pouvait l'être alors, où il était protégé par les lois et par le souverain; ces

monarchies qui avaient encouragé tous les arts, qui avaient établi entre les concitoyens, des rapports de bienveillance, des soins aimables, des égards mutuels, et des plaisirs que ces Etats auraient ignoré sous d'autres gouvernemens, étaient au moment d'être renversés.

Il est vraisemblable que le passage des rois de la Grece en Asie, et le long séjour qu'ils firent devant Troye déterminerent ces révolutions; la longue absence de ceux qui doivent commander, amena promptement l'anarchie, ou le changement de souverains. Dans ces petits Etats où les querelles particulieres devinrent des factions qu'un pouvoir légitime et armé pouvait seul contenir, les reines, les conseils de magistrats, les assemblées des vieillards ne furent pas long-tems respectés, et le mépris pour la régence inspira le mépris pour la royauté. Tous ces petits Etats monarchiques ne passerent pas d'abord à celui de république, et plusieurs de ces trônes enlevés à des souverains légitimes furent livrés à des usurpateurs.

Sans doute il y eut des réformes dans ceux des gouvernemens monarchiques qui subsisterent encore quelque tems: ici les sénats eurent plus de pouvoir; là, les lois principales furent sanctionnées par la nation; il est vraisemblable que ces

ces différens pouvoirs ne furent ni solidement établis ni sagement balancés. Les uns menacerent du despotisme, les autres de l'anarchie ; l'esprit d'indépendance, l'esprit d'égalité se propagerent, l'enthousiasme social d'une nation passa chez ses voisins. La faible raison de ces tems malheureux, cesse d'être secondée par ces anciennes opinions locales qui sont partout nécessaires au commun des hommes.

Le peuple d'Athenes à qui Thésée avait accordé trop de part au gouvernement, fut un des premiers à former une république, et ne se trouva jamais assez libre ; il fut d'abord gouverné par des archontes tirés de la noblesse, auxquels on en associa quelques-uns tirés du peuple ; il fut jaloux de ces magistrats et usurpa une partie du pouvoir exécutif qu'on leur avait confié ; les querelles furent quelquefois assoupies, jamais terminées ; le peuple eut l'avantage, et les partisans malheureux des opinions abandonnées quitterent leur patrie ; elle ne resta point dépeuplée, des étrangers vinrent l'habiter pour partager les troubles et les avantages d'une cité turbulente et industrieuse.

Argos, avant de perdre son gouvernement monarchique, éprouva beaucoup de révolu-

tions; ses monarques y furent souvent remplacés par les chefs des rebelles. Si l'on en croit les relations de ces tems éloignés, les rois d'Argos étaient des monstres; mais si les rois sont flattés sur le trône, ils sont cruellement calomniés quand ils sont forcés d'en descendre. A l'exemple de leur siecle, l'aveugle postérité délivre l'usurpateur du fardeau de ses crimes, pour en charger le roi malheureux. Aux rois détrônés dans Argos par les nobles, succéderent des rois trop favorables aux prétentions du peuple, qui les augmenta; on voulut le réprimer, il massacra les rois et les nobles, et il eut pour gouvernement la démocratie la plus inconsidérée. Argos perdit une partie de ses possessions, de son commerce et de son industrie.

Corinthe, placée entre deux ports sur deux mers opposées, eut d'abord un grand commerce et une agriculture heureuse; elle acquerait des arts nouveaux, elle en portait les productions sur toutes les côtes, et apportait les productions étrangeres qu'elle répandait dans la Grece; aucune partie de son peuple n'était ni misérable ni oisive. Elle avait des jeux, des fêtes, des vertus sociales; on devait y sentir le prix de la paix; elle imita les autres nations, l'imitation

augmenta chez elle le feu de ces penchans qui troublaient le reste de la Gréce. Elle détrôna ses rois ; les Bacchiades, corps de noblesse qui étaient de la famille royale, formerent une oligarchie.

Peu de Grecs dans ces tems malheureux ont été en proie aux guerres civiles et étrangeres autant que le peuple de Béotie. Les descendans de Cadmus n'y animerent point les arts et le commerce, comme les animaient chez eux les rois du reste de la Gréce. Les Béotiens n'ajouterent presque jamais aux connaissances qu'on leur avait apportées.

Lacédémone fut long-tems sous le gouvernement monarchique le plus absolu ; le roi cependant était obligé d'avoir un conseil composé de douze magistrats ; ils étaient nommés par le prince qui pouvait leur ôter leur place, et ils ne pouvaient suspendre l'exécution de ses volontés ; ils avaient du moins le droit d'avertir, et ce droit aurait suffi dans des siecles plus éclairés.

On fit un changement à cette constitution, qui d'abord ne fut pas heureux : l'autorité fut partagée entre deux rois qui ne vécurent pas toujours en bonne intelligence ; le peuple, selon ses caprices, s'attacha tantôt à l'un et tantôt à

l'autre de ses souverains. On apprit à flatter ce peuple, et par conséquent à l'égarer; il ne chercha point à détruire une constitution dans laquelle on le laissait à-peu-près le maître. Une autre cause de sa tranquillité, il était agriculteur.

A Cos, Bizance, Mégare, Milet, et dans plusieurs autres villes, on vit à tout moment le passage de l'oligarchie à la démocratie, de la démocratie à l'aristocratie. Ce n'est gueres que dans les derniers tems de la liberté de la Gréce que ces villes ont joui de quelque repos.

Je passe à Siracuse.

On ne peut gueres savoir avec certitude si son gouvernement a d'abord été monarchique. Il était une démocratie très-agitée, lorsque Gélon s'en rendit le maître. Il peupla cette ville des habitans de quelques villes voisines qu'il avait conquises; il vendit comme esclaves tous les citoyens qui n'étaient pas propriétaires; il était persuadé qu'il n'y a rien de si difficile à gouverner qu'un peuple sans propriétés. Cela est vrai, si dans ce pays on n'a pas su proportionner son commerce et son industrie avec la population.

De quelques découvertes qui influent sur la société et sur les gouvernemens.

Je quitte cette esquisse assez rebutante d'une multitude de révolutions qui n'ont point amené un meilleur ordre de chose, et qui ont plus fatigué l'homme de la liberté, qu'il ne devait l'être de sa prétendue servitude. Je passe à quelques découvertes utiles. Je vais m'occuper un moment du progrès des arts et des sciences chez les peuples dont je viens de parler.

Ces peuples ne sont point éloignés d'une invention qui va beaucoup changer les mœurs, les avantages et les inconvéniens de la société ; elle hâtera les progrès de la civilisation, elle donnera une activité nouvelle à l'esprit humain, elle multipliera les desirs et les moyens de jouir, elle augmentera la communication entre les pays éloignés ; et plus fréquemment les découvertes, les productions d'un climat seront ou l'instruction ou la jouissance d'un autre.

Depuis long-tems la curiosité avait inspiré les voyages ; et le commerce, tout faible qu'il était, avait fait passer les hommes dans différens pays. Sans l'hospitalité, regardée alors comme un des devoirs les plus sacrés, les voyages

n'auraient pas été possibles ; ils ne pouvaient être du moins fort fréquens et fort longs. Si le voyageur eût payé son hôte, il eût fallu qu'il se fît suivre par des denrées sans nombre. Les hôtelleries n'ont pu être instituées qu'après l'invention de la monnaie.

On voit dans Homere et dans d'autres anciens que les étrangers font des présens à ceux qui les avaient reçus chez eux. C'était d'ordinaire de petits ouvrages de métal, et quelquefois du métal en lingot. Les métaux étaient devenus des objets de luxe ; ils avaient le mérite d'occuper peu d'espace ; et pour acheter des étoffes ou des esclaves, il était plus facile de transporter quelque métal que de se faire suivre par des troupeaux.

Cette observation inspira aisément l'idée de la monnaie; on sentit qu'il fallait une marchandise qui eût un prix déterminé, qui fût une mesure commune, à laquelle on rapporterait la valeur des autres marchandises ; il fallait qu'elle fût d'un grand prix, afin qu'elle occupât peu d'espace, et qu'on pût avec peu s'en servir pour acheter beaucoup.

Après l'invention de la monnaie, l'hospitalité resta en honneur chez les peuples barbares, plus que chez les peuples policés ; elle opposait

quelques sentimens de bienveillance à la haine que le brigandage et la piraterie devaient répandre entre les sociétés différentes. La religion la rendit respectable encore lorsqu'elle ne fut plus nécessaire ; elle se conserva long-tems dans ces contrées de l'Afrique et de l'Asie, où il y a peu de monnaie, beaucoup de denrées, quelque besoin de l'industrie étrangere, et assez d'ennui pour faire desirer la compagnie de ceux qui apportaient un visage inconnu et quelques récits nouveaux.

La monnaie métallique ne tirait pas seulement son prix de son usage comme monnaie, mais de la rareté du métal qui la composait, et dont on pouvait faire de beaux ouvrages. Voilà pourquoi l'or et l'argent furent préférés au fer et au cuivre. Cependant ce dernier métal qui n'avait que peu de valeur, fut aussi changé en pieces de monnaie, et servit aux achats les plus communs.

Dès qu'il n'y eut aucun ouvrage dont le prix ne pût être fixé avec précision, l'industrie et le travail de toute espece durent augmenter beaucoup. C'est peut-être un de ces momens où l'esprit humain découvrit le plus de moyens d'occuper, d'amuser, de charmer ses sens, et

où l'homme exerçant sa pensée sur lui-même, s'appliqua le plus à découvrir l'origine et l'importance de ses goûts, et à chercher avec fruit de nouvelles consolations dans les malheurs de la vie.

Celui qui posséda des trésors, c'est-à-dire beaucoup de monnaie, s'amusa fréquemment de l'espérance de jouir; les objets de cette espérance n'étaient pas toujours déterminés, même par ses goûts; il eut dans la tête beaucoup de ce vague qui irrite les passions, multiplie les idées justes ou fausses, les projets raisonnables ou insensés; de nouvelles commodités, de nouveaux plaisirs devinrent nécessaires.

La monnaie excita donc la cupidité, mais elle fit sentir aussi le prix d'une sage économie : elle dut faire naître l'avarice; je dirai qu'elle ôta quelque chose au sentiment de la bienfaisance; cependant les petits secours, les faibles dons qui sont toujours les plus nécessaires, elle dut les multiplier en les rendant plus faciles; le pauvre même put secourir celui qui était plus pauvre que lui.

L'invention de la monnaie donna un prix aux plus petites parties du travail, et l'art de mesurer le tems, ne tarda pas à se perfectionner avec l'art de l'employer. Les horloges de sable,

les clepsidres furent inventés; et dans les tems nébuleux ou dans la nuit, ils suppléerent aux gnomons, qui sont de la plus haute antiquité. Les hommes mercantiles, les commerçans prétendirent aux droits des propriétaires et à leur considération. Bientôt on vit cesser cet esprit d'émigration qui s'était introduit dans les sociétés de la Gréce.

Autrefois quand le nombre des citoyens augmentait au-delà de ce que le territoire de la cité pouvait en nourrir, les uns passaient chez des voisins dont le territoire était plus fécond, d'autres se rassemblaient en nombre, et après des meurtres et des ravages, formaient quelqu'établissement, ou s'éloignaient au-delà des mers et allaient fonder une colonie. C'est ainsi qu'une multitude de Grecs se transporta sur les côtes de l'Inonie et de l'Italie, et quelques-uns sur les côtes de l'Afrique.

La monnaie, en facilitant les échanges et le prix des travaux, augmenta les productions de toute espece, même celles de la terre. S'il y eut quelque pays comme l'Attique qu'on ne pût rendre fertile, il devint plus industrieux et plus commerçant.

Le stérile territoire d'Athenes n'envoyait à l'étranger qu'un peu d'huile, mais les ouvrages

des arts, l'argent façonné des mines de l'Attique, transportés au loin, étaient échangés contre toutes les denrées nécessaires, utiles, ou seulement agréables.

Quand la monnaie devint commune, on cessa de payer l'impôt en nature. Il y eut moins de frais dans les recouvremens, et sans exiger davantage, les souverains durent se trouver plus riches; le propriétaire fut moins blessé de donner le signe qui représentait la valeur d'une denrée que la denrée même.

Les gouvernemens économes purent former des trésors, qui leur servaient à préparer une juste défense ou des attaques nécessaires. Mais la monnaie donna trop souvent à ceux qui avaient le pouvoir, par exemple aux riches démagogues, les moyens de porter le pouvoir trop loin. La monnaie fut trop souvent utile au riche factieux, qui s'en servait pour corrompre les peuples pauvres, parce qu'il pouvait multiplier ses dons sans qu'ils fussent connus.

Il y eut aussi plus de vols particuliers, mais moins de brigandages, parce qu'il était facile de faire en secret des larcins, et que les gouvernemens avaient des moyens d'empêcher les associations des brigands.

Cependant depuis l'usage de la monnaie, le

commerce donna de nouveaux besoins, et la facilité de les satisfaire, attira de plus en plus les étrangers; ils trouverent la Gréce peuplée et agitée, mécontente de son sort, et se croyant le premier peuple de la terre; occupés dans leurs pays de troubles, de travaux utiles et d'arts agréables, les Grecs n'allaient plus chercher le bonheur sous un ciel étranger; mais les relations plus ou moins fidelles de ces Egyptiens, de ces Lydiens, de ces Phéniciens et d'autres Asiatiques, qui venaient faire le commerce, donnaient aux Grecs les idées d'un meilleur ordre auquel ils ne pouvaient pas encore aspirer.

Quelques hommes qui s'éloignaient des affaires dans les républiques agitées, et dont le penchant à la curiosité était le principal mobile, observaient dans la retraite la société et la nature; ils étudiaient tout et eux-mêmes; ils furent frappés des récits de ces étrangers, qui de l'Afrique et de l'Asie venaient faire le commerce chez les Grecs; ils leur trouverent des connaissances, une raison, une morale qui n'avaient point encore pénétré dans la Gréce; ils conçurent de plus grandes idées de la philosophie; ils sentirent ce qui leur manquait, et plusieurs allerent le chercher dans ces pays lointains qui

excitaient leur admiration, par leur sagesse, leurs lois et leur félicité.

Avant de parler de ces philosophes grecs plus au long, je vais donner une idée de ces peuples chez lesquels ils allerent s'instruire.

L'Egypte.

Quelques savans ont pensé que c'est du Delta que sont sorties des colonies qui ont peuplé le reste de l'Egypte, ou des guerriers qui en ont fait la conquête; ce qu'il y a de prouvé, c'est que dans les siecles les plus éloignés, on a vu dans toute l'Egypte les monumens d'un grand peuple, et non ceux d'une nation qui commence.

L'Egypte a toujours eu l'avantage d'être un pays d'une extrême fertilité, et même avant que les habitans aient été instruits dans l'art de diriger ce fleuve, dont les inondations donnent de la fécondité aux végétaux, aux animaux et à la race humaine.

La nécessité de se défendre contre plusieurs especes d'animaux dévorans dut apprendre de bonne-heure aux Egyptiens à s'armer ; et il est vraisemblable qu'ils ne tarderent pas à passer

des combats qu'ils livraient aux bêtes féroces, à la guerre contre les hommes.

Il paraît que l'Egypte divisée d'abord en plusieurs petites monarchies, fut réunie par la conquête sous la puissance d'un seul monarque.

Ce pays, sujet au fléau de la peste, aux ouragans, aux inondations, et recevant en même tems de la nature un nombre extraordinaire de bienfaits, dut éprouver vivement et la crainte et l'amour des puissances invisibles.

Il est impossible de savoir dans quel tems le peuple a passé de la connaissance du grand Etre, au culte des astres, des plantes, des animaux, et comment la partie la moins ignorante de la nation est revenue à ne voir que des emblêmes dans les êtres dont elle avait fait des divinités.

Les Egyptiens ont été soumis de bonne-heure à la monarchie paternelle : avertie par les prêtres, l'Egypte, sans doute, a été quelquefois soumise à des rois qui l'étaient aux prêtres, et quelquefois à des despotes qui régnaient sans contradiction sur les prêtres et sur les peuples ; mais ces deux excès ont été long-tems assez rares.

Par les lois constitutives, le roi était le seul législateur, le seul souverain, la seule puissance indépendante ; elle n'était limitée par aucun

corps. Mais la religion, les mœurs, les manieres consacrées par l'habitude et par les lois, devaient déterminer sa volonté, et le préserver des opinions qu'il aurait été dangereux d'adopter.

Selon Diodore, les lois réglaient l'emploi de tous les momens des rois. Je crois que cette distribution du tems prescrit à leurs fonctions différentes, était plus fondée sur des usages que sur des lois. Nous voyons tous les souverains de l'Europe établir un ordre fixe qui regle le tems de leurs affaires, de leurs dissipations, de leurs repas, etc. Les rois les plus absolus se sont soumis à cet ordre dont les lois ne parlent pas.

Je ne crois pas davantage que le choix et la quantité des alimens fussent prescrits à ces princes; la sobriété est une vertu commune et facile dans les pays méridionaux; il n'est pas nécessaire que les lois la prescrivent ni au souverain ni aux sujets.

Je vais parler d'un usage que je respecte; il me paraît avoir eu beaucoup plus d'utilité que d'inconvéniens. Tous les jours à une heure déterminée, le prince se rendait au temple, et après les sacrifices en l'honneur des dieux, le grand-prêtre les priait d'entretenir dans le souverain les vertus nécessaires à ses peuples; il le louait

de toutes les qualités qu'il croyait utiles, et ne demandait aux dieux que de les lui conserver ; il supposait dans cette priere que si le prince avait pu quelquefois manquer à l'ordre et à la justice, c'était parce qu'il avait été trompé.

On était persuadé que ce tribut de louanges données en présence des dieux et d'un peuple immense étaient des leçons utiles qui devaient obliger le prince à veiller sans cesse sur sa conduite politique et morale ; surtout dans un pays où il y avait une loi dont je parlerai tout-à-l'heure. Ces louanges : ces harangues du pontife avaient encore un avantage ; elles instruisaient le souverain sans entretenir les peuples de ses faiblesses, et leur ôter une partie de leur respect pour lui.

Le gouvernement d'Egypte a toujours été célebre par la maniere dont il faisait rendre la justice. Un sénat composé d'hommes estimés pour leurs connaissances et pour leurs mœurs, jugeait les procès dans la capitale et dans les pays voisins ; il veillait en même tems sur la maniere dont les juges se conduisaient dans les provinces. Ce même sénat, par ses conseils, préservait le prince de l'infraction des lois, et même d'une

certaine indifférence que prend quelquefois pour elles l'homme qui peut tout. Ces sénateurs étaient nommés et payés par le roi ; la justice était rendue gratuitement.

La souveraine d'un grand empire a voulu, de nos jours, introduire dans ses Etats le même usage ; elle a éprouvé que les magistrats qui n'avaient rien à espérer de leurs plaideurs, étaient moins empressés d'en expédier les affaires. Cependant cet usage peut s'introduire dans un pays où la magistrature aurait de la considération, un vif sentiment de l'honneur, des mœurs pures, des coutumes sages.

Le parjure en Egypte était puni de mort ; cette loi paraît sévere, mais ce crime attaque partout la religion, et en Egypte elle était le ressort et l'appui du gouvernement.

Il y avait une loi qui punissait quiconque ne volait pas au secours d'un homme attaqué avec avantage. Cette loi est une de celles qui font le plus penser à ce que l'homme doit être pour l'homme.

Une autre loi très-belle, c'est la loi par laquelle il était ordonné à tout citoyen de rendre compte aux magistrats de la maniere dont il comptait s'assurer de sa subsistance.

Je

Je n'ai pas fait des recherches heureuses sur les lois qui composaient la jurisprudence de l'Egypte, mais j'ai vu que ces lois étaient aimées.

Je viens à cette loi à laquelle les rois étaient soumis au moment de leur mort. Honorés et loués pendant leur vie, de maniere à leur faire sentir le plaisir de suivre leurs devoirs, ils étaient sévérement examinés et traités avec la derniere rigueur au moment où ils venaient de perdre la vie : s'ils étaient convaincus d'avoir manqué à ce qu'ils devaient à leurs sujets comme hommes et comme citoyens, ils étaient privés des honneurs funebres ; et les causes de cette sévérité étaient rendues publiques.

Dans un pays où l'on croyait à l'immortalité de l'ame, où la gloire et la honte devaient être éternelles, il n'est pas douteux que cet usage ne servît à exciter au bien des hommes que leur éducation, leurs fonctions, ceux dont ils étaient environnés, entretenaient sans cesse du prix de la renommée et des idées d'ordre et de vertu.

Les rois d'Egypte avaient des domaines immenses ; le tiers des champs fertiles était leur propriété. Ils ne levaient que rarement des im-

pôts, qui sont partout un motif plus ou moins fondé de se plaindre des rois.

Ceux d'Egypte avaient des richesses superflues; ils les employaient à des constructions fastueuses ou utiles, à des établissemens avantageux pour l'Etat; plusieurs ont eu l'attention de faire inscrire sur des colonnes ou sur des murs, *que ces grands travaux n'avaient point été à charge à leurs sujets.*

Ils ont souvent fait des lacs pour recevoir les eaux trop abondantes du Nil, ou des canaux pour conduire ce fleuve dans des pays qu'il n'arrosait pas; quelquefois ils exhaussaient des terreins sur lesquels on bâtissait des villes; mais une grande partie de ces travaux étaient consacrés aux dieux. Tous ces monumens avaient un faste gigantesque, ils charmaient le peuple, ils imprimaient en lui l'idée de la puissance de l'Egypte, ils augmentaient son respect pour les dieux et pour les rois.

Lorsque les petites monarchies, qui divisaient l'Egypte, eurent été réunies en une seule, il paraît qu'il y eût une suite de rois dont les mœurs et l'administration donnerent plus à s'en louer qu'à s'en plaindre. Plusieurs furent loués pendant leurs vies avec l'enthousiasme de la

reconnaissance, et quelques-uns déifiés après leur mort.

Un seul a été conquérant, et encore a-t-on mêlé tant de fabuleux à son histoire qu'on peut douter du nombre de ses conquêtes.

L'Egypte, pendant sa splendeur, a été subjuguée par un roi d'Ethiopie. Ce vainqueur, chef d'un peuple qui n'était point barbare, adopta les lois et les mœurs du pays conquis.

Non-seulement les rois d'Egypte n'ont point voulu faire des conquêtes, mais ils n'ont pas même voulu étendre le commerce de leur nation chez l'étranger.

Les Egyptiens établis dans des terres étrangeres, n'étaient point envoyés par le gouvernement; c'étaient des transfuges qui changeaient presque toujours les lois des peuples chez lesquels ils avaient abordé.

La paix intérieure s'est maintenue long-tems sur cette terre féconde qui donnait tout, chez ce peuple industrieux, qui craignait plus d'introduire des opinions étrangeres, qu'il ne desirait de voir arriver les productions des pays éloignés.

Je passe aux mœurs des Egyptiens; il paraît qu'elles ont été douces et faciles. On ne voit pas que leur caractere se soit souvent élevé jusqu'à

la générosité. Ils avaient horreur du sang; ils ont été humains; mais on ne cite pas dans leur histoire ces traits signalés de bienfaisance devenus assez communs chez quelques nations modernes.

On prétend que la reconnaissance était une vertu très-ordinaire chez les Egyptiens; le gouvernement l'inspirait envers les dieux, les rois, les magistrats. Les services rendus au public étaient récompensés par des monumens, des temples, des honneurs.

J'ai remarqué que chez les peuples soumis à une monarchie absolue, mais réglée, la reconnaissance, cette vertu qui en fait naître ou en suppose tant d'autres, était plus commune que dans les autres gouvernemens.

Il est naturel de montrer un sentiment de gratitude à ceux qui nous obligent et conservent le pouvoir de nous obliger encore. Dans ces pays où le bon ordre et la destinée des citoyens dépendent d'une subordination graduée, la reconnaissance ne doit point être une vertu rare. Le cœur y paie les bienfaits, et de nouveaux bienfaits viennent encore solliciter le cœur. Les mœurs établies, les usages commandaient en Egypte la reconnaissance.

Il n'est point dit chez les historiens que dans

ce pays la piété filiale et l'amour paternel fussent des sentimens plus puissans et plus communs que chez les autres nations ; cependant cela devait être. Les respects rendus aux parens, après la mort, attestent qu'ils étaient vénérés pendant leur vie. Or, ce qui devait augmenter beaucoup l'attachement des peres pour leurs enfans, et des enfans pour leurs peres, c'était une suite de lois qui étaient consacrées par la religion, l'usage et la plus haute antiquité.

La nation était divisée en différentes classes qui composaient les différens états de la société : la premiere était celle des prêtres dont je parlerai dans la suite ; les autres classes étaient celles des laboureurs, des soldats, des pasteurs, des artisans ; aucune n'avait de privileges sur les autres, aucune n'était honorée par des distinctions trop marquées. Il paraît cependant que l'opinion, je ne sais quelle loi, je ne sais quel usage, donnaient aux laboureurs, après les prêtres, la plus grande considération ; mais les artisans, que nous appelons aujourd'hui les artistes, c'est-à-dire ceux qui cultivent les beaux-arts, s'élevaient sans doute à une considération que n'avaient pas les laboureurs même.

Ce n'est pas l'utilité d'un métier qui détermine dans les sociétés les mieux organisées, la

considération qu'on a pour lui. Le charpentier est plus utile que le sculpteur, et on aura naturellement plus d'estime pour un bon sculpteur que pour un bon charpentier. L'homme de tous les états et de toutes les classes le plus médiocrement éclairé, et celui qui a le plus de lumieres, mettront toujours un artiste, qui fait usage de sa pensée, au-dessus de l'artisan qui ne fait gueres usage que de ses mains. L'adresse de l'un ne sera jamais admirée autant que l'invention, les combinaisons, l'imagination de l'autre. J'ai l'idée qu'un excellent artisan peut contribuer à me nourrir, à m'assurer le nécessaire; l'artiste de génie me donne une grande idée de mon espece; avec le premier, je suis un animal content, je jouis comme un animal; avec le second, je suis un homme charmé, je jouis comme un homme.

Les enfans étaient obligés par les lois d'apprendre le métier de leurs peres et de l'exercer; cette loi qui paraît gêner beaucoup la liberté, avait de grands avantages pour les mœurs et pour le progrès des arts communs. Combien les peres ne devaient-ils pas aimer des enfans qui leur devaient, avec la vie, les moyens de l'occuper et de la rendre heureuse! Les enfans devaient être très-attachés à leurs peres; ces fils d'un

maître tendre, ces disciples d'un pere éclairé s'instruisaient aisément dès l'enfance de ce que l'art a de plus simple et de plus facile. Avant l'âge de la puberté, ils exerçaient le métier de leurs peres aussi bien qu'eux ; arrivés à cet âge où l'imagination de passive devient active, où l'esprit du jeune homme instruit cherche à perfectionner ses connaissances ; à simplifier, à faciliter son travail, à inventer enfin, le jeune ouvrier ajoutait quelques idées à celles qu'il avait reçues ; il avait plus d'invention que le jeune ouvrier des autres contrées ; la loi à laquelle il était soumis lui rendait plus en estime de lui-même, en amour pour son état, en profits véritables, qu'elle ne lui ôtait de liberté.

D'autres causes ont maintenu chez les Egyptiens les mœurs domestiques ; cela ne devait pas être facile dans un pays où la pluralité des femmes était permise. Les lois en général étaient favorables aux femmes : elles partageaient les successions avec leurs freres ; et souvent, pour conserver les biens dans la famille, elles les épousaient. Sous les Ptolomées, elles ont prétendu partager l'empire. Les lois contre l'adultere étaient terribles ; mais apparemment les juges étaient indulgens. Quelques courtisannes ont eu

en Egypte la plus grande considération ; il est vrai qu'elles avaient bâti des pyramides ou des temples.

Je viens au militaire.

Il ne me paraît pas qu'aucune nation en ait eu un plus nombreux et aussi bien payé ; cependant les Egyptiens, quelquefois conquis, ont presque toujours été vaincus.

Elevés dès leur plus tendre enfance dans l'idée qu'ils devaient se dévouer pour la patrie ; soumis à des lois qui les condamnaient à la honte s'ils montraient de la faiblesse dans les combats, les soldats Egyptiens n'ont presque jamais été redoutables. J'en cherche les causes : la premiere est cet état d'aisance dans lequel ils vivaient avant de l'avoir mérité ; ils prenaient trop l'habitude de leur douce oisiveté. Dans leurs cœurs amollis s'unissait bientôt la crainte de se priver de leurs jouissances à la crainte du danger. Ils auraient été plus braves, si on leur avait donné une paie modique avec l'espérance de l'augmenter ; l'espérance de tout genre anime le cœur du guerrier. Mais dans un pays où les laboureurs, les artisans, tous les citoyens étaient occupés, actifs, industrieux, et toujours récompensés par les prix attachés à leurs travaux, comment aurait-

on trouvé des soldats ? Il fallut donc en faire une classe ; mais cette classe était-elle assez distinguée des autres citoyens ? non. Pouvait-on y animer le soldat par un sentiment vif de l'honneur ? trop peu, parce que le militaire ne pouvait aspirer aux premiers honneurs.

Il est vraisemblable qu'il a manqué aux troupes Egyptiennes ce qui a manqué à presque tous les grands peuples de l'antiquité, une bonne tactique, ou l'habitude de l'exercer. Les rois rassemblaient rarement leurs troupes en grands corps ; on leur faisait faire des exercices et point de manœuvres.

Toutes les classes des Egyptiens étaient attachées à leurs usages, et ces usages étaient utiles à l'amour des lois, au maintien des mœurs. Les enfans élevés dans les métiers de leurs peres, toujours sous leurs yeux, en prenaient facilement les opinions, les habitudes, et n'avaient ni le tems ni le desir d'y rien changer.

Mais c'était la religion qui conservait tout en Egypte ; c'est elle qui faisait gouverner les mers par Tiphon, dieu ennemi des Egyptiens ; et persuadés de cette vérité, ils n'osaient tenter par mer de longs voyages, ni par conséquent prendre facilement les usages ou les opinions de l'étranger.

Isis devait punir tôt ou tard des époux qui n'auraient pas eu pour leurs femmes les égards qu'Osiris avait eus pour elle; le dieu Apis protégeait l'agriculture; Bacchus l'art de faire du vin, un autre dieu les arts mécaniques. Le silence avait son dieu, et l'éloquence avait le sien.

Cette opinion que les élémens sont peuplés d'êtres animés, les uns bienfaisans, les autres malfaisans, a été répandue partout où il y a des hommes, des maux, des craintes, des espérances. Les prêtres Egyptiens prirent dans cette espece d'êtres une multitude de dieux : l'un présidait à telle maladie, cet autre inspirait un vice; chaque vertu avait son dieu; enfin chaque riviere, chaque plante eut sa divinité particuliere; et, comme dit Bossuet, tout était dieu, hors Dieu même.

En voilà trop sur les dogmes de la religion d'Egypte; ils servirent sans doute au pouvoir des prêtres, mais ils l'obtinrent bien par d'autres moyens.

Représentez-vous dans quelques-unes de nos plus belles monarchies modernes un ordre de citoyens composé d'hommes qui ont toutes les connaissances utiles, un ordre qui ait avancé, créé peut-être, la géométrie, l'astronomie, la physique, la médecine, les arts mécaniques,

l'agriculture, etc.; que cet ordre d'hommes privilégiés possede encore presque seul la science des lois, celle de la morale, de l'administration, etc. vous verrez des hommes que tous les citoyens sont obligés de consulter, et par conséquent de chérir et de respecter.

Donnez à ce corps les premieres places de cette magistrature qui effraie le crime, rassure la vertu, pese le juste et l'injuste; qu'on tire en même tems de cet ordre un sénat qui peut presque seul avertir, instruire, guider le souverain, et vous verrez quelle sera la puissance de cet ordre sur tous les esprits.

Le clergé d'Egypte eut une double doctrine; il paraît que sa croyance se rapprochait fort de la religion naturelle. Osiris était, dit-on, l'Etre suprême; Isis, la Nature. Pour les hommes instruits, le cours des astres était soumis à des lois éternelles; pour les hommes du peuple, chacun des astres était conduit par un dieu qui influait sur la santé, sur le caractere, sur le succès des entreprises, etc.

Le peuple avait souvent besoin de consulter les prêtres : alors un prêtre distingué allait consulter les dieux qui rendaient leurs oracles ambigus. Chez cette nation, la philosophie même servait à la superstition.

Tant que l'écriture symbolique fut la seule connue en Egypte, les préceptes se transmettaient peu commodément au vulgaire; on les gravait sur des colonnes, sur des obélisques, sur les murs des temples, sur les murs des pyramides, etc.; alors une grande partie de la nation pouvait les lire et en comprendre une partie; mais lorsque l'écriture alphabétique vint succéder à l'écriture symbolique, celle-ci ne fut presqu'entendue que des prêtres; les préceptes alors furent rappelés au peuple par leurs discours et par de petits livres écrits sur le vélin.

Le clergé d'Egypte employa beaucoup les arts à augmenter le zele de la religion; il se réserva la musique, et ce n'est pas une des lois de ce gouvernement, qui a le moins contribué à sa force et à sa durée.

La musique est un des arts qui agit le plus sur les sens et sur l'imagination. Une musique très-simple, noble, sensible et bruyante devait avoir de grands effets sur les dévots d'Egypte; elle augmentait les plaisirs et le respect religieux dans ces fêtes magnifiques qu'une partie de la nation donnait à l'autre.

Les autres arts n'étaient pas uniquement consacrés au culte, mais ils étaient soumis à la censure des prêtres qui en rendirent les ouvrages

plus magnifiques qu'agréables. Ces ouvrages eurent plus de grandeur que de perfection.

Il y a un desir qui agite plus ou moins tous ceux qui cultivent les beaux-arts, c'est le desir d'étonner. Il peut exalter le génie, mais il est souvent contraire au bon goût. L'artiste qui ne connaît qu'imparfaitement les vraies beautés de son art, vous étonne par l'extraordinaire sans choix, le merveilleux exagéré, et surtout par le gigantesque qui frappe toujours les ames vulgaires.

On ne doit point être surpris que les dieux d'Egypte aient été des géans : le peuple de Memphis aurait été moins ému par l'Apollon du Belvedere, qu'il ne l'était par un Hercule de soixante-quinze condées. Les pyramides, les temples, les obélisques frappaient l'imagination par leur grandeur énorme.

On peut dire que les prêtres Egyptiens mirent du superflu dans leurs moyens de maîtriser les esprits. Ils employerent la magie, ils en firent une science, où beaucoup de faux était semé de quelques vérités, et dans laquelle on abusait de la connaissance de la nature avec des hommes qui l'ignoraient.

Enfin, les prêtres d'Egypte soumirent tous les penchans à un seul, la crédulité. L'amour-

propre sembla changer de nature ; le besoin d'une plus vive existence ne se faisait point sentir à des hommes qui adoraient, craignaient, espéraient passionnément ; le besoin de jouir de ses forces personnelles était remplacé par celui de cette force de situation que lui donnaient la religion, la protection des lois, des lumieres des prêtres. L'Egyptien perdit presqu'entiérement cet amour de l'égalité et de l'indépendance, qui ne se sépare point du simple sentiment de la vie ; il se croyait assez libre, parce qu'il ne dépendait que des dieux ; il se croyait l'égal de ses concitoyens, parce que tous dépendaient également du roi, de la loi, de la religion. Les hommes vraiment supérieurs, ne faisaient sentir leur supériorité que pour donner les lumieres qu'on demandait et les secours dont on avait besoin.

La religion subjuguait encore le penchant à l'imitation : on n'imitait que des êtres révérés, les dieux, les prêtres, les magistrats. La curiosité fut encore un de nos penchans que les prêtres asservirent : il ne fut pas permis aux citoyens des classes inférieures de chercher de grandes vérités, il fallait les demander aux prêtres, qui répondaient presque toujours : *ce sont des mysteres*. Eux seuls faisaient des recherches et

des découvertes; le reste de l'Empire faisait des questions.

Je ne sais comment un Cheops, un Chephrex dédaignerent les conseils des prêtres, sans considérer que la religion était chez eux l'appui de l'ordre, des lois et des mœurs. Ils se firent une folle gloire de montrer de la liberté de penser, et de tourner en ridicule des institutions nécessaires. Il y eut une révolte générale; chacun des gouverneurs se fit roi dans son gouvernement. Ils s'allierent entr'eux, et voulurent faire un tout de ces pouvoirs séparés; ils se concertaient sur les lois qu'ils avaient à faire, sur leurs devoirs, sur leurs desseins. Cette république de rois, cette confédération de monarchies, ne dura qu'un moment: il y eut des usurpateurs qui détrônerent leurs confédérés; l'Egypte retourna sous ses anciennes lois, elle reprit ses anciens usages et les suivit avec moins de zele. L'obéissance à la loi n'était plus une obéissance aux dieux; la religion expirait, et ce qu'il y a de plus difficile à ranimer, c'est une religion mourante.

Mais la religion d'Egypte, tant qu'elle a subsisté dans sa force, a-t-elle fait le bonheur des peuples? Les Egyptiens ont-ils été heureux

sous cette monarchie paternelle, conduite par l'esprit de la théocratie ? Il est difficile d'en douter lorsqu'on leur voit l'habitude de s'occuper toujours des choses dont ils devaient être occupés ; lorsqu'on se rappelle l'activité de leur industrie au sein de l'opulence, la magnificence de leurs villes, leurs palais, leurs monumens, et leur belle agriculture.

Les vertus domestiques ont dû contribuer beaucoup à leur bonheur. Il y a dans les mariages quelques délices que les Egyptiens ont dû rarement goûter. L'usage de marier entr'eux des freres et des sœurs qui avaient passé ensemble leur enfance et leur jeunesse, devait avoir donné aux époux la connaissance de leurs caracteres, et même l'habitude de les plier de maniere qu'ils pussent se rendre heureux l'un et l'autre. Mais aussi l'habitude de se voir tous les jours et à tous les instans, avait dû ôter la curiosité aux sens, à l'imagination ses illusions, et par conséquent aux époux l'ivresse du plaisir au moment où devait commencer l'amour.

Les Egyptiens avaient une extrême attention à la propreté. J'oserai compter cette attention au nombre des moyens d'augmenter ses plaisirs et son contentement. Ils étaient sobres, quoique sensibles

sensibles à la bonté de leurs alimens et de leurs vins. Ils devaient jouir d'une meilleure santé que les peuples qui se permettent les excès de la table. Cependant à leurs festins, ils faisaient apporter une momie, pour les faire souvenir de la mort et les avertir de jouir de la vie; cet usage n'est pas celui d'un peuple avide de la volupté, il n'est pas même celui d'un peuple gai, mais la gaîté ne fait pas le bonheur; il est vrai, qu'elle l'accompagne souvent.

L'Egyptien était sérieux, la religion devait lui donner ce caractere, mais la métempsicose qui faisait un dogme de la religion, lui rendait chers les animaux : aimer, caresser, rendre heureux un être quelconque, est une source de petits plaisirs.

L'envie devait être moins vive, moins noire, moins commune en Egypte que dans les autres pays; la religion unissait tout, et l'égalité était parfaite entre les hommes de toutes les classes, excepté celle des prêtres; et ceux-ci étaient trop loin des autres, trop utiles et trop révérés pour être enviés. L'ennui n'était pas une des plaies de l'Egypte; les fêtes, les sentimens religieux, le travail y donnaient à l'homme le sentiment d'une vive existence.

Ce qui pouvait manquer à ce peuple d'élévation d'ame, d'héroïsme, de talens, de bon goût, de sentimens aimables, ne l'a pas empêché d'être aussi heureux et plus tranquille que la plupart des peuples de l'antiquité. Il a été de tous, le mieux trompé, parce qu'il l'était par des hommes habiles. La religion est le mobile le plus puissant que les gouvernemens puissent employer, mais doit-il être le seul? je ne le crois pas : il est trop rare de trouver des prêtres aussi éclairés, aussi sages, et sujets aussi fideles que les prêtres Egyptiens.

De l'ancienne monarchie des Perses.

Dans un pays dont l'étendue n'est pas exactement déterminée par les savans, au nord du golphe Persique, au midi de la Médie, à l'occident de la Caramanie, dans une des provinces de l'Asie la plus anciennement connue, vivait sous les lois d'un monarque, un peuple assez nombreux; la forme précise qu'eut son gouvernement, lorsqu'il eut acquis de l'ordre et de la stabilité, a été assez ignorée; on sait peu de chose de ses lois; on connaît davantage ses anciennes mœurs, elles furent austeres. La pauvreté, ou, si vous voulez, la simplicité

des Perses porta leurs mœurs jusqu'à une austérité rigoureuse; en comparaison de ce peuple, les Lacédémoniens étaient des Sybarites. Les Perses vivaient de leurs chasses, de quelques légumes et de quelques fruits, ils ne buvaient que de l'eau, ils avaient des écoles publiques où on les occupait dès l'enfance à des exercices les plus propres à donner au corps, cette force, cette agilité nécessaires dans les combats, et ce courage naturel qui éleve l'ame au-dessus de la crainte des dangers.

On les instruisait beaucoup des lois de la justice; elles ne devaient pas être en grand nombre chez une nation qui ne connaissait guères les oppositions variées des intérêts, ni la multitude variée des jouissances.

L'autorité des rois était sans bornes, mais la nation leur choisissait un conseil, composé de magistrats, ou nobles ou prêtres; le roi, sans y être obligé, suivait souvent leurs avis.

Les prêtres ou mages avaient en main le dépôt de toutes les lois, ils étaient chargés de les apprendre au jeune prince destiné à régner un jour; ils devaient instruire les enfans de tous les ordres de citoyens dans la religion, la morale et la justice.

J'ai déjà dit qu'on avait trop peu de détails sur les lois des Perses ; il faut, pour savoir ce qu'on doit en penser, s'en rapporter à Xénophon. Il les préfere à celles de tous les peuples de la terre, mais il confond un peu les lois qui punissent les crimes contre la société, avec les conseils de la morale et avec les lois de police nécessaires dans les grands empires pour prévenir les crimes ; il admire des lois promulguées contre les bassesses honteuses, par exemple, l'ingratitude ; mais chez une nation où il y a des mœurs, ces sentimens vils ne doivent être punis que par les arrêts de la conscience universelle.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage, de m'étendre sur la jurisprudence ; je ne dois faire mention que de quelques lois particulieres qui caractérisent l'esprit du gouvernement, et qui peuvent influer sur les mœurs de ceux qui obéissent et de ceux qui commandent. Voici une loi de ce genre, souvent citée et toujours admirée.

Elle ordonnait d'examiner la vie entiere d'un accusé, et si ses vertus l'avaient emporté sur ses vices ou sur ses faiblesses, si la faute qu'il venait de commettre démentait sa vie entiere,

il était renvoyé absous ou légérement puni. Cette loi paraît fondée sur la connaissance de la nature humaine ; mais lorsque cette connaissance a été plus avancée, quand on a mieux distingué dans les lois celles qui tendent le plus à maintenir l'esprit d'une société, il s'est établi dans nos monarchies un usage plus favorable aux mœurs que la loi des Perses : l'homme de bien, coupable une fois, a été puni par le juge, le souverain lui a fait grace.

Il me paraît que le gouvernement des Perses avant les conquêtes de Cyrus, était la monarchie paternelle ; on y était brave, aimable, soumis et content ; mais lorsqu'il fallut réunir sous les mêmes lois, cet empire d'Assyrie, ces royaumes de Lydie, de Troye, etc. on dut adopter une partie des lois des pays subjugués, il fallut en adopter les formes. La population prodigieuse, les villes immenses de ce vaste empire, demandaient dans le souverain, une autorité toujours active, et un pouvoir qui ne fût jamais retardé par la résistance.

Il a été impossible jusqu'à présent et peut-être le sera-t-il toujours, de déterminer l'espece d'étendue qui convient aux différentes formes de gouvernement. Dans la démocratie où l'esprit

d'indépendance et d'égalité est porté au dernier degré, où, si l'on devenait supérieur à ses concitoyens par ses lumieres, ses vertus, ses richesses, son industrie, on leur deviendrait suspect, et on exciterait des troubles dans des lieux éloignés; dans la démocratie, telle qu'elle était chez les anciens, où les suffrages étaient donnés, où les opinions étaient promulguées, dans des assemblées tumultueuses, et non par des députés choisis; où le peuple ne se croyait plus libre, dès qu'il n'était pas associé aux actes principaux de la souveraineté, il était nécessaire que l'étendue de ces Etats fût très-bornée. Les démocraties peuvent être le gouvernement de quelques hommes dispersés sur de vastes terreins: mais si le pays se peuple, s'il acquiert de l'industrie, des richesses, du commerce, il deviendra turbulent, il sera corrompu, il tombera dans l'anarchie, il sentira la nécessité d'avoir une force réprimante, c'est-à-dire, le besoin de changer de gouvernement.

L'aristocratie peut convenir à un pays plus étendu que celui de la démocratie; elle est le plus souvent gouvernée par des hommes qui n'ont pas d'intérêt à troubler la paix; ils sont continuellement surveillés par leurs égaux; leur

conseil a du secret, de la célérité dans ses résolutions et dans l'exécution de ses ordres. Les aristocrates aiment les lois dont ils tiennent leur sécurité, leur considération, leur pouvoir. Ils connaissent assez l'ensemble et l'esprit de ces lois pour n'y faire qu'à propos des changemens utiles ; ils veulent augmenter le nombre des riches, ils ne veulent pas que les richesses s'accumulent dans une seule famille, qui aurait la force de changer le gouvernement en oligarchie. Les aristocrates ont presque toujours modéré l'étendue de leur domination ; ils ne veulent pas risquer que des pays placés loin du centre du pouvoir, aient d'autres intérêts que ceux de la capitale.

Si les aristocrates gouvernent des pays trop éloignés ou séparés d'eux par des mers, il est à craindre qu'ils ne les tiennent dans cet état de pauvreté et de soumission, qui les rend incapables de concevoir le projet de résister à la volonté du souverain ; l'aristocratie modérée dans la capitale et dans les cantons voisins, est tyrannique dans les provinces des frontieres.

Si l'aristocratie voulait régner dans des pays éloignés, elle serait despotique, parce qu'elle craindrait ses propres membres, le peuple, et

tout ce qui peut se concilier la faveur populaire. Il faudrait qu'elle multipliât les recherches inquisitoriales ; si elle entretenait de grandes forces militaires, elle préparerait elle-même sa destruction, elle éleverait le trône de ses maîtres.

La monarchie est celui des gouvernemens réglés qui paraît pouvoir occuper le plus grand espace et commander à un plus grand nombre d'hommes, sans que le monarque soit souvent obligé d'exercer des actes de despotisme ; les opinions sont discutées sans délai dans son conseil, et passent rapidement dans ses provinces ; c'est pour lui que s'entretient ce respect mêlé d'amour, d'espérance, de reconnaissance, qui rend à-la-fois les princes meilleurs et les peuples sages ; c'est une grande source de plaisirs pour un peuple que ce respect tendre pour l'homme de qui dépend sa destinée. L'enthousiasme des républiques dans les momens de succès de leur patrie, n'a jamais été ni plus grand ni plus délicieux, que la passion énergique de quelques peuples pour leurs rois.

La tendance de l'homme à augmenter son pouvoir, pour peu qu'il lui soit contesté, peut porter les souverains des vastes monarchies à

l'abus de leur autorité. Le despotisme n'est point, comme on le dit, un gouvernement qui n'est fondé sur aucune loi, et qui dépend entiérement des caprices du prince ; il n'existe point de ces gouvernemens. On pourrait dire que l'Etat despotique est une monarchie trop étendue, qui doit craindre les factions, l'anarchie, et qui doit s'occuper autant de prévenir que de punir les crimes ; c'est un pays dans lequel, s'il y a des corps résistans, le prince est forcé souvent à déployer toute son autorité ; il y a encore en Europe de petites monarchies où l'autorité du prince n'est point du tout limitée, et on n'y entend point parler d'actes de despotisme. Pourquoi? c'est que les monarchies n'ont qu'une médiocre étendue et une médiocre population.

Lorsque Cyrus eut fait la conquête de l'Asie, il vit combien il était difficile de bien gouverner ces pays si vastes et si peuplés qui composaient ses Etats.

Il divisa son empire en 120 provinces dont plusieurs étaient assez étendues pour former des royaumes ; les gouvernemens de ces provinces furent donnés à des Perses qui s'étaient distingués à la guerre ; ils rendaient compte des différentes affaires à trois ministres, qui les fai-

saient décider par le souverain. Leurs fonctions principales étaient de veiller sur la tranquillité de la province, sur les moyens d'en augmenter les productions, d'y animer tous les genres d'industrie, et d'en maintenir les mœurs.

Les troupes n'étaient point d'abord aux ordres de ces gouvernemens ; elles y furent dans la suite, et même ils furent les maîtres de décider de la paix ou de la guerre.

On honorait en eux la personne du prince, ils recevaient des hommages comme des hommes amis du souverain.

On leur recommandait particuliérement le soin de l'agriculture ; ce soin était imposé par la religion des mages, et c'est une de ces lois à laquelle les descendans des Cyrus ont toujours fait le plus d'attention.

Il y avait une loi de Zoroastre qu'on doit trouver belle : le châtiment qu'elle imposait à un coupable servait la société ; on l'obligeait à détruire les animaux vénimeux, les serpens, les insectes qui peuvent nuire à l'homme ; enfin, à quelques actions utiles aux laboureurs, aux prêtres, aux guerriers.

Cyrus composait des conseils aux gouvernemens, et ils étaient obligés de consulter ces conseils.

Il fit mieux encore, il fit tous les ans la visite de plusieurs de ses provinces; il était très-attaché à ses visites, et ses successeurs ne le furent pas moins. Entourés de leurs bienfaits et d'hommes vertueux, ils allaient montrer à leurs peuples, celui que les bons citoyens doivent adorer, celui que les méchans doivent craindre.

Dans ces visites, Cyrus s'informait avec le plus grand détail des progrès de l'industrie et surtout de l'état de l'agriculture, il s'informait des différentes manieres de cultiver, de la bâtisse et de la propreté des maisons des laboureurs, du soin qu'ils prenaient de leurs jardins.

Il reconciliait les villes qui, dans les provinces éloignées de la cour, sont sujettes à des dissensions, comme les enfans sont sujets à des querelles dans l'absence de leurs peres.

Si quelques plaideurs se plaignaient de leurs juges, leurs affaires étaient de nouveau examinées, et les jugemens réformés ou confirmés.

Cyrus ordonnait des canaux, des travaux utiles; il ne quittait pas un pays sans y avoir fait quelque bien essentiel.

Cet ordre admirable établi par Cyrus devait prévenir ces torts, ces plaintes exagérées des peuples qui obligent le prince à recourir aux coups d'autorité.

Un remede excellent qu'il trouva contre l'énorme étendue de ses Etats, ce fut l'invention des postes ; les ordres qu'il avait à donner, les nouvelles qu'il avait à recevoir parvinrent avec une extrême promptitude, la distance des lieux sembla disparaître. Il donna pour ainsi dire des bornes à sa monarchie, il voulut aussi, à ce qu'il me semble, lui donner le caractere qu'une monarchie doit avoir.

Dans les vastes Etats de Cyrus, il y avait une noblesse ; elle était composée en partie des familles illustres ou puissantes des Assyriens, des Lydiens, etc. Les conquérans des grands empires de l'Asie avaient subjugué plusieurs petits souverains, ils leur avaient laissé leurs souverainetés, sans le titre de rois. Tels étaient Gobrias, Abradate, Galatas, etc. dont parle Xénophon. Ces souverains se tenaient honorés d'occuper des charges à la cour du grand roi, et ils semblaient plus particuliérement destinés à transmettre par gradation ces sentimens que doivent avoir pour leurs souverains les sujets d'un monarque.

Il y avait chez les Perses, avant qu'ils eussent fait la conquête de l'Asie, une autre noblesse. Je ne puis donner que ce nom aux Homotimes ; ils étaient destinés à former à l'armée un corps

sur la valeur duquel on pouvait compter. Cyrus, après ses victoires, ordonna que les Homotimes ne serviraient qu'à cheval; il en composa sa garde principale, premiere origine des Argiraspides.

Tous ces nobles avaient d'autres distinctions; l'homme de la classe ordinaire et le noble avaient des manieres différentes de s'aborder, de se saluer, de se parler; il y avait des distinctions sur la maniere dont on était reçu à la cour. On tirait de préférence du corps des nobles, ceux qui devaient avoir des emplois de quelqu'importance. Ces hommes privilégiés devaient faire passer dans les classes inférieures une partie de l'amour de l'ordre et de la décence qu'ils avaient prises dans les principes d'éducation des anciens Perses. Ils avaient cette décence dans leurs discours comme dans leur conduite, ils savaient s'interdire de parler de ce qu'il ne faut pas faire, et de tout ce qn'il ne faut faire qu'avec mystere; ils devaient particuliérement s'abstenir de faire des dettes; elles pesent sur l'ame honnête, elles exposent à mentir, et ils avaient la plus grande horreur du mensonge.

Il est moralement impossible, qu'une classe d'hommes qui sait distinguer dans les vérités, celles qu'il faut dire, celles qu'il faut taire, et

qui s'impose de ne dire que la vérité, n'ait pas dans son ame de la dignité, de la justice et l'amour de l'ordre; la politesse de ces nobles n'avait rien de trop humble, leur franchise n'avait rien qui ne fût mesuré.

Les Perses en général aimaient la monarchie; mais les grands, les nobles, ceux qui avaient beaucoup à espérer du monarque, et beaucoup à en craindre, n'avaient pas pour lui cet enthousiasme, dont nous avons vu des exemples dans nos monarchies modernes. Cet amour du prince conduit à l'amour des lois, et cet amour des lois au genre de mœurs qui convient le mieux au pays qu'on habite. Mais ces mœurs n'étaient pas aussi faciles à établir dans ce vaste empire de Cyrus, que dans l'ancienne Perse et dans la Médie.

Les Perses avant leurs conquêtes, renfermés dans leur stérile province, couchés sur des feuillages, buvant de l'eau, mangeant du cresson, portaient l'austérité jusqu'où elle peut aller. Lorsqu'ils furent maîtres de l'Assyrie et de la Lydie, lorsqu'ils eurent tâté des plaisirs de leurs ennemis, ils aspirerent à jouir de tous leurs sens et de toutes les facultés de leurs ames.

Il n'est point dans l'homme de passer tout

d'un coup des privations à la modération. Les Perses coururent à tous les plaisirs où les appellaient l'occasion et la nature ; ils céderent à tous leurs besoins, ils en connurent de nouveaux, ils s'en firent ; enfin, de la manie de l'austérité, ils passerent à la folie des excès.

Ce fut surtout dans la jouissance du plus grand plaisir de nos sens, que les Perses ne garderent aucune mesure. Les lois qu'ils trouverent dans les pays de la conquête ne les gênerent pas assez ; elles permettaient d'avoir plusieurs femmes, d'épouser sa sœur, d'entretenir plusieurs concubines ; ces lois si favorables à la licence, si peu favorables aux plaisirs et aux vertus domestiques, ne corrompaient point ces agriculteurs qui vivaient dans le travail, la retraite et l'aisance ; mais il fallait d'autres lois aux classes supérieures.

Les lois en Perse ne protégerent pas assez les femmes, c'est un des pays de la terre où elles ont été le plus bornées aux fonctions humiliantes des esclaves d'un maître attaché aux plaisirs et non à son épouse. Ces hommes qui changeaient si souvent les objets de leurs desirs avaient en même tems la jalousie la plus cruelle.

La noblesse des Perses n'avait pas su rendre les femmes respectables ; ils ne les ont point

respectées, et ils n'ont point su s'en servir pour épurer, élever et polir les mœurs. La religion leur a été plus utile chez les Perses avant Cyrus, dans la plus grande partie de l'ancienne Asie, et chez les sectateurs du nouveau Zoroastre; on adorait un être suprême, qui avait employé l'élément du feu pour construire et mouvoir l'Univers. Le soleil était l'instrument principal dont il se servait pour éclairer, animer, féconder la nature; les autres étaient des soleils plus éloignés, qui influaient sur tous les êtres et sur tous les événemens du monde.

Il y avait deux êtres plus ou moins dépendans du grand être; Oromaze, le principe des plaisirs et des vertus; Arimane, le principe des crimes et des douleurs. L'un s'occupait sans cesse à répandre l'ordre, la perfection, le bonheur; l'autre à déranger, à consterner, à détruire. Ces deux êtres avaient à leurs ordres des génies sans nombre, qui les secondaient dans leurs desseins bienfaisans ou pervers. Tout homme dès sa naissance était inspiré, affligé, secouru par ces deux génies.

Les deux Zoroastres croyaient et ordonnaient de croire l'ame immortelle; Oromaze ou ses ministres conduisaient l'ame du juste au moment de la mort dans le sein de la béatitude éternelle;

Arimane

Arimane ou les génies qui étaient à ses ordres, conduisaient l'ame du méchant dans un lieu de douleurs, qu'elle habitait plus ou moins longtems, selon le nombre et le genre de ses crimes.

J'ai souvent pensé que cette foule de génies de tout genre, dont l'homme était sans cesse occupé, retardait la connaissance du cœur humain. On étudiait plus les génies que les penchans ou ses passions; après ses fautes, on craignait plus le châtiment imposé par Oromaze que le mécontentement de soi-même; dans la bonne conduite, on attendait la récompense du ciel plus que celle de la société, et que le plaisir de sa propre estime. Cette réflexion a sans doute été faite par les mages, et le néant de tous ces génies était un de ces mysteres qu'on ne révélait ni au peuple ni aux étrangers.

On peut trouver dans la législation de Zoroastre deux défauts : l'un de n'avoir pas toujours assez distingué ce qui ne doit être qu'un conseil, de ce qui doit être un précepte; l'autre, l'excessive cruauté de ses punitions.

Le feu, cet élément, image et instrument de la divinité, était entretenu sur des autels, où les prêtres venaient faire leurs prieres. Il n'en fallait

pas tant au peuple pour lui faire adorer cet élément, comme la divinité même. Négliger de l'entretenir, ou l'éteindre avec de l'eau, même quand il pouvait être la cause ou l'aliment d'un incendie, était un crime puni de mort; entretenir ce feu en le soufflant avec la bouche, était un crime puni de la même maniere.

La religion ordonnait un certain respect pour les autres élémens.

Zoroastre commanda beaucoup à tous ses fideles l'étude assidue de ses lois; cependant on n'en instruisait gueres les enfans avant l'âge de 14 ans; c'est commencer bien tard de parler à l'imagination et au cœur, mais c'est le tems où la philosophie doit parler à la raison. Le jour où cette partie de l'éducation commençait, était célébré par des festins, des chants, des sacrifices.

Les Perses avaient un grand nombre de fêtes, surtout en l'honneur du soleil, comme bienfaiteur des campagnes.

Dans une de ces fêtes, ils avaient un usage de la derniere barbarie. Un criminel condamné à mort, était revêtu des habits royaux, placé sur un trône et jouissant de tous les plaisirs

dont un monarque peut jouir ; il descendait du trône pour expirer dans de longs tourmens.

Il y avait dans cette institution des liaisons d'idées qui ne devaient point augmenter le respect pour la monarchie.

Opposons à ces usages ceux d'une autre fête. La religion commandait aux riches qui honoraient la divinité par leur joie et leurs festins, d'envoyer au pauvre des dariques et des alimens, afin qu'il fût en état de célébrer la fête.

Les prêtres étaient riches, et ils devaient l'être ; ils étaient riches par les offrandes des vrais fideles, par les sacrifices des impurs qui voulaient être purifiés, et par les fonds qui leur étaient assignés par l'Etat.

Les lois, toujours consacrées par la religion, permettaient le divorce, mais la femme qui le demandait ne pouvait prétendre à aucun douaire.

Une loi permettait aux peres de punir de mort leurs enfans, auxquels ils n'auraient pu faire que ce reproche vague, de leur avoir manqué de respect.

Celui qui voyait outrager le faible sans voler à son secours était puni ; j'ignore le genre de sa punition.

Dans sa morale, dans ses préceptes qui ne sont pas une partie de sa législation, Zoroastre recommande l'oubli des offenses, le pardon des injures, la décence des paroles, le courage à la guerre, la modération dans la victoire, la générosité dans la puissance, etc. On peut toujours respecter sa morale, et quelquefois blâmer ses lois.

Celles qui protégent les animaux utiles aux laboureurs sont d'une sévérité insensée. Il dévoue aux plus affreux supplices celui qui tue un chien ; et cependant il a négligé de prévenir et de punir le mal que le brigand peut faire aux propriétaires.

Finissons ce que je viens de dire de la législation de Zoroastre, par une de ses lois religieuses qui devrait être en usage dans tous les pays du monde.

Il était défendu de rien demander aux dieux pour soi-même, sans les solliciter en même tems pour son roi, sa patrie, le lieu qu'on habitait, sa famille et ses amis.

Le peuple de cette vaste monarchie n'avait point à se plaindre des impôts. Darius, fils d'Histaspe, après ses victoires, voulut fixer l'état de ses dépenses et de ses revenus ; il assembla dans

toutes les provinces des propriétaires éclairés, et leur demanda de fixer eux-mêmes l'impôt qu'on pourrait lui payer, sans que les peuples et surtout le cultivateur pussent en souffrir.

Darius n'accepta que la moitié des offres de ses provinces, et je n'ai pas trouvé que dans aucun tems cet impôt ait été augmenté par ses successeurs.

Les Grecs et les philosophes de cette nation qui ont voyagé en Asie, ont tous attesté la belle culture et l'aisance des campagnes de la Perse, ainsi que l'industrie et l'opulence de ses villes. On est bien tenté de penser que la grande masse des sujets de ce vaste empire, la partie qui est à-la-fois tranquille et active, avait à-peu-près le bonheur auquel la nature humaine peut prétendre. C'était sur les classes les plus élevées que tombaient d'ordinaire les coups de l'autorité. Il me semble qu'à la faveur du bon ordre, des mœurs, du caractere des grands, l'homme des classes inférieures a senti sa force de situation, assez pour regretter peu le sentiment de sa force personnelle. Il a senti la vie; ses occupations, sa religion, ses fêtes, l'ont préservé des agitations et de l'humeur qui suivent l'ennui; il y a eu des factions à la cour, des intrigues de

mages et de courtisans, qui ont été dangereuses, mais auxquelles les peuples et les hommes en place ont pris bien peu de part; elles ont donné de justes inquiétudes aux rois, et les ont obligés à multiplier les recherches inquisitoriales et les grands coups d'autorité.

Mais pourquoi ces races des anciens Perses, les descendans de ces Homotimes, n'ont-ils point conservé ce grand courage qui avait donné à leurs ancêtres l'ascendant sur les autres nations. Cette race d'hommes si étonnante quand elle établit sa puissance, perd beaucoup de son éclat quand elle n'a plus qu'à la défendre? Il y en a plusieurs causes; il y en a une qui leur a été commune avec les Egyptiens. La mauvaise tactique, le genre des armes, le peu d'habitude des manœuvres militaires ont fait leur faiblesse. Il paraît que pendant la paix ils n'entretenaient pas une armée fort nombreuse; avaient-ils la guerre? ils faisaient partir des villes et des campagnes une multitude, qui n'avait ni les connaissances ni le caractere de son nouvel état.

Les Perses ont vaincu des Scythes, peuple brave, mais plus ignorant encore que leurs vainqueurs. La monarchie de Cyrus a été subjuguée par la faible armée d'une petite monar-

chie ; mais cette faible armée avait vaincu les Grecs ; elle avait été formée par un grand homme, et lorsqu'elle attaqua les Perses, elle fut conduite par Alexandre, chef militaire, auquel on n'a pas trouvé encore de supérieur.

Une cause du peu de fermeté des Perses dans les combats, c'est précisément l'immensité de leurs armées. Les grandes masses sont toujours dans la sécurité ; l'idée de leur défaite n'y entre point dans les esprits. Le danger paraît-il ? d'abord il est bravé. Menace-t-il de près ? il étonne. Ces guerriers sans nombre passent de l'étonnement à une fureur inconsidérée, qui leur réussit rarement. A cette fureur, à leur étonnement succede une crainte stupide ; ils voient le bon ordre chez leur ennemi, et ils ne le voient pas dans leur armée.

D'ailleurs, il y a rarement de la proportion entre le degré de lumieres, de force de tête, de combinaisons qu'il faudrait aux chefs des grandes armées, et les qualités de ce genre que la nature et l'expérience ont donné aux plus célebres généraux. Le grand Frédéric disait qu'il était étonné qu'un grand capitaine voulût être à la tête de plus de 50000 hommes ; celui des généraux qu'il admirait le plus était le ma-

réchal de Luxembourg, parce qu'il avait fait faire les plus savantes manœuvres à des armées de 100,000 hommes ; il ne faut à la nature humaine ni de grandes armées, ni de grands empires.

Le despotisme, quelques mauvaises institutions, la faiblesse de plusieurs rois avaient corrompu la noblesse ; et à la troisieme génération depuis Cyrus, elle n'était plus la même. Ce prince avait destiné au service intérieur de son palais 300 eunuques, ses successeurs s'environnerent de cette espece d'hommes, qui n'a ni les vertus aimables d'un sexe, ni les vertus fortes de l'autre ; leurs conseils succederent à ceux des mages. La religion perdit de son empire ; souvent le roi accabla de ses bienfaits ceux de la noblesse qu'il avait humiliés, et la noblesse prit insensiblement l'habitude d'acheter des graces par des bassesses. Il y eut quelques séditions dans plusieurs provinces de l'empire ; d'autres continuerent de plaindre et d'aimer le roi, mais elles perdirent leur zele en conservant quelqu'amour. Les rois continuerent de régner ou cruellement ou faiblement au milieu des orages. Des freres ôterent la vie ou le trône à leurs freres ; il y eut des princes empoisonnés

par l'eunuque Bagoas qui, près d'être écartelé, s'empoisonna lui-même. Après des meurtres, des lâchetés, et des horreurs sans nombre, on tira d'une province éloignée Darius Codoman. Ce roi nouveau avait du sens, de la vertu, d'excellentes intentions ; il se mit à la tête de l'armée qu'il assembla contre Alexandre. Cette armée immense, mais sans discipline et sans choix, ne pouvait résister au courage et à la tactique des Macédoniens. L'armée de Perse ne pouvait avoir pour son roi un enthousiasme que ce prince n'avait pas eu le tems de mériter ; quelques factions opposées l'une à l'autre, des opinions contraires, des mécontentemens dans les premieres classes, empêchaient de naître dans l'armée de Perse, cet enthousiasme patriotique qui fait des armées de héros. Ce sentiment peut s'exalter quand il est combattu, mais il se glace auprès de tout ce qui ne veut pas le combattre ou le partager.

De la Chine.

L'empire des Seres, ce peuple connu et respecté de l'antiquité, n'est pas du nombre de ceux où les philosophes Grecs ont voyagé ; ils n'ont pu en recevoir les lumieres, comme celles

des pays instruits par Ménès et par les Zoroastres. Il semble que je ne devrais point en parler dans ce moment ; mais il est utile de présenter aux grands Etats le tableau de ce vaste empire, et je ne vois pas dans mon ouvrage l'endroit où je pourrais mieux placer ce tableau ; je le donne donc après ceux des deux empires des Egyptiens et des Perses.

Un peuple immense conserve depuis des siecles le même gouvernement, les mêmes lois, les mêmes mœurs, les mêmes opinions, les mêmes usages ; il a fait depuis long-tems des progrès dans la science du commerce, et dans tous les genres d'industrie utile ; il en a fait dans la connaissance de la nature, et beaucoup dans les arts qui apprennent à jouir en paix de la vie, plus que dans ceux qui apprennent à en jouir avec délices ; il a paru plus occupé de régler l'ame, que de l'émouvoir vivement ; il a eu quelques momens de troubles et d'erreurs ; il a tendu long-tems à se perfectionner. Il a cru voir le terme où il devait s'arrêter, et depuis 3000 ans il ne change plus.

Le gouvernement de ce peuple est la monarchie la plus absolue ; elle a toujours admis le conseil, jamais la résistance ; elle demande autant à être éclairée, qu'à être obéie. Mais, com-

ment a pu commencer ce gouvernement qui, dès sa naissance, inspira pour le souverain tant de respect, de docilité et d'amour ?

Un pere gouverna long-tems une famille nombreuse, son fils aîné lui succéda, et il fut digne de commander à ses freres.

Il y avait dans les mêmes contrées quelques autres monarchies ; les unes étaient usurpées, les autres avaient été fondées comme celle dont je viens de parler. Celle-ci était la plus sage, elle devint la plus peuplée et la plus heureuse ; elle soumit quelques-unes des monarchies turbulentes qui voulaient se rendre terribles par la guerre ; elle reçut dans son sein quelques peuples paisibles qui avaient adopté ses principes ; elle devint très-puissante ; enfin, elle régna seule à l'orient de l'Asie, dans cette vaste contrée, bornée d'un côté par des mers, de l'autre par de longues chaînes de montagnes ; ici, par des golphes, là, par de grands fleuves ; et dans cette longue partie du globe, qu'on appelle l'empire de la Chine, se continue l'éducation éternelle d'un peuple innombrable.

La base de cette éducation, le principe actif du gouvernement et des mœurs, l'ame de la nation et du prince, fut la piété filiale et l'amour paternel. Le peuple qui se trouvait si heureux

sous ses premiers souverains, demanda aux nouveaux de suivre ces modeles.

L'empereur eut un pouvoir qui ne fut point limité ; il est la loi ; il a le droit le plus absolu de décerner les peines et les récompenses, celui de faire des établissemens nouveaux, des lois nouvelles ; de changer la maniere d'administrer, etc. Les Chinois l'appellent le pere et la mere de l'empire, ils croient impossible qu'il n'aime pas ses sujets.

Cet empereur a un conseil nombreux, composé de princes du sang, de Calaos, c'est-à-dire, de mandarins reconnus pour être dignes de la confiance de l'empereur et des peuples.

Il y a dans Pékin six grands tribunaux, ils s'assemblent quelquefois au nombre de deux ou trois, lorsque les affaires qui se traitent dans l'un ont des rapports avec le genre d'affaires d'un autre tribunal.

Le plus important de ces tribunaux est le Li-pou ; il veille sur la conduite de tous les magistrats de l'empire ; c'est à lui que les membres des corps de magistrature ou d'administration sont dénoncés, et c'est lui qui les juge.

Le second tribunal est chargé du dénombrement des peuples. Le soin du domaine, des trésors, de la dépense de l'empereur lui est

confié. Il répartit les impôts, selon la richesse des provinces et celle des familles.

Le troisieme est le tribunal des rites; il veille sur la conservation des manieres, des cérémonies, des usages prescrits par les lois; c'est un des tribunaux les plus occupés : il veille aussi sur les progrès des sciences et des arts, ainsi que sur les opinions qu'il peut être utile ou dangereux d'adopter.

Le quatrieme a le département de la guerre. Il examine les officiers qui demandent à être employés, il ordonne les levées de soldats, il entretient la discipline; il fait exécuter les plans de campagne adoptés par l'empereur.

Le cinquieme tribunal confirme ou annulle une partie des arrêts rendus par les tribunaux des provinces.

Le sixieme s'occupe des ouvrages publics, des chemins, des canaux, des digues, des ponts, de la navigation des rivieres, de l'entretien ou de la construction des temples, des monumens, des arcs de triomphe, et des palais où logent les mandarins qui ont les principales charges, etc. Ce tribunal a sous lui, dans Pekin même et dans l'empire, des tribunaux qui prennent ses ordres, lorsqu'il est question de faire quelque chose de nouveau.

Les vice-rois, les gouverneurs de province, etc. sont examinés par ce grand corps de magistrats; de plus, ils sont obligés de faire tous les ans une relation de leur conduite, et de l'envoyer à l'empereur.

Les emplois dans les tribunaux sont remplis par des mandarins de différentes classes. Les emplois militaires par des mandarins d'armes, qui n'ont pas dans l'empire la même considération que les mandarins lettrés.

Il y a encore un autre tribunal, celui des censeurs; il est composé de Colaos, c'est-à-dire, des hommes reconnus pour être les plus éclairés de l'empire, et qui ont exercé des emplois importans, dans lesquels ils ont donné des preuves de leur raison et de leur vertu; ils veillent sur tous les magistrats de la capitale et des provinces, sur les vice-rois, sur les gouverneurs, etc.; ils les déferent au grand conseil de l'empereur, et ils sont chargés d'avertir le souverain même de ses fautes et de ses erreurs. Comme la base de la force politique et morale est le respect plein d'amour que la nation a pour son souverain, il ne faut pas que ce prince ait l'air d'être conduit par un corps qui voit mieux que lui ce qu'on doit faire, et qui desire plus que lui le bonheur universel. Ce n'est point en

corps, ce n'est point publiquement que ce tribunal avertit l'empereur. Un seul Colao, comme de lui-même, vient lui parler; et si le prince ne corrige pas sa conduite ou son opinion, d'autres Colaos, toujours seuls, toujours en secret, viennent répéter ce que le premier a pu dire de plus raisonnable.

Les tribunaux ne peuvent faire exécuter ceux qu'ils ont condamnés, avant que l'empereur ait signé l'arrêt.

Il dépose à son gré les hommes pourvus des emplois.

Il est le maître de choisir son successeur, soit dans sa famille, soit dans une famille étrangere.

Après avoir donné cette esquisse de la constitution de la Chine, je vais parler de l'éducation.

Il y a dans toutes les villes et même dans plusieurs villages des écoles publiques, elles sont fréquentées jusqu'à l'âge de 20 ans, par tous ceux à qui la pauvreté n'ôte point le tems de cultiver leur esprit; ce sont des mandarins des dernieres classes, ou au moins des lettrés qui tiennent ces écoles. Ils sont surveillés par les vice-rois, les gouverneurs, et des mandarins de la seconde ou troisieme classe.

L'éducation qui donne les préceptes de politique et de morale les plus utiles à la tranquillité de l'empire, est plus la même à la Chine pour tous les états, que dans les autres pays connus. Confucius, dans ses ouvrages, qui composent la partie principale des livres d'éducation, s'étend surtout sur la maniere de cultiver les vertus domestiques, mais il dit : *le vulgaire ne sent pas le prix des vertus ; les leçons et les exemples des mandarins doivent le lui apprendre.*

Quand on éleve de jeunes princes qui peuvent parvenir à l'empire, on leur démontre avec plus de soins et d'étendue qu'à tout autre, combien l'empereur qui est pour ses enfans un bon pere, est disposé à nourrir dans son cœur l'amour pour ses sujets. On voudrait que la famille de l'empereur fût le modele de toutes les familles, et cela est arrivé souvent.

Depuis Confucius et peut-être avant lui, on enseigne dans les écoles un des grands principes d'Aristote ; la vertu consiste, selon les philosophes Chinois et le philosophe Grec, dans un juste milieu, dans une certaine modération, soit dans ses projets, soit dans ses passions.

C'est par la perfection de sa raison qu'on peut parvenir

parvenir à ce juste milieu. Confucius veut qu'on s'observe toujours, qu'on évite les grands mouvemens de l'ame, et que les ressorts n'en soient ni trop tendus ni trop détendus.

Il insiste beaucoup sur la nécessité d'avoir des idées claires de ce qu'on desire, de ce qu'on est, de ce qu'on sait, des circonstances où l'on se trouve. On doit ensuite exécuter avec force, constance, activité les bonnes résolutions qu'on aura prises. C'est ce qu'on pouvait dire de mieux alors.

Confucius avait l'ame sensible ; c'est le devoir d'aimer qu'il inspire plus que les autres devoirs ; et c'est de la piété paternelle et filiale qu'il fait naître toutes les affections de l'ame qui tiennent à la bienveillance, à l'amitié et à l'amour. Voici quelques-unes de ses maximes :

Tout est ami dans le pays où l'on aime son pere. Un fils tel qu'il doit être, entend ses parens sans qu'ils lui parlent ; il les voit, sans être en leur présence.

Le magistrat qui honore son pere et sa mere, instruit le peuple.

Que les vice-rois, les magistrats soient honorés comme les fils aînés de la grande famille ; ils font aimer la morale au peuple, parce qu'ils lui en démontrent l'utilité.

Ils sont en effet chefs et prédicateurs publics ; tout prêche à la Chine, et les édits de l'empereur sont des sermons.

Les magistrats doivent être instruits de la morale, de l'histoire et de la littérature du pays.

Ils doivent être connus par leurs belles mœurs, avoir l'estime de leurs concitoyens, et le témoignage des hommes en place de leur contrée.

Il leur est ordonné de ne permettre jamais qu'une loi promulguée ne soit pas observée.

Ils doivent se défendre de faire des interprétations arbitraires de la loi.

Le secret est recommandé aux juges sur les intérêts des particuliers.

Les lois prescrivent le genre d'éloquence qu'on doit employer dans la procédure ; c'est celui qui démontre, et non pas celui qui passionne ; c'est le même que celui qui était ordonné dans l'aréopage, et à Rome dans le tribunal des centumvirs.

Il est défendu aux magistrats de paraître en public sans les marques de leur dignité.

Il leur est ordonné de chercher les moyens de concilier les parties avant de les juger.

Les lois sont avantageuses aux aînés ; il faut

qu'il y ait dans la famille quelqu'un qui représente le pere.

Il y a dans la Chine beaucoup de préceptes et peu de lois ; la police y est sévere, et la jurisprudence indulgente.

Les magistrats condamnent à l'esclavage dans certains cas ; ils semblent alors prendre la place du pere, qui peut vendre même à l'étranger un fils dont il n'est pas content.

Les lois laissent souvent les juges arbitres des peines ; l'intention marquée dans le coupable rend la punition plus ou moins sévere.

On ne permet pas qu'une fille qui n'a pas pour ses parens les sentimens qu'elle leur doit, soit jamais mariée.

Le mariage est interdit aux filles nées de parens déshonorés.

On peut répudier la femme qui manque de soins et de respect pour ses parens ou pour ceux de son mari.

Les femmes infidelles, les femmes jalouses ou acariâtres, celles qui dépensent trop, peuvent être répudiées. Cependant, il faut la réunion de bien des torts pour répudier la femme qui a rendu beaucoup de soins aux parens de son époux, et qui pendant trois ans a porté leur deuil avec décence.

S'il se répand la nouvelle qu'un fils a menacé son pere ou l'a frappé, la consternation regne dans toute la province ; le vice-roi est déposé, la famille du coupable, la ville où il est né sont associées à son châtiment.

Un pere qui accuse son fils devant un tribunal, n'a pas besoin de prouver son accusation.

Lorsqu'une famille peut craindre qu'un de ses enfans ne l'avilisse par ses mœurs, elle s'assemble dans la salle des ancêtres, et avec la permission des magistrats, elle le juge, elle peut même le condamner à mort.

La peine de mort contre les femmes qui ont attenté aux jours de leurs époux est juste, mais le supplice est atroce.

Le supplice est le même pour ceux qui voudraient attenter aux jours de l'empereur.

Il y a des crimes pour lesquels on condamne une famille entiere à être l'esclave des magistrats ; mais pour peu qu'il y ait dans cette famille quelque personnage d'un mérite distingué, elle n'est condamnée qu'à payer une amende.

Je vais parler de la religion.

Je n'examinerai point, si par le mot d'être des êtres, on entend parler d'une substance éternelle et unique dont nous faisons partie,

la nature intelligente, enfin le dieu de Spinosa. Sans me jetter dans des questions que l'esprit humain ne décidera jamais, j'oserai dire que nous voyons dans toute la nature une puissance active, un ordre, des desseins, des qualités qui doivent produire certains effets, etc. et que si nous n'avons pas de la divinité une connaissance démontrée, nous en avons du moins une croyance que nous devons à un sentiment susceptible de plus ou moins de force, et qui tient beaucoup du sentiment de l'évidence. Nous devons nous dire aussi que dans les objections contre l'existence du grand être, il y a des probabilités, jamais de démonstrations. Croyons donc en Dieu; croyons-y comme nous croyons à l'existence de nos penchans, de nos qualités, des causes de nos sentimens, etc. Nous les sentons en nous, et nous sentons aussi l'existence du pouvoir intelligent qui produit, arrange, conduit et détruit tous les êtres.

On regarde ce grand être à la Chine comme le pere universel qui veille sur nos besoins, à qui rien n'échappe de notre conduite, et qui nous commande les vertus; l'amour filial est celle qu'il nous commande le plus. C'est par ces idées que la religion chez les Chinois s'associe

au gouvernement, aux lois, à la morale, aux usages ; c'est par la croyance que la divinité est la raison universelle, agissante, et qu'elle doit toujours être l'appui et le conseil de la nôtre; que le chinois pense que la conformité de ses mœurs avec les lois du ciel, lui mérite et lui obtient le bonheur.

Dans les récompenses que les lettrés disciples de Confucius et de quelques philosophes plus anciens promettent aux Chinois de la part du grand être, il y en a beaucoup de temporaires, et je n'y ai pas de regret, il est souvent vrai que la bonne conduite est suivie de plaisirs et de succès. Il n'est donc pas impossible de persuader au vulgaire que lorsqu'il rend grace au ciel, il lui rend grace, non-seulement d'une faveur, mais d'une récompense. J'aime à voir le laboureur persuadé que la fertilité de son champ n'est pas due seulement à son travail, mais à l'honnêteté de ses mœurs.

Je vois que, si l'immortalité de l'ame ne fait pas une partie essentielle de la religion des Chinois, elle s'y associe assez généralement. On voit dans le Chou-King, dans plusieurs mémoires, et dans l'histoire de ce pays, que cette opinion y est reçue depuis long-tems ; les

sectes qui s'y sont introduites n'ont point été contraires à ce dogme utile. Le culte rendu aux ancêtres a dû le propager ; il a été doux aux enfans de penser que ces peres qu'ils adoraient pouvaient les entendre.

Quelques sectes tolérées à la Chine ont donné trop de mérite à des pratiques minutieuses. On ne peut se dissimuler que dans cet empire si raisonnable, on croit beaucoup à l'astrologie judiciaire et aux présages ; on s'y guérira de ces erreurs, lorsque les lois de la nature y seront mieux connues.

Je viens aux rites.

C'est un recueil de lois sur les manieres, et l'un des grands tribunaux veille à ce qu'elles soient observées. Elles tendent comme les autres lois à inspirer l'amour paternel aux parens et à l'empereur, l'amour filial aux sujets et aux enfans ; elles prescrivent le respect pour les vieillards. De l'amour filial et paternel naissent les devoirs envers les freres, les sœurs, et enfin envers la société dans tous les sens qu'on donne à ce mot. Les mandarins, les vice-rois, les magistrats sont les aînés de la famille immense des citoyens.

Les rites apprennent comment les hommes,

dans les actes les moins importans et les plus essentiels, doivent s'aborder, se parler, se conduire les uns envers les autres. On y trouve comment on doit manifester le respect, l'amour, les égards, tous les sentimens qu'on desire en nous, et que nous attendons.

Les cérémonies d'usage dans les visites, dans les rencontres, dans les repas, etc.; les tons, les gestes, les attitudes qu'on doit avoir avec ses supérieurs, ses inférieurs, ses égaux; dans le sein de sa famille, l'art de s'oublier soi-même et de s'occuper des autres, l'art de montrer toujours du calme, de la raison, du besoin de plaire. La décence, les contenances, etc.; tout cela est enseigné et prescrit par les rites.

Nous avons dit que le tribunal qui les enseigne et les fait observer, avait le département des sciences et des arts. Il protége les hommes qui apportent quelques vérités utiles; il fait sans doute retarder dans de certains momens, la publication de certaines vérités.

Les Chinois ont des poëtes, et nous pouvons soupçonner, d'après quelques traductions, qu'ils ont de bons poëtes. Ceux qu'on lit le plus, ceux qu'on apprend par cœur à la jeunesse, ceux que répete l'âge avancé sont ceux qui chantent la

morale de Confucius. Beaucoup de vers sont écrits sur les murs des chambres, et en dehors des maisons. La poésie chez les Chinois fortifie le caractere national, l'embellit, et contribue à sa perpétuité.

Ils ont de la musique; ils paraissent faire peu de cas de la musique instrumentale, et leur musique vocale chante sans cesse les préceptes de leurs philosophes, la nécessité de les suivre, la piété filiale, paternelle, conjugale, l'amour des lois, tous les avantages, tous les charmes des vertus les plus nécessaires et les plus aimables.

Ils ont une architecture qui, sans égaler celle des Grecs et la nôtre, a pourtant des beautés; ils l'emploient beaucoup à des monumens érigés à des hommes qui se sont signalés par leurs services; quelquefois de simples citoyens qui ont rendu leur famille heureuse obtiennent le même honneur. Les Chinois érigent aussi des temples à certaines vertus. La plus belle pagode de la Chine est érigée à la reconnaissance.

La peinture chez eux a du mérite, sans égaler celle de l'Europe pour le dessin, la perspective, la composition. J'ai vu quelques-uns de leurs tableaux avec plaisir. Il y en a un grand nombre qui servent à maintenir le caractere national, et

l'amour de ces vertus qui sont en Chine la source et l'appui des autres.

Vous devez trouver dans ce que je viens de dire, les causes de la persévérance de ce peuple, dans son gouvernement, ses lois, ses mœurs, ses usages, etc., tout cela tient ensemble ; il y a dans le tout, une unité dont Lacédémone donne à peine quelque idée. La vie entiere est à la Chine une suite d'habitudes commencées dans la jeunesse, et qui se continueront jusques dans l'âge avancé.

Les Chinois n'ont point d'alphabet ; ce défaut les a obligés à substituer des signes, des accens aux lettres, pour exprimer les nuances d'une même qualité, les idées d'une même science ; il leur faut de la peine et du tems pour graver dans leur mémoire les signes et les accens qui expriment les différentes idées morales ; ce tems, cette peine sont précisément ce qui les empêche d'oublier ces idées dont leur enfance et leur jeunesse ont été occupées. Apprendre à lire et à écrire à la Chine, c'est apprendre la sagesse ; leur langue les force à ne pas s'instruire promptement, et à oublier difficilement.

Cependant, si les européens avaient débité librement leurs idées subtiles sur l'esprit et le cœur humain, leurs systêmes politiques, reli-

gieux et moraux, les Chinois auraient pu abandonner plusieurs de leurs idées vraies ou fausses, mais utiles à la conservation de l'empire et des mœurs.

Les chrétiens ne leur ont paru long-tems que des enthousiastes ridicules ; mais quand nos missionnaires ont montré dans les arts, dans l'astronomie, dans l'étude de la nature, des lumieres qui manquaient à la Chine, ils y ont acquis de la considération ; ils apportaient des vérités démontrées, et on se moqua moins de celles de leurs opinions qu'ils ne pouvaient démontrer. Ils firent assez de conversions pour alarmer le plus tolérant des gouvernemens et le plus humain des princes.

Vingt-deux révolutions arrivées dans cet empire n'y ont rien changé ; la plupart de ces révolutions ont été faites par les citoyens mêmes ; ce n'était pas de leurs lois qu'ils avaient à se plaindre, c'était de leurs souverains. Le pere avait cessé d'être pere, les enfans en chercherent un autre. Ensuite ils se conduisirent et penserent comme leurs ancêtres s'étaient conduits et avaient pensé.

D'autres révolutions ont été faites par la conquête, mais les conquérans étaient des barbares, sans industrie et sans autres idées de morale ou

de législation que celles qui sont partout nécessaires aux hommes, dès qu'ils forment une société. Ces conquérans n'avaient d'avantages sur les Chinois que celui de faire mieux la guerre. Ils admirerent le peuple qu'ils avaient vaincu ; ils virent ses jouissances, et ils voulurent les partager. Ils ne tarderent pas à sentir le parfait accord des lois chinoises, de la religion, des habitudes, des manieres ; tout fut adopté, et les conquérans devinrent Chinois.

La maniere dont les peres et meres s'occupent des enfans ; le respectueux amour des enfans pour leurs parens, est un spectacle délicieux pour les étrangers qui ont quelque philosophie. Mais les démonstrations de tendresse, toujours prescrites par la loi, sont-elles aussi touchantes que celles qui sont inspirées par les circonstances ? non, sans doute ; cependant il arrive quelquefois que la nature demandait ce que la loi commande.

Dans les familles où les rites ont proscrit ces discours injurieux, ces gestes méprisans, ces tons de la colere, ces manieres de l'amour-propre sans frein, qui refroidissent les cœurs des parens et des amis, les cœurs ont quelquefois le besoin d'épancher leur tendresse.

La Chine est, sans contredit, le pays de la

terre où l'homme est le plus le maître de ses premiers mouvemens ; c'est un grand avantage, mais qui n'est pas sans inconvéniens, il fait naître l'hypocrisie.

Les époux à la Chine se font des infidélités légales. Les lois permettent les concubines aux maris, et quelquefois un amant aux femmes, mais elles ne peuvent en avoir qu'un dans le cours de leur vie. Les concubines sont de nouveaux domestiques dont les soins et les services sont consacrés à l'épouse ; leurs enfans sont les siens, elle leur commande despotiquement ; elle fait mieux ; ils l'intéressent, elle les aime. Les enfans de l'amant sont toujours censés ceux de l'époux. Il a dû agréer cet amant : c'est une sorte de Sigisbée dont les soins et le goût dédommagent la femme des négligences de son mari. Les chinoises vivent fort retirées, elles ne sont pas très-empressées de jouir de la dissipation. Les rites leur imposent une gêne dont elles doivent sentir le poids ; ils leur recommandent le silence autant que les soins domestiques et la chasteté. Les femmes que leur sensibilité intéresse à tout ce qui les entraîne, éprouvent plus que nous le besoin de parler. Cependant le silence doit ajouter en elles au mérite de réfléchir, et augmenter leur attention

sur le choix des choses qu'elles ont à dire. Les rites leur laissent plus la liberté de la conversation avec leur sexe qu'avec le nôtre ; elles en jouissent avec les concubines de leurs maris. Ces filles élevées pour plaire, savent et suivent les regles qui adoucissent les mœurs ; elles ont de ces talens qui font jouir les sens et l'ame. Elles sont musiciennes, elles chantent beaucoup de vers, elles savent par cœur des contes intéressans, enfin elles savent amuser et surtout écouter.

Cet instinct si terrible quelquefois, ce besoin de sentir nos forces personnelles, est plus remplacé à la Chine que dans d'autres pays, par le plaisir de sentir notre force de situation. On y est donc peu tourmenté par cet amour exagéré de l'égalité et de l'indépendance qui trouble l'homme des républiques mal construites, et des monarchies mal réglées. Tout rappelle à la Chine l'amour de l'ordre et du bien général, depuis l'empereur jusqu'aux derniers mandarins employés ; on voit un pere ou des freres aînés, qui ne sont supérieurs que pour être utiles.

Je ne pense pas que les sentimens d'humanité et de patriotisme soient exaltés dans l'ame de tous les Chinois, mais ce sentiment n'est point rare parmi eux. On y voit souvent, même dans les

classes inférieures, des hommes qui emploient leur loisir ou leur argent, à la réparation d'un chemin ou d'un canal, à la plantation de quelques arbres dont l'ombrage pourra plaire aux voyageurs, à la construction d'une hôtellerie, d'un monument, d'un arc de triomphe.

Il n'y a pas de voyageur qui ne soit frappé de la beauté des villes, de la régularité des places et des rues ; les maisons sont communément petites et commodes, leurs murs et leurs toîts sont peints agréablement ; les boutiques, par la maniere d'y étaler les marchandises, forment un coup-d'œil charmant. En général, tous les édifices sont plus décorés que somptueux ; les villages sont placés dans des vallées riantes, aux bords des ruisseaux, sur des côteaux fertiles, dont la vue s'étend sur des plaines enrichies par la plus intelligente culture. On voit partout des plantations d'arbres disposées autour de jolies maisons ; on croit s'appercevoir que les propriétaires, en plaçant ces maisons agréables, ont pensé qu'elles devaient ajouter à la beauté des campagnes.

Les plus petits vaisseaux, les jonques qui voguent sur les fleuves ont des formes et des peintures qui plaisent à la vue. Les Chinois ne sont point vêtus magnifiquement ; mais chez

les hommes, d'une fortune très médiocre, les couleurs des habits plaisent aux yeux : finissons par dire, sans craindre de nous tromper, qu'un peuple aussi occupé de la décoration, est un peuple content.

Les Chinois sont attentifs à se procurer les plaisirs du sens et du goût ; leur chere, peu dispendieuse, leur donne, par le choix des mets et des assaisonnemens, des plaisirs variés.

Ils sont fort occupés des plaisirs du sixieme sens ; mais ils ont plus de délicatesse dans les plaisirs physiques, que dans les sentimens.

J'ai dit que la poésie et la musique ajoutaient à leurs vertus ; elles ajoutent beaucoup à leurs voluptés. Tout chante à la Chine, et si l'on commence par y chanter la morale, le moment arrive où l'on y chante l'amour et le plaisir. Les Chinois sont très-capables d'amitié, c'est une vertu que leur commande le plus Confucius. L'amitié doit être chez eux moins exposée à rompre ses douces chaînes que dans les pays dont les habitans se livrent facilement à l'instinct d'un amour-propre mal dirigé. Les Chinois sont graves, parce que les lois ne leur commandent pas de rire, mais ils sont sereins et montrent de la bienveillance.

Ils

Ils ont des spectacles qui ne sont pas sans mérite ; les rôles des femmes, comme chez les Grecs, y sont joués par des hommes; ils ont beaucoup de pantomimes sérieux et bouffons, d'escamoteurs, de faiseurs de tours d'adresse, qui vont exercer leurs talens aux repas où il y a des convives ; enfin, les Chinois sont amusés.

On sera peut-être étonné que je porte si souvent mon attention sur l'amusement des peuples. Les législateurs les plus célebres s'en sont occupés beaucoup, et ils ont eu raison ; une police éclairée et douce doit procurer au peuple les moyens d'étourdir en lui ce penchant du besoin d'une vive existence, qui le rend si susceptible de mouvemens dangereux.

Je conclus que la nation chinoise jouit avec tranquillité des vertus douces, des plaisirs, des vrais biens. C'est peut-être la nation dont les lois, la morale, les manieres, l'administration, etc. combattent le mieux ces penchans essentiels de l'homme qui le séparent trop souvent de ce qu'il doit aimer et respecter ; de ces penchans qui sont nécessaires à son existence et qui la tourmentent. Gardons-nous de penser cependant que le peuple de la Chine soit composé de sages, et que les mandarins soient des

dieux. La partie du peuple des villes qui s'occupe du commerce d'échange, et même de la fabrication, est corrompue ; les mouvemens de son ame sont doux et pervers ; ses loisirs sont souvent employés à se perfectionner dans la friponnerie.

Il y a peu de nations où les intérêts mal entendus fassent naître plus de procès ; la science de la chicane après la morale y est la plus avancée de toutes les sciences.

La vengeance y est une passion durable, elle y est patiente, lente et perfide ; elle y prend quelquefois le masque de la bienveillance. Où trouver donc sur la terre un pays où l'on sache pardonner ?

Beaucoup de mandarins emploient autant l'intrigue que le mérite pour s'élever aux premieres places, et s'y servent de leur pouvoir pour acquérir des richesses. Dans ces tribunaux philosophiques qui prêchent la vertu à tout ce qui respire, la justice est quelquefois vendue. Ces abus, dans le moment où j'écris, viennent d'être cruellement réprimés ; mais je les crois moins abolis qu'interrompus. Un homme d'esprit qui avait vu la Chine, et qui m'en a beaucoup parlé, attribue cette corruption des

mandarins en place à l'excès de l'amour paternel ; ceux qui ont acquis légitimement des richesses modérées, ne peuvent laisser à leurs nombreux enfans assez de fortune pour qu'ils ne souffrent pas de cette espece d'humiliation qui accompagne partout la pauvreté.

Mais, me dira-t-on, pourquoi les mandarins ont-ils tant d'enfans ? c'est qu'il n'y a pas de préceptes à la Chine plus répétés, plus consacrés que ceux qui ordonnent aux citoyens d'un empire peuplé à l'excès, de laisser une nombreuse postérité. Il semble qu'il serait tems d'effacer des cinq Kings des préceptes, autrefois très-sages, et qui aujourd'hui peuvent être très-dangereux.

Un défaut essentiel de ce grand peuple, c'est qu'il a toujours eu trop peu le courage militaire. Serait-il vrai, comme le dit Mandeville, qu'on ne puisse cultiver dans l'homme, la sagesse, la bienveillance active, la tendresse touchante, la parfaite bonté, sans donner à l'ame une nuance de faiblesse, une habitude d'écouter trop la pitié, un amour exagéré du calme, qui ne permet pas toujours d'y entretenir l'enthousiasme guerrier ? Le chinois, dans ses revers, montre la plus grande fermeté d'ame ; il est

comme les vieillards courageux, il sait mieux se résigner au malheur que combattre pour l'éviter.

Le chinois fait rarement la guerre; il a toujours été moins avancé dans l'art de la guerre que ses ennemis, et il n'a pas montré leur courage.

La Chine a des mandarins d'armes, destinés uniquement aux armes. Ne pourrait-on point faire naître dans leurs cœurs des vertus qui élevent l'homme sans l'endurcir, et qui ne permettent pas à la valeur de prendre une nuance de férocité ?

Les philosophes de la Chine ont-ils assez vu et assez dit ; 1°. qu'il y avait des qualités qui devaient être plus recommandées à certains états de la société qu'à d'autres ?

2°. Qu'il y avait de certaines vertus qui s'amalgamaient facilement avec d'autres, et même les faisaient naître ?

Il me semble que si on établissait parmi les mandarins d'armes, le préjugé sublime, qu'on est déshonoré quand on se permet la fausseté ou le mensonge, on introduirait dans cet ordre, une certaine franchise qui tient au courage ; le mandarin d'armes aurait honte d'occuper une place

qui fait supposer en lui une vertu qui n'y serait pas.

Une qualité qu'il faudrait faire naître dans le mandarin d'armes, c'est la générosité. Il prendrait avec l'habitude de cette belle qualité, celle de respecter les magistrats, les vieillards, les femmes, tout ce qu'il doit protéger et défendre. Il prendrait la disposition de se dévouer pour l'Etat, et il serait malheureux s'il ne trouvait point en lui cette disposition.

Ne pourrait-on pas encore faire des mandarins d'armes une classe distinguée par quelques honneurs, dont les enfans seraient instruits de la morale dans les écoles publiques, et de tous les devoirs de leur état dans des écoles particulieres ?

Mais oserai-je désigner quelques changemens à faire dans les usages, les lois, l'ordre d'un pays, où il regne un ensemble inconnu partout ailleurs ? Convaincu, comme je le suis, que notre espece ne peut prétendre à la perfection, ni dans la législation, ni dans la morale même ; plus convaincu encore de la faiblesse de mes lumieres, est-ce à moi à proposer quelques nouveautés aux législateurs d'un pays où les institutions les plus sages, perpétuent dans une

suite de siecles, la tranquillité heureuse d'un peuple immuable.

Des effets de la philosophie chez les Grecs.

Je n'ai pas le tems de parler ici des Brames, des Arabes, et d'autres peuples chez lesquels les philosophes Grecs auront pu voyager utilement. Après avoir dit un mot des progrès que l'esprit humain avait faits dans la Grèce, et comment il s'était préparé à recevoir de nouvelles connaissances, je parlerai de ces voyageurs éclairés qui ont été s'instruire pour instruire leur patrie.

Sous le regne des rois, les beaux-arts avaient fait des progrès; quelques monumens de ces tems éloignés attestent que les talens étaient employés, et que le goût commençait à naître. Les poésies d'Homere, d'Hésiode, d'Anacréon firent les délices de la Grece.

Si la poésie était née dans le tems des monarchies, les démocraties firent naître l'éloquence; elle fut d'abord l'art d'entraîner plus que celui de convaincre. L'orateur qui parlait à la multitude, savait qu'il n'était pas facile ou important de l'éclairer; il se bornait à l'émou-

voir. L'éloquence fut long-tems l'art de dominer l'homme sensible.

Ce fut sans doute l'envie d'honorer les dieux qui fit naître la sculpture. Elle fut d'abord une imitation grossiere de modeles communs; elle devint l'imitation d'une nature choisie, et enfin d'une nature au-dessus de tous les modeles. Les premieres statues étaient sans mouvement et sans ame, celles qui suivirent eurent du caractere, des passions, de la vie.

Les peintres commencerent par dessiner fidellement et froidement, ils employerent des couleurs ternes et sans vérité. Une connaissance plus profonde de la nature, l'étude des passions et de leurs expressions, l'invention de nouvelles couleurs firent acquérir à la peinture un mérite que les âges ont augmenté.

C'est à ce moment où le goût formé par les réflexions fait succéder au plaisir d'être étonné celui de juger, que l'admiration devient un des sentimens les plus doux que l'homme puisse éprouver; il le fait jouir de la supériorité des autres, et lui apprend à tempérer l'envie. Les Grecs, enivrés de ce plaisir, regarderent comme des hommes divins ceux auxquels ils le devaient; ils chercherent comment on pour-

rait faire des ouvrages du même genre qui leur donneraient le même plaisir. La critique naquit, les artistes eurent quelques regles, et connurent une partie des nombreuses perfections dont ils pouvaient embellir leurs ouvrages.

Ces connaissances répandues chez les Grecs les conduisirent à d'autres ; l'habitude de discuter et de penser sur quelques objets, donne à l'esprit la facilité de discuter et de raisonner sur tous les objets possibles ; l'esprit en fait usage et s'éclaire ; la perfection dans un genre, est souvent suivie de la perfection dans un autre : les arts fleurissent ensemble, c'est à ce même moment que les sciences font des progrès, et chez des peuples que les mauvaises constitutions tiennent dans un état habituel de variations et de mouvement, la législation peut avancer comme les autres sciences.

Dans ces momens de plaisirs nouveaux, et de troubles continus qui agitaient la Grece, quelques hommes dont le penchant à la curiosité était le principal mobile, observaient la nature et la société ; ils étudiaient tout, et eux-mêmes ; plusieurs d'entr'eux allerent s'instruire en Asie et en Egypte chez des peuples comblés de richesses, pleins de connaissances, qui vivaient

sous des lois plus ou moins belles, plus ou moins sages, mais dont ils étaient contens.

De retour dans leur patrie, ces philosophes s'occupaient de leurs méditations. Plusieurs, à qui le spectacle de la sagesse et du bonheur des étrangers, n'avait donné ni indifférence ni mépris pour leurs concitoyens, chercherent à répandre dans les assemblées du peuple, dans les sénats, dans les conseils, quelques avis utiles, quelques opinions raisonnables. Ils furent d'abord mal accueillis; il semblait que les Grecs redoutaient de leçons qui les auraient rendus sages, et qu'ils préféraient des troubles à des vérités. Mais cette indifférence pour la philosophie ne dura pas long-tems. On alla chercher dans leurs retraites ces hommes, séparés de toutes les factions, qui en observaient tous les mouvemens, méditaient sur leurs causes, et cherchaient les moyens de rendre meilleure la condition de leur espece.

Quelques-uns d'eux conçurent enfin des systêmes de législation qui furent adoptés en tout ou en partie. Avant de parler des plus célebres de ces philosophes, je veux dire un mot des moins connus. La plupart attribuaient à l'ignorance de la morale tous les malheurs et tous les vices; ils parurent d'abord plus propres à faire

l'éducation des peuples qu'à leur donner des lois. Plusieurs de ces philosophes avaient de la sécheresse, et renfermaient dans des vers qui n'étaient que sententieux, ces préceptes que, dans toutes les situations, l'homme doit non-seulement connaître, mais aimer; d'autres avaient de l'imagination et du sentiment. Les lecteurs qu'un langage sensible, des vers harmonieux occupaient sans cesse de vérités morales, pouvaient s'enflammer pour la vertu. Il y eut peut-être des hommes justes par enthousiasme, avant qu'ils eussent des idées précises de la justice. Ces essais moraux pouvaient disposer les hommes à recevoir quelques bonnes lois.

Je vais parler rapidement de ces philosophes qui ont eu les premiers la confiance des peuples, et je n'entrerai dans quelques détails que lorsque je serai parvenu aux législations de Lycurgue et de Solon.

Charondas établit une démocratie à Thurium, on en ignore le bien et le mal. Ce législateur doit être loué d'avoir insisté beaucoup sur la nécessité d'entretenir et même d'augmenter l'amour filial; il resserra aussi par ses lois, les liens entre les freres et tous les parens. Le magistrat veillait beaucoup sur l'éducation des enfans. Il y a deux lois de ce philosophe qu'il

ne faut pas oublier : l'une défendait au barreau le style et les mouvemens oratoires ; l'autre, voulait qu'on ne cessât point d'obéir à une loi reconnue pour mauvaise, tant qu'on ne lui en aurait pas substitué une nouvelle. Nous avons vu ces deux lois dans les législations de l'Asie.

Dioclès fut le législateur de la Sicile ; on n'a point de détail sur ses lois : on sait seulement qu'il maintint partout la démocratie ; il y eut tant de variations et de troubles dans ces républiques Siciliennes, qu'on ne doit pas avoir une grande idée de leurs constitutions.

Zaleucus donna des lois à une partie de l'Italie ; Diodore nous en a conservé un petit nombre. Il y en a de singulieres. Des ennemis qui refusaient de se réconcilier, étaient regardés comme des sauvages au milieu d'une ville policée. Il y a peu de situations plus pénibles qu'une réconciliation forcée, et il est vraisemblable que pour l'éviter, on mettait un grand soin à ne pas offenser. Zaleucus me paraît avoir été le premier qui ait attaché de la honte à la haine et à la vengeance.

Voici quelques-unes de ses lois somptuaires.

Une femme qui ne sera pas ivre, ne pourra se faire accompagner par plus d'une suivante.

Une femme ne pourra sortir la nuit que pour un rendez-vous.

Un homme ne portera ni bijoux ni étoffe de Milet, à moins qu'il n'ait un de ces commerces de galanterie avili par l'opinion.

L'enthousiasme des Grecs pour la philosophie passa de ville en ville, de peuple à peuple; il devint général : les Grecs enivrés du mérite de quelques philosophes, leur donnerent le nom de sages. Je vais dire un mot de ces sages.

Thalès, né dans l'Ionie, avait fait des découvertes en astronomie et en géométrie, et il apprit à faire usage de ces sciences pour perfectionner la navigation.

Il était affligé des divisions qui régnaient entre les petites républiques d'Ionie; et pour les faire cesser, pour rendre ces républiques plus puissantes contre les rois d'Asie, il leur proposa d'établir un conseil général qui serait composé de leurs députés. On ne sait pas s'il donnait à ce conseil la puissance législative, ou quelque chose de la puissance exécutrice; peut-être n'aurait-il eu, comme les Amphictions, que le droit de juger les différends qui s'élevaient entre les villes, peut-être Thalès voulait-il former une république fédérative. Ce gouvernement peut être bon; mais il est bien difficile de réunir

entre plusieurs Etats, les intérêts et les volontés; il n'est pas plus aisé d'entretenir, pour le tout, dans chaque partie, le zele, l'enthousiasme patriotique qui peut être quelquefois nécessaire, et qui l'aurait été fréquemment à la ligue de l'Ionie.

Pittacus après avoir délivré Lesbos d'un tyran, et avoir enlevé aux Athéniens les conquêtes qu'ils avaient faites sur sa patrie, refusa une partie des terres que sa république lui donnait pour récompense. Il consacra tout son tems à la philosophie; il la bornait à l'étude de son espece et des moyens de la gouverner. On l'accusa d'avoir pensé trop mal de l'homme, et d'avoir conseillé la défiance dans l'amitié; erreur excusable dans des tems de troubles et de révolutions.

Bias fut un orateur dont on admirait le talent et plus encore la justice. On disait dans Prienne, sa patrie, en parlant d'un procès juste, c'est une cause dont Bias se chargerait. Il avait de grandes richesses; elles appartenaient au mérite et à l'innocence qui avait des besoins. Des pirates vendirent dans Prienne de jeunes filles qu'ils avaient enlevées à Messene; Bias les racheta pour les renvoyer à leurs familles. Ses concitoyens qui ne l'avaient pas calomnié pendant sa vie, à sa mort lui érigerent un temple.

Quelques philosophes usurperent le pouvoir dans leur patrie, et furent comptés au nombre des sages ; c'est que leur ambition fit le malheur d'un parti, et leur autorité le bonheur des citoyens. Périandre fut souverain de Corinthe ; il créa un sénat auquel il donna beaucoup de pouvoir. Corinthe fit la guerre, Périandre fut vainqueur : il mit des impôts sur le commerce ; c'est un tort dans une ville dont le commerce faisait la force et le bonheur. Un emportement de jalousie changea son caractere : il frappa son épouse et la fit tomber ; elle mourut de sa chûte. Périandre ne se pardonna jamais cette faute. Sa douleur le rendit féroce ; il termina sa vie, de la maniere que le malheur conseille, et que le remords commande.

Lacédémone, la patrie de Chilon, respecta ses principes de morale et son caractere ; il se plut toujours à obéir aux lois. Juge d'un ami coupable, il condamna son ami ; mais il engagea les autres juges à l'absoudre. Tout le reste de sa vie il s'applaudit et se repentit de cette conduite.

Les heureux sont les sages ;

On peut conclure de ce vers de Voltaire, que Cléobule a été le plus sage des philosophes

Grecs, car il a été le plus heureux. Epoux d'une femme vertueuse et belle qu'il aima toujours, et dont il fut toujours aimé; entouré d'amis qui lui étaient chers; pere d'une fille qui eut les graces de son sexe et les lumieres du nôtre; citoyen de la ville de Linde, qu'il gouverna et sut préserver des guerres avec l'étranger, et des folies populaires; adoré de cette patrie qu'il rendait sage, personne n'a mieux joui d'une vie qui paraissait austere et qui n'était que pure; ses devoirs furent toujours une partie essentielle des objets de ses passions. S aphilosophie l'occupa de la nécessité d'aimer l'ordre et d'observer la mesure dans ses goûts, ses actions, son repos; il eut une fortune médiocre, et comme il en était content, il ne déclama point contre l'amour des richesses. A sa mort, qui fut tardive, on le pleura; une épitaphe touchante et noble honora son tombeau. Il a laissé le meilleur traité de bonheur que la philosophie ait pu présenter aux hommes, l'exemple de sa vie.

Les mœurs, le grand sens, les connaissances de ces sages, les services importans qu'ils rendirent à leur patrie, les honneurs qu'ils reçurent, la puissance où on éleva quelques-uns d'eux, porterent jusqu'au délire l'amour de la philosophie; ses préceptes en vers étaient cités, répétés,

chantés et même suivis : je parlerai encore ailleurs de cet enthousiasme et de ses effets ; je me hâte d'arriver aux deux plus illustres législateurs de la Grece, Lycurgue et Solon.

Plusieurs des philosophes dont je viens de parler avaient précédé Lycurgue. Il put s'enrichir de leurs lumieres, et se préserver de leurs erreurs. Il eut un autre avantage ; celui d'être le législateur d'un peuple qui n'était qu'agriculteur et guerrier. Il eut moins de peine à dissiper les penchans de l'homme et à le rapprocher de l'austérité sauvage, qu'il n'en aurait eu à réformer une ville opulente, attachée à ses désordres ou à ses mauvaises lois.

Lycurgue trouva sa patrie divisée en plusieurs factions ; les deux rois avaient perdu leur pouvoir. Les riches propriétaires tentaient de l'usurper ; et dans les hommes sans propriétés, le grand nombre aspirait à la plus absurde indépendance. Lycurgue fut souvent l'arbitre entre les partis ; et enfin ils lui proposerent de leur donner des lois. Ce ne fut pas à son mérite seul qu'il dut la confiance de la nation ; l'oracle de Delphes le déclara l'ami des dieux, et le sage qui devait être le fondateur de la plus belle république qu'on eût vue encore.

Avant

Avant d'instruire ses concitoyens, Lycurgue tenta de leur plaire et de les calmer; il fit venir le poëte Thaletés, dont les chants disposerent les hommes à la concorde. Voilà des moyens que les législateurs n'employeraient pas de nos jours; il a bien fallu que l'imagination perdît de son empire, à mesure qu'on a exercé bien ou mal le talent de raisonner.

Lycurgue conserva les deux rois, mais en retranchant beaucoup des prérogatives dont ils avaient joui depuis le rétablissement des Héraclides. Il leur conserva le droit de faire consulter la Pythie, de régler tout ce qui concernait le culte, et de se montrer à la tête des cérémonies religieuses; ils commandaient de droit les armées; lorsqu'il n'y en avait qu'une, l'un des rois était à sa tête, l'autre restait à Sparte et y continuait ses fonctions.

A l'armée ils avaient des Polémarques, anciens officiers, qui composaient leurs conseils, mais dont ils n'étaient pas obligés de suivre les avis.

L'entretien des chemins, les lois sur les adoptions, sur les devoirs des parens qui devaient épouser une orpheline riche, quelques lois de police étaient de leur ressort.

Lycurgue leur donna un conseil composé de trente sénateurs; les rois y présidaient, ils y avaient l'initiative ; l'un et l'autre avaient deux voix dans le conseil ; ils décidaient quels objets devaient être renvoyés aux assemblées.

Les unes étaient composées seulement de députés choisis dans la ville de Sparte, et dont plusieurs étaient sénateurs ou magistrats. On les convoquait quand il y avait quelque litige sur la succession des rois, lorsqu'il fallait choisir ou destituer des magistrats, lorsqu'en matiere de religion ou de législation, il y avait quelque loi nouvelle à établir, ou quelqu'ancienne à changer. Aucun citoyen ne pouvait être admis à ces assemblées avant l'âge de 30 ans.

Composée des députés de toutes les villes de la Laconie, et de tous les membres de l'autre assemblée, l'assemblée générale était convoquée pour juger des différends avec les autres nations, des infractions faites aux traités, des moyens de se concilier, enfin des raisons de faire la paix ou la guerre. On y décidait aussi du genre et de la quantité des impôts ; les rois et le sénat avaient un grand pouvoir dans cette assemblée.

Voilà les lois constitutives de Lycurgue: voyons les autres lois qui ont le plus de rapport avec la constitution. Ce législateur avait vu dans toute

la Grece et à Sparte, la jalousie des pauvres contre les riches, remplir toutes les républiques de querelles, de meurtres, d'éternelles divisions. Il partagea la Laconie en portions égales, qu'il répartit entre les citoyens. Il fallait dans ce moment que les dieux qu'il faisait parler, les poëtes qu'il faisait chanter eussent beaucoup de pouvoir sur les esprits, pour déterminer les riches à recevoir cette loi sans s'y opposer. Elle excita quelques murmures, mais les dieux, les poëtes, l'art et le courage de Lycurgue les firent cesser.

Pour maintenir cette égalité, il fut défendu au propriétaire d'aliéner ses biens pendant sa vie, et de les léguer à sa mort. L'aîné des enfans héritait de tous les fonds. Les cadets n'avaient pour vivre que les bienfaits des aînés, quelque part dans le mobilier, et ce que le pere avait pu épargner pour eux. Ces cadets, sans fortune, ne pouvaient seuls épouser des héritieres.

Pour conserver cette égalité des richesses, il fallait établir une égalité dans les dépenses. Dans les deux sexes, les habits furent faits des étoffes les moins précieuses, les repas furent en commun et de la plus extrême frugalité. Les

Spartiates étaient logés avec aussi peu de luxe qu'ils étaient nourris et vêtus. La scie, la cognée et la hache étaient les seuls instrumens qui pouvaient être employés à polir les poutres, les portes et les lambris de leurs maisons. Leurs meubles très-simples, étaient placés dans un ordre qu'on ne changeait pas. Les matelas de leurs lits n'étaient qu'un assemblage de roseaux. Ainsi, pour faire tolérer les lois qui rendaient toutes les fortunes médiocres, Lycurgue interdit les usages qu'on pouvait faire des richesses ; c'est ainsi qu'il bannit toute espece de cupidité et fit disparaître l'avarice.

Il fallait un grand espace pour cacher la monnaie de fer qu'imagina Lycurgue ; elle n'aurait fait qu'une somme médiocre, et on ne la recevait gueres chez l'étranger, dont on ne pouvait introduire à Sparte le luxe et les arts. Ainsi l'égalité des fortunes et des jouissances détruisait une des principales causes de l'envie ; il restait à craindre l'inégalité des rangs.

Il semble que les rois, les sénateurs, les principaux magistrats, les généraux devaient exciter l'envie ; mais les rois descendaient des dieux, et pour les rendre plus sacrés, Lycurgue leur confia le soin du culte. On avait pour eux ce

respect qu'on a d'ordinaire pour les ministres des autels. Quant au pouvoir, les rois n'étaient que les appuis et les organes des lois ; quant aux jouissances physiques, ils n'en avaient pas plus que les autres citoyens.

Les membres du sénat étaient choisis par les assemblées du peuple. On n'envie gueres l'homme à l'élévation duquel on a contribué ; de plus, Lycurgue n'admit à son sénat personne au-dessous de soixante ans ; alors le jugement a sa maturité, les concurrens ne sont pas en grand nombre, et on pardonne aisément au mérite et à la puissance qui doivent bientôt cesser d'être.

Comme l'éducation était la même pour tous les enfans ; comme les occupations de l'esprit et les exercices du corps étaient les mêmes pour tous les hommes, l'inégalité des esprits et des talens, celle des forces et des dispositions corporelles, furent aussi rares à Sparte que dans une horde sauvage. Aucun citoyen en se comparant à d'autres, n'était averti de sa faiblesse.

L'enfant difforme ou infirme était condamné à mort ; cette loi aurait été barbare dans un pays où les richesses, les talens pouvaient rendre heureux et utiles ; elle était moins inhumaine

dans un pays où l'homme mal fait et sans vigueur ne pouvait être que méprisé et malheureux.

L'éducation à Sparte commençait avant la vie, par le régime qu'on imposait à la mere. L'enfant avait pour berceau un bouclier, et des armes de toute espece devaient frapper ses premiers regards : on ne gênait point par des langes ses membres délicats ; on ne l'affligeait point par des coups ou des menaces ; on ne donnait pas trop d'importance à ses douleurs, moins encore à ses fantaisies : on ne tardait pas à l'accoutumer aux ténebres et à la solitude ; on ne lui permettait pas trop de choix dans ses alimens, mais il était tout entier aux jeux de son âge, et commençait agréablement sa vie.

A sept ans son éducation n'était plus l'ouvrage de son pere et de sa mere ; un magistrat respecté présidait à l'instruction d'une troupe d'enfans, distribués en plusieurs classes ; elles étaient surveillées par un jeune homme dont le sens et les mœurs étaient estimés. D'autres jeunes gens armés de fouets faisaient obéir à l'instituteur.

On ne tardait pas à faire marcher ces enfans sans chaussure, et à les faire combattre nuds dans le gymnase. Ils quittaient à 12 ans la robe de l'enfance.

C'est à ce même âge qu'ils s'attachaient à un jeune homme épris de leur beauté, et dont les conseils tendaient sans cesse à conduire à la perfection l'objet de son amour. Les liaisons du même genre avaient lieu dans l'autre sexe ; et d'ordinaire elles y faisaient naître une amitié qui n'avait de fin que celle de la vie. Ces jeunes gens ne pouvaient se voir seuls ; les moindres libertés coupables étaient punies par la honte et quelquefois même par la mort.

Conduits par le jeune homme qui présidait à la classe, les enfans allaient quelquefois dans la campagne dérober leur rèpas ; ils étaient applaudis si le larcin était fait avec adresse ; mais s'ils étaient découverts, ils étaient punis.

Deux classes combattaient souvent l'une contre l'autre. Dans le plataniste, chaque classe était conduite par le jeune homme qui la présidait ordinairement. La honte attachée à toute espece de défaite, l'honneur attaché à toute espece de victoire, changeaient souvent ces jeux en véritables combats : alors un magistrat les faisait cesser, mais quelquefois après avoir eu des preuves sanglantes du courage des enfans.

Ils en donnaient de la même espece aux autels de Diane, où ils se laissaient frapper cruelle-

ment sans jetter un cri. Sparte est, de toutes les républiques, celle où l'homme a le mieux appris à souffrir.

Les jeunes gens d'une même classe avaient une table commune; le jeune homme qui présidait, et pour lequel les convives avaient la plus grande déférence, leur donnait des sujets de conversation qui pouvaient éclairer leurs esprits, faire connaître leurs caracteres, les occuper de pensées utiles, et les préparer aux conversations qu'ils devaient avoir quand ils seraient hommes. Quelquefois on faisait chanter ceux des jeunes gens qui en avaient le talent et le goût; ces chants amusaient l'assemblée et lui inspiraient l'amour de la patrie et de la vertu.

L'éducation à Sparte était prolongée au-delà de cet âge où on a perdu les habitudes de l'enfance, et où l'on commence à prendre celles de l'homme : à 18 ans l'éducation de la jeunesse était surveillée par les vieillards, des magistrats, etc.; elle était occupée, amusée, instruite par de nouveaux exercices. Lycurgue est un des législateurs qui a placé le plus souvent le plaisir à côté de l'instruction.

Je passe à l'éducation des femmes; elle est si souvent semblable à celle des hommes, que je

serai dispensé d'en parler fort au long. Lycurgue voulut augmenter dans ce sexe la force du corps et la santé ; il était persuadé que les femmes en seraient plus capables des vertus fortes, de les honorer dans leurs époux, et de les inspirer à leurs enfans ; il ne les soumit pas à ces travaux sédentaires qui n'exercent point le corps. On ne négligeait pas de leur apprendre la danse, mais la danse était grave et majestueuse. Les femmes avant la puberté étaient obligées aux exercices du gymnase ; elles se disputaient les prix de la course et de la lutte, elles apprenaient à lancer le palet et le javelot. Ces exercices étaient pour elles des leçons et des jeux, elles y paraissaient presque nues ; mais, comme dit Montesquieu, en abjurant la pudeur, elles conservaient la chasteté.

Dans ces jeux où les deux sexes se présentaient sans voiles aux yeux l'un de l'autre, commençaient ces goûts mutuels qui conduisaient au mariage. Les lois en fixaient le tems à cet âge où le corps a toute sa force, et l'esprit une partie de sa raison. Ces lois, ces exercices, la sobriété du pere et de la mere, la contrainte qu'on imposait aux jeunes époux dans les premieres années du mariage, tout contribuait à donner

à leurs enfans, de la santé, de la force, et même de la beauté.

Il semble que Lycurgue ait été occupé d'embellir l'espece humaine ; on offrait aux yeux de la mere, dans le tems de sa grossesse, les tableaux des dieux et des héros, des femmes et des déesses célebres par leur beauté. On pensait à Sparte que l'imagination de la mere influait beaucoup sur les formes et les qualités de son enfant. C'est une opinion reçue partout sans que la raison puisse la démontrer, mais partout une multitude de faits autorise à l'adopter.

On accoutumait ces femmes, si souvent fatiguées de leurs violens exercices, aux alimens des hommes ; elles consommaient peu de ces végétaux et de ces mets, plus propres à flatter un palais délicat, qu'à augmenter ou entretenir les forces du corps.

Toutes les institutions, tous les usages de Sparte tendaient à donner aux deux sexes les mêmes qualités, et surtout une passion principale qui absorbait toutes les autres, l'amour de la patrie.

Il semble d'abord que cette législation singuliere livrait l'homme à l'oisiveté, au sentiment triste d'une gêne continue, au desir d'une plus vive existence.

Mais ces exercices auxquels on se livrait jusqu'à cet âge où la nature commande le repos; les soins nombreux qu'exigeait le desir d'avancer à la perfection et de contribuer à celle des autres; plusieurs fonctions de citoyen, occupaient suffisamment l'ame et le corps du spartiate, et remplaçaient assez des sentimens qui, dans les autres législations, donnent trop souvent à l'homme une dose égale de peines et de plaisirs.

L'amour paternel et maternel ne devait pas être à Sparte aussi tendre, mais plus sage que parmi nous. Cet amour a paru s'éteindre dans les femmes plus souvent que dans les hommes. Chez elles, l'habitude de se passionner pour l'intérêt de la patrie, était un enthousiasme continu; leur imagination emportait ce sentiment au-delà des bornes qu'il doit avoir. Mais à Sparte où l'esprit de propriété était remplacé par l'esprit de communauté, le plaisir de se livrer à toutes les idées patriotiques devait affaiblir les sentimens de la nature, et cependant préserver le cœur de cette aridité qui le conduit au dégoût de tout et de lui-même.

Deux causes rendaient encore à Sparte les meres moins tendres qu'elles ne le sont dans d'autres pays; elles ne faisaient que répéter à

leurs enfans les leçons qu'ils venaient de recevoir d'un jeune instituteur ou d'un magistrat ; elles étaient fort séparées de ces enfans dès l'âge le plus tendre ; elles en recevaient peu de preuves de tendresse ; elles les aimaient cependant, mais moins comme leurs enfans, que comme de jeunes citoyens qui devaient faire honneur à leurs meres et à leur patrie.

Depuis la puberté jusqu'au mariage, les jeunes gens des deux sexes, dans les exercices publics, dans les fêtes, dans les jeux, jouissaient du goût qu'ils s'inspiraient et des douces illusions de l'amour qui espere. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit dans un autre endroit, de la constance que devaient inspirer aux jeunes époux, les gênes, le mystere qu'on leur imposait dans les premieres années du mariage ; je dirai, que lorsque les illusions de l'amour avaient cessé, ils étaient disposés aux douces chaînes de l'amitié, par la passion qu'ils avaient pour la patrie. La conformité des opinions, le même fanatisme forment des liens qui garantissent à l'amitié une longue durée.

Il n'y a peut-être pas eu de pays où l'on ait joui, avec moins de jalousie qu'à Sparte, des qualités de ses semblables. Sans doute, plus d'un Spartiate au moment où il apprenait un acte de

vertu d'un de ses concitoyens, s'est écrié : c'est un Spartiate, c'est mon frere, c'est mon ami, c'est le compagnon de mes jeux.

L'élection des magistrats était un plaisir, parce qu'on était sûr ou de choisir, ou de voir choisir un homme de bien.

L'esprit d'intrigue n'infectait point les assemblées ; dans cette uniformité de desseins, de fortunes, de mœurs, l'ambition ne pouvait contrarier le bien public. Dans les conseils où se traitaient les affaires de l'administration, elles étaient si peu compliquées, les conseils étaient si bien composés, les membres avaient tellement le même but, la même passion, qu'ils devaient être heureux de penser, d'agir, de se trouver ensemble.

Les repas toujours composés de convives qui s'estimaient, devaient être très-agréables. On y goûtait les plaisirs de la conversation ; c'est-là que les Spartiates rendaient un culte au dieu du Rire, honoré dans leurs temples. Ils savaient railler sans blesser les égards ; ils mettaient de la mesure dans les plaisanteries, parce qu'ils avaient de l'estime les uns pour les autres ; il y avait entre eux peu de différence dans les opinions importantes. Malgré la frugalité de ces repas, la chere devait paraître excellente à des

hommes qui arrivaient avec la faim, que devait leur donner la force de leur tempérament, les évolutions militaires, et leurs longs exercices.

On peut compter au nombre des momens agréables du Spartiate, ceux qu'il consacrait aux cérémonies de la religion; elles étaient en grand nombre, et tendaient à inspirer le plaisir autant que la vertu. C'est une belle idée que d'avoir armé Venus; c'était faire entendre que les faveurs de cette déesse, devaient plus récompenser et animer le courage que l'amollir. Bacchus, Apollon, Castor et Pollux étaient honorés par des fêtes; les deux sexes s'y trouvaient ensemble. Des danses, des jeux, des chants, des instrumens accompagnaient les cérémonies; il y régnait une certaine gravité qui nuisait moins au plaisir qu'elle n'en modérait l'expression.

Ce culte intéressait l'ame et charmait les sens. La religion à Sparte commandait le respect pour les lois. Le tems des fêtes était choisi par les rois et les magistrats; c'étaient eux qui présidaient à ces fêtes : on y répétait souvent cette priere sublime : O dieux ! donnez-nous le pouvoir de faire de belles actions, après en avoir fait de bonnes.

Les femmes de Sparte n'étaient point adorées de leurs époux; ils les prêtaient quelquefois à

d'honnêtes citoyens qui voulaient en avoir des enfans; mais elles étaient traitées avec un respect qui devait faire leur bonheur, et augmenter en elles la force et l'élévation de l'ame. On leur laissait l'empire de la maison; elles régnaient sur leurs esclaves, elles étaient consultées par leurs époux, par les amis de leurs époux, sur les affaires publiques; enfin elles recevaient les hommages de tout ce qui les environnait : et pour jouir d'une existence animée et heureuse, elles n'avaient pas besoin de fantaisies.

Tant que Sparte fut remplie de l'esprit qu'inspiraient les lois de Lycurgue, elle ne menaça point les républiques de la Grece; elle ôtait par sa conduite, à ses voisins et à ses alliés, l'envie de devenir ses ennemis : on la prenait souvent pour arbitre; ses guerriers étaient respectés par toutes les puissances étrangeres; on lui demandait quelquefois des généraux; chaque Spartiate goûtait tranquillement le plaisir de voir sa patrie chere à un grand nombre des Etats de la Grece et honorée de tous.

Mais ce peuple si séparé de tous les peuples par ses lois et par ses mœurs, était disposé à regarder les étrangers avec plus de mépris que d'intérêt; il ne sentait point pour eux cette bienveillance qu'inspire l'estime qu'on a pour

les hommes, ou le besoin qu'on peut en avoir.

Les femmes dont on avait trop élevé l'ame au-dessus de la douleur et de l'amour, n'y sentaient point cette douce pitié que la nature leur donne pour adoucir la férocité de l'homme ; souvent elles étaient plus barbares que les hommes mêmes.

Aucune législation ne prouve autant dans le législateur la profonde connaissance de l'homme, celle des différens effets de chaque passion, ses rapports avec les autres passions ; personne n'a mieux connu que Lycurgue l'art de substituer un penchant à un penchant, l'art de composer dans un peuple un caractere, et l'art de le faire durer. Quel ensemble étonnant ! Quel rapport dans toutes les parties ! quelle connaissance des effets de chaque loi, de chaque usage, de ce que les lois peuvent nous ôter, de ce qu'elles peuvent nous rendre ; et comment on pouvoit détruire en nous, ce moi, contraire à l'amour de l'ordre, de l'Etat, des mœurs publiques, pour lui substituer un moi qui les favorise et les anime !

Mais la législation de Lycurgue conciliait les cœurs sans les attendrir. Les ames étaient plus occupées

occupées que sensibles, plus réglées qu'exaltées sur tous les intérêts particuliers. Quelques philosophes ne conviennent pas que les Spartiates aient été un peuple heureux ; mais ont-ils bien vu comment dans la suite des âges, avec une certaine étendue de possessions, en certains lieux, dans certaines circonstances, on pouvait donner telle constitution, telles lois, qui pouvaient faire jouir l'homme de ses privations, lui faire préférer les chaînes de l'usage, à la liberté de la nature ; enfin, créer, augmenter, affaiblir, varier en lui le bonheur ou le malheur.

On n'a point assez dit que le gouvernement de Sparte était une démocratie tempérée par des rois et des lois. C'était une démocratie à laquelle on a voulu donner les mœurs, les lumieres, les habitudes des premiers membres d'une aristocratie.

On a dit que les Ilotes étaient leurs sujets ; ils étaient leurs esclaves, et plus humiliés, plus maltraités, que ne l'ont jamais été les serfs de la glébe dans les tems de la féodalité. Ils avaient deux consolations : la premiere, ils pouvaient s'enrichir ; la seconde, avec du mérite et du zele pour leurs maîtres, ils pouvaient passer dans l'ordre des citoyens. Je quitte Lycurgue, et je viens à Solon.

Ce philosophe fut invité à donner des lois à sa patrie dans un tems où elle était aussi divisée que la Laconie. Lorsque Lycurgue lui donna une constitution, Athenes gémissait dans le désordre, et craignait d'en sortir par la tyrannie. Il y avait alors dans ce peuple, qui a été depuis humain et poli, un degré de férocité que Lycurgue n'avait pas trouvé à Sparte : ces mœurs atroces étaient l'effet des longues divisions ou peut-être des lois de Dracon ; car les lois cruelles inspirent la cruauté.

Solon ne pouvait ôter au peuple son pouvoir ; il en connaissait les inconvéniens ; il en diminua le nombre : il prit les mêmes moyens qu'on prend dans les monarchies absolues ; il créa des corps qui devaient sans cesse avertir le souverain des erreurs qu'il avait commises ou de celles qu'il allait commettre encore : il prévint les fautes, il en fit réparer, sans ôter le pouvoir aux assemblées du peuple. Il les combina de maniere que ceux qui devaient aimer l'ordre, y devaient décider les résolutions.

Tous les citoyens étaient admis aux assemblées générales ; mais Solon les divisa en quatre classes.

Les familles de la plus illustre noblesse et de la plus grande richesse, composerent la premiere classe.

La seconde était celle des hommes moins distingués par leurs richesses et par leur naissance.

La troisieme celle d'hommes dont l'origine était moins illustre encore, et les fortunes plus médiocres.

Enfin, la quatrieme, seule plus nombreuse que les trois autres, était celle des citoyens obscurs qui avaient à peine quelques propriétés.

On prenait d'abord les suffrages des trois premieres classes ; leurs opinions, presque toujours conformes, avaient décidé toutes les questions, avant que la classe la moins intéressée au maintien de l'ordre eût donné sa voix.

Pour prévenir les intrigues d'une faction et les effets de l'enthousiasme social qui, chez un peuple mobile et léger, peuvent égarer les assemblées les mieux organisées, Solon tira de l'assemblée générale 400 hommes qni formerent un sénat. Avant de proposer une loi nouvelle, ou une affaire de quelqu'importance au peuple, on la faisait examiner par les sénateurs ; il rendaient compte de leur maniere de penser : il était naturel que leur jugement influât sur celui d'un grand nombre de citoyens. Cependant, pour que ce sénat eût plus de considé-

ration, il fut chargé d'une partie de l'administration ; il eut la construction, l'équipement, l'entretien des flottes, la surintendance des prisons, et partagea avec l'aréopage le soin de veiller sur les mœurs.

Les Athéniens avaient toujours eu beaucoup de cet esprit qui reçoit ses opinions de la sensibilité, plus que de la démonstration. Solon craignit le pouvoir des orateurs inconsidérés et turbulens. Il fut défendu à tout homme qui n'aurait pas 50 ans de parler à l'assemblée, avant que dix hommes de cet âge eussent parlé avant lui. Il fit une autre loi très-sage ; elle ordonnait qu'avant d'avoir le droit de prendre part aux affaires publiques, un citoyen serait obligé de subir sur ses mœurs l'examen le plus sévere.

Il conserva plusieurs des établissemens de Thésée ; il rendit à l'aréopage la dignité et les fonctions qu'il avait eues sous les rois. Ce tribunal fut chargé de veiller à l'observance des lois et au maintien des mœurs ; il devait punir les fautes et chercher les moyens de les prévenir. Il empêchait certains usages de tomber en désuétude ; il empêchait de s'établir des usages nouveaux qui pouvaient altérer le respect pour la constitution de l'Etat ou pour la vertu. Il devait demander à chaque citoyen quelle sorte d'industrie, ou quelle sorte

de propriété servait à sa dépense ; il fallait avoir été archonte pour être admis à l'aréopage.

Depuis Thésée les archontes avaient été perpétuels, ou ne possederent leur charge que dix ans ; et enfin ils ne la possederent qu'une seule année. Solon conserva ce tribunal.

Dans les affaires particulieres, on appellait de ses jugemens à l'aréopage ; dans les affaires d'administration, on appellait de ses jugemens au sénat. Il y avait neuf archontes ; les uns étaient plus particuliérement chargés de veiller à la conservation des lois constitutives ; d'autres réglaient ce qui concernait le militaire ; quelques-uns s'occupaient de la police.

Je dirai peu de chose de quelques lois réglémentaires de Solon, et de ce qu'elles ont dû être.

Solon n'était point le législateur des habitans d'une terre féconde, dont les productions consommées dans le pays même, pouvaient suffire pour entretenir une population nombreuse et pour attirer quelques commodités étrangeres ; il devait animer en même tems la culture, l'industrie et le commerce. On lui avait demandé le partage des terres et l'abolition des dettes ; c'était consommer la ruine de son pays : il refusa

le partage des terres ; il facilita le paiement des dettes en haussant le prix des monnaies. Le peuple, content de cette injustice, ne sollicita plus le partage des terres.

Solon fit quelques lois économiques ; elles tendaient à entretenir le travail dans le peuple, et pouvaient, par cela seul, ôter encore à la démocratie quelques-uns de ses inconvéniens.

Pour assurer la durée de la constitution, il fit deux lois qu'on a toujours louées. Par l'une, les magistrats étaient obligés de quitter leurs emplois, lorsqu'on voulait faire dans le gouvernement des changemens dangereux ; par l'autre, dans les tems de trouble, tous les citoyens étaient obligés de se déclarer sur-le-champ pour un des partis ; il voulait empêcher dans les bons citoyens une certaine inertie, trop souvent compagne de la vertu ; il espérait donner de l'activité à l'homme de bien, auquel il en coûte de renoncer à ses occupations innocentes et au bonheur de jouir en paix de sa conscience.

Un homme de la derniere classe ne pouvait prétendre aux premieres magistratures, mais il avait le droit d'y nommer.

On ne pouvait être admis dans l'assemblée générale sans être né de parens Athéniens.

Quiconque voyait insulter par un homme puissant un pauvre sans protection, était obligé de demander pour l'offensé la réparation de l'outrage.

Je dirai des lois de Solon sur l'hérédité, qu'elles ne tendent pas beaucoup à empêcher la réunion de plusieurs fortunes ; il faut de grandes fortunes dans un pays dont le commerce fait la force et presque l'existence.

Cependant il y a de ces lois de Solon qui paraissent seulement faites pour conserver le même état, dans une famille qui avait de l'aisance. Le plus proche parent d'un homme mort sans enfant mâle, pouvait forcer la fille du mort à l'épouser. Une orpheline pouvait obliger son plus proche parent à lui donner une dot. Un vieillard sans enfans, pouvait disposer de son bien en faveur d'un citoyen étranger à sa famille, mais il était obligé de l'adopter.

Il n'y a pas eu de monarchie où l'honneur ait été un ressort plus puissant que dans Athenes, et ce fut un des bienfaits de Solon.

Il fit des lois très-séveres contre la calomnie, le plus grand des crimes dans un pays où regne l'honneur.

Il défendit de parler mal des morts, pour ne point blesser leur postérité.

Ceux qui refusaient d'aller à l'armée ou qui s'y conduisaient lâchement, étaient condamnés à l'infamie; et l'homme infâme perdait ses droits de citoyen.

Tous les hommes du même quartier s'assemblaient une fois par mois, pour faire un repas public; le riche y nourrissait le pauvre, l'homme de mauvaises mœurs n'y était point admis.

Le pere pouvait vendre ses filles quand elles s'étaient déshonorées.

Solon imposa la modestie aux femmes, et aux hommes le respect pour elles.

Il augmenta beaucoup l'autorité des peres; il s'occupa de l'éducation, des principes qu'ils devaient donner à leurs enfans.

Il fit beaucoup de lois pour rendre les écoles publiques, utiles et respectables, et pour y préserver les enfans de la compagnie des hommes qui pouvaient les égarer, ou les corrompre.

Solon fit peu de lois religieuses; il ne changea rien ni aux dogmes, ni au culte; apparemment il jugea qu'ils pouvaient être utiles. On adora Jupiter comme dieu suprême; Cérès comme la déesse qui protégeait la culture des bleds. Cultiver l'olivier, était une maniere d'honorer Minerve, la déesse de la sagesse; Bacchus avait son culte, ainsi que Mercure,

dieu du commerce, Apollon, dieu des arts, Mars, dieu de la guerre, et les furies vengeresses, etc.

Les jeunes gens étaient obligés de jurer dans un temple, de suivre leurs chefs à la guerre, de combattre pour la défense de la patrie, de travailler pour son bonheur, d'obéir aux magistrats, de s'opposer à ceux qui voudraient faire abroger des lois sans le consentement du peuple; enfin, de faire prospérer l'agriculture dans le territoire de l'Attique.

Je n'en dirai pas davantage sur les lois de Solon; elles furent, comme il le dit, les meilleures qu'Athenes pouvait recevoir, mais non les meilleures qu'il pouvait lui donner.

Les Athéniens ont presque toujours été amoureux de la liberté jusqu'à la licence, et incapables de sentir long-tems le prix d'une liberté raisonnable. Fort peu de peuples ont montré un caractere aussi mobile. C'est peu de tems après avoir reçu avec transport la législation de Solon, qu'ils furent séduits par Pysistrate, et se soumirent à sa tyrannie. Mais par un bonheur bien rare, ce tyran, aussi philosophe qu'ambitieux, aimait les lois de Solon et les fit suivre. Jamais peuple, si vous exceptez les Français sous Louis XIV, n'a plus aimé toutes les sortes de

gloire. Dans la guerre contre les Perses, dans leurs guerres contre les républiques Grecques, ils montrerent la plus grande valeur et l'habileté dans l'art de la guerre ; ils sentaient en même tems tout le prix d'un tableau ou d'une statue, ils contemplaient un beau temple avec admiration, ils applaudissaient avec transport aux vers d'un poëte, au chant d'un musicien.

Les maisons des Athéniens étaient modestes, commodes, élégantes ; leurs repas frugals et voluptueux ; le chant ou la lyre y ajoutaient souvent à l'amusement des convives ; entre les citoyens d'une nation pleine d'idées, de gaîté, de goûts divers, attachée à la patrie et au besoin de jouir de ses sens, de ses facultés, de sa situation, la conversation devait être une source de plaisirs.

Les mœurs des femmes étaient pures : elles aimaient la retraite ; elles étaient recherchées dans leur parure, fieres de leur beauté, et occupées des moyens de la conserver. Elles rendaient leurs maisons agréables à leurs époux ; elles traitaient leurs esclaves avec humanité ; elles influaient beaucoup sur l'éducation de leurs enfans.

Les courtisanes n'étaient point dans Athenes, ce qu'elles ont été, et ce qu'elles sont encore

dans d'autres pays ; les talens les rendaient aimables ; il fallait moins les acheter que chercher à leur plaire ; elles n'ont pas toutes été des Léontium et des Aspasie, mais beaucoup tendaient à le devenir.

La vertu n'y était pas aussi monotone qu'à Sparte ; toutes les qualités aimables y étaient communes, et les grandes qualités n'y étaient pas rares. Athenes a été peut-être la ville du monde où l'on a le plus varié les moyens d'être heureux.

Le philosophe n'en aurait pas toujours été content, mais il aurait eu de la peine à la quitter.

Je vais dire un mot de quelques autres républiques. Syracuse, colonie de Corinthe, qui devait à sa métropole ses goûts, ses habitudes, sa religion, n'en reçut pas son gouvernement. Cette ville me paraît avoir eu un caractere distingué du reste de la Grece ; dans ses plus beaux jours même, on lui trouve quelque chose d'Africain et de sauvage ; il semble que l'homme y ait moins appris que dans d'autres contrées, à réprimer ses premiers mouvemens. La démocratie de Dioclès, son législateur, n'était pas apparemment réprimante. Ce peuple eut toujours les vices des maîtres qu'il s'était donnés

et de ceux dont il voulait se délivrer. Il était atroce dans ses vengeances ; il fit mourir toutes les femmes du sang d'Hiéron ; il revint à la pitié pour ses victimes, et fut barbare pour les juges qui avaient servi sa volonté.

Plusieurs disciples de Pythagore avaient passé en Sicile, et s'ils n'avaient pu former de bons gouvernemens, ils avaient dû y répandre des idées morales : elles n'y eurent pas d'empire ; la facilité du divorce, la pluralité des femmes, celle des concubines n'y permettaient pas les vertus domestiques.

Les négocians de Syracuse portaient les ouvrages et les denrées de leur pays chez des peuples qui avaient plus de métaux que d'industrie ; ils rapportaient des richesses immenses qui rendaient impossible cette égalité des fortunes, si chere aux démocraties. Ces richesses, dans une ville sans mœurs, augmentaient les excès du luxe, les besoins factices, tous les genres de licence.

C'était cependant la patrie de Dion, mais Dion était un ami de Platon ; il dut ses vertus à la philosophie et à l'amitié.

Qu'il me soit permis de jouir un moment du spectacle d'un beau caractere. Dion délivra sa patrie du joug d'un tyran ; Syracuse libre

l'exila. Elle fut subjuguée de nouveau ; Dion la délivra encore, et fut encore exilé.

La pureté et même l'austérité des mœurs au milieu des plus grandes richesses ; l'amour de son pays, sans aveuglément, mais assez puissant pour inspirer les plus grands sacrifices ; la passion de la liberté, avec le pouvoir de se rendre le maître de ses concitoyens ingrats ; le calme et l'activité dans les entreprises périlleuses ; la persévérance la plus opiniâtre dans le desir de faire le bien ; l'habitude de toutes les méditations du philosophe et de tous les exercices fatigans du guerrier ; le bonheur de se montrer toujours grand homme d'Etat et homme vertueux : voilà Dion.

Syracuse eut quelques rois qui auraient dû l'attacher pour jamais à la monarchie. Gelon conserva sur le trône le sentiment de l'égalité ; il semble être le roi de ses freres, ou plutôt un aîné chargé de leur bonheur. Il anima les campagnes ; il y eut sous son regne de la concorde, et de la modération dans la cupidité, les haines et les plaisirs.

Hiéron est plus extraordinaire encore ; il n'eut pas avec ses sujets, comme Gelon, l'air de l'égalité ; il eut le faste d'un bon roi, c'est-à-dire, que ses dépenses étaient utiles ; il écrivit

sur l'agriculture des ouvrages estimés des anciens. Le moment de son regne est celui où les arts ont le plus fleuri dans Syracuse. Il n'en a pas moins protégé les sciences ; il voulait que la philosophie eût toujours pour objet une utilité immédiate. Archimede son ami et son parent, perfectionna cette science qui ajoute tant de forces à la force de l'homme, et lui rend facile un grand nombre de ses travaux. Le gouvernement d'Hiéron anima l'industrie dans tous les genres. Sa grande ame ne se borna pas à faire du bien à ses sujets. C'est presque le seul des souverains de l'antiquité qu'on ait vu s'occuper véritablement du bonheur de tous les peuples. Il avait une armée nombreuse, une marine puissante. Il se fit respecter de tous les souverains, et n'épousa les querelles d'aucun d'eux ; il était le bienfaiteur de toutes les nations et l'allié d'aucune. Une famine désole l'Egypte, il envoie à Ptolomée Philadelphe une flotte chargée de bleds ; il se trouve dans cette flotte un vaisseau plus parfait que tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors, Hiéron en fait présent à Philadelphe. Un tremblement de terre désole l'île de Rhodes, et les Rhodiens sont comblés des secours d'Hiéron. Les mercénaires se révoltent à Carthage, et Hiéron envoie de l'argent et des troupes aux

Carthaginois. Rome dont les citoyens sont occupés à se défendre contre Annibal, ne peut cultiver ses terres, elle reçoit d'Hiéron des grains en abondance. Enfin, pendant un regne de 54 ans, le sentiment de la bienveillance universelle semble n'avoir pas été interrompu dans l'ame d'Hiéron. Sous son regne Syracuse a contribué au bonheur de tous les peuples, et ils ont contribué à son bonheur. Je m'arrête sur cette république dont je ne verrai plus que les troubles et la ruine. Corinthe a été plus longtems heureuse, et j'aurai du plaisir à m'arrêter à Corinthe.

J'ai fait avec si peu de succès des recherches sur la législation de cette république, que je ne puis en parler avec quelque détail et quelque certitude. Je n'ai pu croire que Périandre et Phédon ses deux législateurs, eussent donné au peuple beaucoup de part au gouvernement. Elle a rarement fait des fautes; elle n'a pas montré une folle ambition; elle a été riche, industrieuse, généreuse; elle a eu bien peu de ces mouvemens intérieurs qui troublent le bonheur des citoyens.

Cependant le peuple de Corinthe s'assemblait au même théâtre où on célébrait des jeux, où l'on donnait des prix aux musiciens, aux poëtes,

aux lutteurs, etc. ; s'y assemblait-il pour donner sa sanction aux décrets du sénat, ou seulement pour élire les sénateurs ? ils n'étaient pas en grand nombre, et ils étaient composés des descendans des Héraclides. Ce droit de nommer les sénateurs suffisait peut-être pour persuader au peuple qu'il était le souverain.

Je n'ai pu m'instruire de la distribution des pouvoirs ; mais je ne puis penser que des aristocrates aussi sages et aussi modérés que ceux de Corinthe, n'aient point laissé au peuple quelques fonctions honorables, quelques dignités.

Je vois cependant que cette aristocratie a été bien puissante, mais je ne vois pas qu'elle en ait abusé : elle n'a voulu étendre son pouvoir ni au-dedans, ni au-dehors ; Corinthe n'a presque jamais combattu que pour conserver la liberté dans toute la Grece, pour appaiser les troubles des autres républiques, et pour défendre ses colonies.

Elle envoya Timoléon et des troupes contre le tyran de Syracuse ; et lorsque cette république eut recouvré sa liberté, elle fit transporter, à ses frais, en Sicile, tous les citoyens qui avaient fui dans la Grece, en Italie, en Asie, le joug des tyrans.

Corinthe

Corinthe a su jouir de tous les arts, sans l'ivresse excessive des Athéniens ; ses artisans ont été célebres par des inventions heureuses, et surtout par l'art d'allier les métaux. On vantait beaucoup les belles formes de leurs ouvrages ; il y a eu peu de villes où l'on ait eu autant d'admiration pour la beauté. Peut-être est-ce à Corinthe que sont nées les idées de ce beau idéal, qui éleve encore aujourd'hui les artistes Grecs sur tous les autres.

Corinthe eut des peintres célebres ; il y avait des prix fondés pour eux, et ils étaient accordés par les suffrages de la multitude. Cette ville en jouissant de tous les plaisirs, n'eut point la mollesse d'un peuple énervé ; les femmes y avaient des mœurs ; les courtisanes, quoique prêtresses de Venus, y étaient trop honorées.

Il paraît que si Corinthe avait eu plus d'influence sur les autres villes de la Grece, elle aurait inspiré cette bienveillance entre les Etats, qui eût conservé chez eux la paix et l'aisance. Corinthe est peut-être la ville de l'antiquité qui a pensé la premiere, que la liberté universelle du commerce favorisait le commerce universel. Le luxe des riches y était patriotique ; ils faisaient travailler à leurs frais, aux ports, aux arsénaux,

aux murs de la ville, à des édifices superbes, dont les uns étaient d'une utilité générale, et les autres décoraient cette patrie où ils vivaient heureux. Les Corinthiens ont été le peuple de la Grece qui a contribué le plus à faire cesser la piraterie.

Je dirai un mot de Rhodes; je n'en dirai qu'un mot, après avoir parlé de Corinthe, parce que ces deux républiques ont eu à-peu-près le même gouvernement, le même caractere, les mêmes moyens de s'enrichir, etc.

Rhodes est placée sous un ciel pur; la terre y est fertile; les grands froids y sont inconnus; le zéphir y tempere les chaleurs; le soleil n'y paraît que pour féconder les campagnes et réjouir l'homme et les animaux. Il était adoré dans l'ancienne Rhodes, plus que tous les autres dieux; après lui, Minerve était la divinité la plus respectée, et cette déesse de la sagesse semble avoir eu plus d'influence à Rhodes que dans Athenes.

Cette île fut long-tems en proie aux divisions; elle éprouva tous les inconvéniens du gouvernement populaire; elle fut pauvre, faible, ensanglantée. Sa situation l'avait appellée au commerce d'échange; elle n'avait pas assez de tran-

quillité pour faire fleurir le commerce d'industrie : ses vaisseaux rapportaient des richesses à quelques particuliers, et en augmentant l'inégalité des fortunes augmentaient les divisions.

Cléobule qui était de Rhodes a été vraisemblablement l'auteur d'une partie des lois qui ont rendu cette ville heureuse. L'autorité fut ôtée au peuple, et il fut industrieux et tranquille.

On forma une aristocratie peu nombreuse, et composée d'hommes que leur naissance, leurs fortunes, leurs mœurs avaient rendu respectables. Elle traita toujours le peuple avec la plus grande bonté ; on distribuait des bleds à la classe la plus pauvre ; on lui prodiguait les secours de toute espèce ; enfin, le peuple fut content de ses chefs.

Les lois des Rhodiens sont plus louées que connues. Il reste d'eux quelques lois civiles et pénales ; celle qui ordonne aux enfans de payer les dettes de leurs peres, quand même ils auraient renoncé à la succession, a paru rigoureuse ; mais elle a dû s'introduire chez un peuple très-attaché à maintenir le respect filial et le crédit des négocians.

Ils ont eu l'amour des arts, ils ont eu quelques artistes célebres qu'ils ont honorés. Ils ont

fondé des colonies en Espagne, en Afrique, en Sicile. En même tems qu'elles les délivraient d'une multitude de citoyens sans propriétés, elles leur donnaient des ports très-utiles à leur commerce. Ils entretenaient à grands frais des flottes capables de les préserver des entreprises de l'étranger. Ils ont évité la guerre, mais ils ont été des alliés fidelles. Ils ont eu des mœurs plus séveres que celles de Corinthe ; ils avaient de la fierté, beaucoup de décence, un certain respect pour les autres et pour eux-mêmes qui les suivait à leurs jeux, à leurs spectacles, à leurs festins. Une nation qui a des manieres de ce genre, a nécessairement de belles mœurs.

Je viens un moment à Thebes ; elle a toujours eu dans son sein deux partis, dont le plus riche et le plus éclairé voulait l'oligarchie, et dont le plus nombreux voulait la démocratie.

Thebes était plus la ville principale que la ville souveraine de la Béotie ; les autres villes envoyerent des députés à l'assemblée des Thébains. Vous remarquerez que ce sont les seules assemblées populaires composées de députés, d'hommes choisis, qu'on connaisse chez les anciens ; cela a pu contribuer beaucoup à les rendre plus sages. Il paraît que le parti oligar-

chique a prévalu à Thebes, lors même qu'il n'a pas été protégé par les Lacédémoniens.

Ce n'est pas seulement à son oligarchie que Thebes a dû sa tranquillité ; la cause en a été peut être dans quelques lois qui ne sont pas venues à ma connaissance ; mais je crois que la nature du climat a beaucoup influé sur le caractere de cette république. Elle était environnée d'une terre féconde, et la plupart de ses citoyens était composée de laboureurs ; c'est l'état où l'homme a le plus la tranquillité de l'esprit. Sa vie mêlée de fatigue et de repos, n'est troublée, ni par le besoin de sentir vivement son existence, ni par la crainte de la pénurie ; et l'espérance, l'aspect de la nature, une paix intérieure donnent des charmes à ses travaux.

Thebes n'était pas sans commerce maritime ; mais elle n'était pas peuplée d'une multitude d'hommes de mer, qui sont souvent dans l'oisiveté, prennent facilement de l'inquiétude et se livrent volontiers aux factieux.

Thebes était dans la partie la plus septentrionale de la Grece ; son territoire était arrosé de plusieurs rivieres et d'un grand nombre de ruisseaux ; son climat était froid et humide. En parcourant le globe dans les différens âges, on

voit que les peuples qui habitent cette espece de climat, sont plus calmes et plus réfléchis que les peuples qui habitent un terrein sec sous un ciel pur, échauffé par le soleil.

Les Thébains ont beaucoup pensé à conserver les mœurs; l'éducation, comme dans toute la Grece, était mêlée chez eux d'instructions et d'exercices. Mais l'instruction se bornait presqu'à l'étude de la morale; et les exercices qui fortifiaient le corps y étaient plus cultivés que ceux qui lui donnaient de la grace.

Ils ont suivi plus qu'aucun peuple de la Grece un usage qui contribuait à inspirer l'amitié, l'amour de la vertu et celui de la patrie. C'est cet attachement de ces deux jeunes gens, dont le plus âgé tendait sans cesse à former et à perfectionner l'autre. Il faisait naître dans son ame toutes les vertus sociales, et lui faisait prendre l'habitude de les aimer.

Dans Athenes, dans Argos, dans Corinthe, cet usage était commun; à Thebes il avait quelque chose de religieux : c'était dans le temple de Minerve que ces jeunes amis juraient de s'aimer et de chercher à se rendre meilleurs.

On fit un corps de ces jeunes gens ; on les plaça dans la citadelle, où ils furent entretenus aux dépens du public. Ils combattaient ensemble, et plus d'un général Thébain leur dut ses victoires ; on les appellait le bataillon sacré. Ses institutions, sans doute, avaient quelques abus, mais beaucoup moins qu'on ne le croit ; quand l'amour de ces jeunes gens devenait licentieux, il était sévérement puni par la honte et par les lois. Il devait former des amis, des citoyens, des héros, et pas des amans.

Ces tems, dont je viens de parler, sont ceux où la philosophie a eu le plus d'utilité, d'éclat et d'empire : plusieurs des philosophes avaient du penchant pour l'aristocratie et même pour la monarchie ; mais le gouvernement populaire était généralement préféré par les Grecs, et leurs législateurs n'ont pensé qu'à en diminuer les abus.

Lycurgue et Solon y réussirent ; ils rendirent meilleurs les hommes auxquels ils avaient donné des lois. Si la Grece après avoir adopté ses gouvernemens nouveaux, avait pu vivre en paix quelque tems, elles les aurait perfectionnés, elle aurait pu du moins en prolonger la durée.

La guerre des Perses l'occupa toute entiere de la nécessité de se défendre ; les Athéniens furent les véritables défenseurs de la Grece. La journée de Marathon, le courage d'abandonner leur ville pour se retirer sur leurs vaisseaux, le combat de Salamine inspirerent pour eux l'admiration la plus reconnaissante.

Lacédémone, que sa constitution devait rendre invincible et point conquérante, prit de l'ambition au moment où les Athéniens en montrerent.

Sparte se fit des alliés dans le continent ; Athenes, au bord de la mer et dans les îles. La législation et le caractere de Sparte lui inspiraient avec les alliés, de la hauteur et de l'empire. Athenes lui enleva cette prépondérance qu'elle avait acquise par sa réputation.

La monnaie de fer rendait les desseins de Sparte impossibles ; il fallut de l'or, on se vendit aux Perses. L'amour des richesses, aussi vicieux à Sparte qu'il pouvait être louable dans un Etat où il y aurait eu du commerce, des arts, et moins d'égalité, corrompit les mœurs ; le Spartiate devenu avide, s'affaiblit sans s'adoucir.

Athenes ne se borna pas à vouloir être l'Etat

le plus considérable de la Grece, elle voulut en devenir le souverain. L'aréopage et les Héliastes auraient pu l'éclairer sur ses vrais intérêts ; mais ces corps avaient perdu leur considération depuis les lois de Périclès. Il étendit l'exercice de la souveraineté jusqu'à la populace. Un des premiers usages qu'elle fit de son pouvoir, fut de se faire payer le tems qu'elle consumait dans les assemblées générales. Les alliés murmurerent de voir leurs subsides employés à ce salaire honteux.

Cependant la démocratie d'Athenes, et celles de plusieurs villes de Grece, conservaient leur existence et leurs formes vicieuses. Je crois voir deux causes de leur durée.

Il s'était établi dans la Grece un systême de droit des gens, de politique étrangere. Tous ces petits Etats étaient occupés des guerres qu'ils avaient à craindre, de celles qu'ils voulaient tenter. Se fortifier par des alliances ou par des invasions sur leurs voisins, étaient leurs projets d'habitude. Leurs pensées, toujours dirigées sur les changemens qu'ils avaient à espérer ou à craindre dans leur situation, ne se portaient pas sur des objets de réformes intérieures.

L'autre cause qui a fait durer chez les Grecs le gouvernement populaire ; c'est l'esclavage. Toutes ces petites républiques démocrates, et peut-être même les aristocraties auraient été bouleversées, si les citoyens pauvres n'avaient pas pris l'usage de vendre leurs personnes, et s'ils avaient conservé l'usage de vendre leurs lois ; la plupart de ceux à qui les pauvres s'étaient vendus avaient des mœurs, et en inspiraient à leurs esclaves. Je suis bien loin certainement de faire le panégyrique de l'esclavage ; mais je dis que la propriété, étant la base et l'origine de la société, on doit présumer dans les élections que celui qui possede, a de l'intérêt à l'ordre établi ; celui qui ne possede point, peut trop facilement espérer que le désordre lui sera favorable. D'ailleurs, l'homme qui a consacré son tems aux besoins de sa subsistance, a-t-il pu en donner assez à l'étude des matieres politiques ? Au reste, il y avait dans les villes de la Grece et surtout dans Athenes, beaucoup de lois en faveur des esclaves Grecs, et ils n'y étaient point maltraités comme ceux des Romains.

Les leçons que l'Athénien allait entendre au théâtre ou au lycée, entretenaient en lui la

douceur, la mesure, quelque humanité, dans ces momens d'anarchie où l'homme rentre dans l'état de nature; où, tous contre tous, avec des vices perfectionnés, croient ne rien devoir qu'à eux-mêmes : il n'y eut point d'émeute sanglante, mais souvent des jugemens atroces contre l'homme illustre par ses services et par sa vertu.

La Grece entiere prit insensiblement l'esprit, les vices et les vertus d'Athenes.

Lorsque les Lacédémoniens furent vaincus par Epaminondas à Leuctre et à Mantinée, ces défaites hâterent la corruption de cette république; elle n'aurait pu reprendre ses vertus, qu'avec son amour pour ses lois, et ses lois lui devinrent insupportables.

Athenes porta le mépris pour l'utile, et la passion pour le frivole, jusqu'à défendre d'employer, pour le service de l'Etat, les fonds destinés aux frais du théâtre. Si l'éloquence de Thémistocle et de Thucydide avait été chere aux Athéniens, parce qu'elle les éclairait sur les vrais intérêts de la patrie, celle des successeurs de ces hommes éloquens, ne fit que donner le plaisir de les comparer et de les juger; c'était dans le même esprit que l'Athénien se rendait

à la place publique, et au théâtre. Les généraux qui pouvaient combattre Philippe avec succès furent souvent sacrifiés, et on adorait des comédiens et des orateurs.

On était occupé du soin de multiplier les athletes, les rhéteurs, les histrions ; et on oubliait les préceptes de la morale qui avait donné des Miltiades et des Aristides. Les exercices du gymnase ne furent plus continués pour former des citoyens robustes et guerriers, mais des athletes dont les combats pussent amuser. On abolit la loi de Solon qui bornait leur récompense.

Les mœurs domestiques étaient dégradées ; les femmes vertueuses pouvaient conserver quelqu'estime dans leur famille, mais les courtisanes avaient de la considération.

Cependant les fêtes religieuses, les jeux olympiques, ces grandes assemblées dans plusieurs villes où tous les talens étaient jugés, applaudis, couronnés conserverent long-tems dans toute la Grece, l'émulation des artistes et de vrais talens.

Dans les productions de tous les beaux-arts, dans tous les écrits qui nous restent de ces tems, on trouve encore, je ne sais quoi de fier et

de libre, une grace mâle, un air de force et de facilité, un goût sévere qui n'est point timide.

Les talens et les vertus cesserent dans la Grece, après les victoires de Philippe et celles des successeurs d'Alexandre. Ce peuple, éleve des philosophes, s'amusa des sophistes. En égarant sa raison, il honora toujours l'art de raisonner, et ce fut son malheur.

Les sophistes disputaient de tout, prouvaient tout, ignoraient tout; ils avaient beaucoup d'idées subtiles, sans en avoir de précises; ils introduisaient par leurs leçons et leur exemple, l'abus des mots; ils déplaçaient les bornes du bon et du mauvais goût, du juste et de l'injuste; ils jettaient de l'obscurité sur des matieres, que les sages, le sentiment, le bon sens avaient éclairées.

Fin du troisieme volume.

CORRECTIONS,

CHANGEMENS ET ADDITIONS

DU TOME TROISIEME.

SUITE DU COMMENTAIRE SUR LE CATÉCHISME, *page* 2, *lignes* 17 *et* 18, au lieu de, j'ai toujours, *lisez :* j'ai presque toujours.

Page 4, *ligne* 10, au lieu de, moyens de l'inspirer, *lisez :* moyens d'inspirer la pitié.

Même page, *ligne* 11, au lieu de, la nécessité de le modérer et de le régler, *lisez :* la nécessité de la modérer et de la régler.

Page 7, *ligne* 12, au lieu de, aurait été, *lisez :* serait.

Page 22, *ligne* 11, au lieu de, doit, *lisez :* peut.

Page 29, *ligne* 10, au lieu de, pour son époux, *lisez :* pour elle.

Page 34, *ligne* 20, au lieu de, si vous ne les forcez pas, *lisez* : vous ne les forcerez pas.

Page 39, *ligne* 16, au lieu de, la société a, *lisez :* la société ait.

Page 47, *ligne* 17, au lieu de, de leur grande famille, *lisez :* de la grande famille des animaux.

Page 63, *ligne* 11, après ces mots, a des préjugés, *ajoutez :* trop exclusifs.

Page 103, *ligne* 13, au lieu de, presqu'en lui, *lisez :* en lui.

Page 135, *ligne* 10, au lieu de, et si j'ai, *lisez :* si j'ai.

Page 145, *ligne* 12, au lieu de, à d'autres passions, *lisez :* à des passions.

Page 165, *ligne* 12, au lieu de, de le croire et de l'admirer, *lisez :* de les croire et de les admirer.

Page 166, *ligne* 7, au lieu de, apprenez partout, *lisez :* apprenez pourtant.

Page 185, *ligne* 19, au lieu de, véritable bon, *lisez :* véritablement bon.

Page 187, *ligne* 24, au lieu de, le calife lui, *lisez :* le calife lui.

Page 200, *ligne* 19, au lieu de, qu'elle ne rende, *lisez :* qu'ils ne rendent.

Page 213, *ligne* 51, au lieu de, je le crois, *lisez :* j'ai de la peine à le croire.

Même page, *ligne* 14, civiles, criminelles, etc. *lisez :* civiles, religieuses, etc.

ANALYSE HISTORIQUE DE LA SOCIÉTÉ, *page* 220, *ligne* 21, au lieu de, en sacrifient, *lisez :* et en sacrifient.

Page 223, *ligne* 18, au lieu de, de ces paresseux, *lisez :* des paresseux.

Page 228, *ligne* 19, au lieu de, arte à la main, *lisez :* arc à la main.

Page 230, *lignes 6 et* 7, au lieu de, ont-ils choisi : la démocratie? *lisez :* ont-ils choisi ? La démocratie.

Page 233, *ligne* 12, au lieu de, cependant les distinctions, *lisez :* les distinctions.

Page 246, *ligne* 13, après ces mots, impraticables rochers, *mettez* un point, et *effacez* : Abraham était un roi pasteur.

Page 251, *ligne* 22, au lieu de, que de la multitude des crimes, *lisez :* que la multitude des crimes.

Page 258, *ligne* 14, après ces mots, la pitié, *mettez* un point d'interrogation, et *effacez* : et à finir par l'anéantir.

Page 263, *ligne* 20, au lieu de, rester de bonne foi, *lisez :* rester prophétesses de bonne foi.

Page 265, *ligne* 3, au lieu de, on y essayait, *lisez :* on essayait.

Page 266, *ligne* 2, au lieu de, on sent bien que, *lisez :* on sent que.

Page 273, *ligne* 7, au lieu de, cesse d'être, *lisez :* cessa d'être.

Même page, *ligne* 19, au lieu de, eut l'avantage, *lisez :* fut le plus puissant.

Page 277, *ligne* 6, au lieu de, la liberté, *lisez :* sa liberté.

Page 278, *ligne* 14, au lieu de, plus facile, *lisez :* plus commode.

Page 279, *dernière ligne*, au lieu de, charmer ses sens, *lisez :* charmer les sens.

Page 281, *ligne* 18, au lieu de, l'Inonie, *lisez :* l'Ionie.

Page 283, *ligne* 18, *effacez* ces mots : ils étudiaient tout et eux-mêmes.

Page 285, *ligne* 18, après ces mots, monarchie paternelle, *supprimez* la virgule.

Page 287, *ligne* 15, au lieu de, de ses faiblesses, *lisez :* de sa faiblesse.

Page 298, *ligne* 20, au lieu de, ils l'obtinrent bien par d'autres, *lisez :* ils l'obtinrent par bien d'autres.

Page 302, *ligne* 7, au lieu de, des lumieres, *lisez* : les lumieres.

Page 307, *ligne* 7, au lieu de, à des exercices, *lisez* : aux exercices.

Page 309, *ligne* 9, au lieu de, a été puni, *lisez* : a été condamné.

Page 313, *ligne* 15, au lieu de, les monarchies, *lisez* : ces monarchies.

Page 314, *ligne* 7, au lieu de, ces gouvernemens, *lisez* : ces gouverneurs.

Page idem, *lignes* 25 et 26, au lieu de, aux gouvernemens, *lisez* : aux gouverneurs.

Page 320, *ligne* 10, au lieu de, les autres étaient, *lisez* : les étoiles fixes étaient.

Page 321, *ligne* 9, au lieu de, les penchans, *lisez* : ses penchans.

Page 328, *ligne* 15, au lieu de, son empire, *lisez* : son influence.

Page 330, *ligne* 23, au lieu de, 3000, *lisez* : 4000.

Page 342, *ligne* 13, au lieu de, conduite est suivie de plaisirs, *lisez* : conduite morale est suivie de plaisirs physiques.

Page 343, *ligne* 4, au lieu de, ces peres qu'ils adoraient, *lisez* : ces peres dont ils adoraient les images.

Page 346, *ligne* 14, au lieu de, aux lettres, *lisez* : aux mots.

Page 347, *ligne* 17, au lieu de, la plupart, *lisez* : plusieurs.

Page 349, *ligne* 5, au lieu de, les époux à la Chine se font, *lisez* : on a dit qu'il y avait à la Chine des époux qui se faisaient.

Même page, *ligne* 24, au lieu de, entraîne, *lisez* : environne.

Page 352, *ligne* 19, au lieu de, une vertu, *lisez* : une des vertus.

Page 361, *ligne* 12, au lieu de, de leçons, *lisez* : des leçons.

Page 369, *ligne* 3, au lieu de, disposerent, *lisez* : disposaient.

Page 371, *ligne* 20, au lieu de, ne pouvaient, *lisez* : pouvaient.

Page 374, *ligne* 15, au lieu de, sa vie, *lisez* : la vie.

Page 386, *ligne* 20, au lieu de, il les combina, *lisez* : mais il les combina.

Page 397, *ligne* 19, au lieu de, il semble, *lisez* : il sembla.

Page 399, *lignes* 12 et 13, au lieu de, à m'arrêter à Corinthe, *lisez* : à m'occuper de Corinthe.

Page 401, *ligne* 12, au lieu de, ils étaient, *lisez* : ces prix étaient.

Page 404, *ligne* 21, au lieu de, envoyerent, *lisez* : envoyaient.

Page 408, *ligne* 22, au lieu de, il y aurait eu, *lisez* : il y avait.

Page 410, *ligne* 8, au lieu de, lois, *lisez* : voix.

Même page, *ligne* 23, après des esclaves, *effacez* : grecs.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED